

**LEON
ICHIBIAH**



MATRICULE



173293

RENE COLLINOT

LE TÉMOIN GAULOIS

Le Témoin gaulois - Léon Ichbiah, Matricule 173293

Tout accès payant à ce livre disponible sur le site gratuit
Le Témoin gaulois
relève de l'escroquerie.

[Le Témoin gaulois](#) - Léon Ichbiah, Matricule 173293

LEON ICHBIAH

matricule 173293

D'AUSCHWITZ ET D'AILLEURS...

Carnets de déportation recueillis par Maguy Ichbiah

Texte établi, présenté et annoté par René Collinot

*Couverture conçue et réalisée par
Dominique Henri Mongeois-Vidal*

**Le Témoin
gaulois**

Le Témoin gaulois - Léon Ichbiah, Matricule 173293

TABLE DES MATIÈRES

<i>Préface</i>	6
<i>Avant-propos</i>	8
<i>Itinéraire</i>	14
I. De l'arrestation à la déportation : Drancy	17
II. Les camps de la mort : Auschwitz I	30
III. Les camps de la mort : Auschwitz II-Birkenau	51
IV. Premier exode : Buchenwald	86
V. De la débâcle allemande à la libération	108
VI. Vers la liberté	121
<i>Postface</i>	127
<i>Témoignages</i>	135
<i>Le génocide : aperçu historique</i>	145
<i>Notes</i>	165
<i>Bibliographie</i>	180
<i>Filmographie</i>	184

PRÉFACE

La première édition de Léon Ichbiah, Matricule 173293, parue chez Magnard en 1983 a depuis longtemps disparu des vitrines. C'est pourquoi j'ai voulu utiliser les moyens que nous donne actuellement Internet pour publier ce texte et le mettre gratuitement à la disposition de tous ceux qui voudraient le lire ou le consulter.

Vieil enseignant, je pense d'abord, bien sûr, aux nouvelles générations, à toute cette jeunesse française et européenne si diverse, qui ne sait pas assez qu'elle est riche de cette diversité, et si souvent invitée à sombrer dans le racisme ou confrontée à lui. Car ce que raconte Léon Ichbiah n'est pas – pas seulement – une histoire juive : c'est plus ou moins, par-delà le récit d'un destin individuel, l'image de ce que vivent des centaines de milliers de nos contemporains à travers le monde, ce que chacun de nous peut être appelé à connaître à son tour si, en ces temps de repliement sur soi et d'égoïsme sacré, nous ne sommes pas assez vigilants.

On trouvera dans les pages suivantes le texte intégral et fidèle, à quelques corrections de fautes de frappe près, à celui de la première édition, avec la belle couverture de Dominique Mongeois, mais non les images ajoutées par l'éditeur. On n'a repris ici que cinq photos de famille que je lui ai remises de la part de Maguy Ichbiah. Il est permis de regretter la pauvreté de cette illustration, mais les images de la Shoah largement diffusées par les médias (mais pour combien de temps !) sont dans tous les esprits, et le texte, dans sa simplicité, est assez fort pour se suffire.

Il me reste à adresser tous mes remerciements aux éditions Magnard, qui ont accepté de publier ce livre alors que le sujet n'était pas à la mode, à Dominique Henri Mongeois, qui a pris l'initiative de m'offrir de reproduire son œuvre, à la famille Ichbiah qui m'a soutenu dans cette entreprise et, avec une mention

Le Témoin gaulois - Léon Ichbiah, Matricule 173293

particulière, à Joseph et Gisèle Béhar, les frère et sœur de Maguy, veuve de Léon et aujourd'hui décédée, qui n'ont pas hésité un seul instant à m'autoriser à entreprendre cette publication à titre gratuit.

Paris le 21 janvier 2014

AVANT-PROPOS

On peut lire dans la « Liste alphabétique du convoi N° 67 » du Mémorial de la déportation des Juifs de France éditée par Serge Klarsfeld :

« ICHBIAH LEON 13.3.17 BARCELONE
 ICHBIAH MICHELE 16.5.42 PARIS
 ICHBIAH VICTORIA 26.11.18 PARIS »

Ces trois lignes seront bientôt la seule trace de celui qui s'efforçait encore, bien des années plus tard, de fixer le souvenir du drame qu'il avait vécu, en écrivant la chronique de quatre années de souffrance.

J'ai connu Léon Ichbiah longtemps après ces événements. C'était un ami de la famille de ma femme ; nous savions qu'il avait partagé quelque temps, à Drancy, la captivité de mon beau-père, Mordo Pinto, déporté avec le convoi N° 3, le 22 juin 1942, et mort à Auschwitz, et qu'il y avait lui-même perdu sa première femme et sa fille.

Nous n'avons jamais parlé ensemble des années noires : tout son entourage, je crois, respectait le silence que cet homme plein de pudeur et de bonté observait à ce sujet. C'est donc avec surprise que j'appris par Maguy, sa veuve, qu'il avait laissé des notes manuscrites et une bande sonore, qu'elle souhaitait sauver de l'oubli.

L'examen de ces documents montre avec quel soin l'auteur a transcrit ses souvenirs du génocide. Il s'agit, en effet, des pièces suivantes, non datées, et que j'ai tenté de classer dans l'ordre chronologique de leur rédaction, d'après l'écriture et l'état de conservation :

*1) Un carnet broché de format 10 × 14,2 cm, sans couverture, et comportant :
– au recto : l'énumération en style télégraphique, au crayon encre violet (la première demi-page a été repassée plus tard à l'encre noire), des principales étapes de son calvaire, de sa « Démobilisation 15 août 1940 » à sa libération : « Les Américains ». Il s'agit en somme du canevas de son récit, en 5 pages et demie.*

Puis, après deux pages blanches, un récit au même crayon encre sur 14 pages, puis au crayon noir sur 69 pages. Ce texte de 83 pages au total couvre la période qui va de la démobilisation au premier exode allemand (Janvier 1945). Suivent 5 pages 1/2, blanches.

- au verso : quatre notes au crayon noir, numérotées de (1) à (5), concernant :

- 1) Le cachot noir à Drancy;*
- 2) sa tentative infructueuse de sauver sa femme et sa fille en les envoyant à Brives ;*
- 3) son interrogatoire par « le chef SS de Drancy » au sujet de son second frère ;*
- 4) les « expériences scientifiques » des nazis. Bien entendu, ces notes renvoient au récit précédent.*
- 2) Un carnet broché de format 13,5 × 21 cm, sans couverture, contenant 45 pages de notes écrites avec des encres de différentes couleurs, et présentant un récit qui va de « Drancy, le 21 août 1941 » à Buchenwald*
- 3) Une fiche de carton gris de format 13,5 × 18,2 cm, qui semble avoir été découpée dans la couverture du carnet précédent. Y figurent, sous le titre « Déportation », deux listes : celle des camps de Pologne et d'Allemagne, avec une évaluation du temps passé dans chacun d'eux, et celle des « Camps pendant la Libération ».*
- 4) Un cahier d'écolier bleu à torsades, en très mauvais état, contenant deux pages manuscrites d'un récit qui va de Buchenwald à Charlottenburg, et 10 pages blanches.*
- 5) Dix pages détachées d'un bloc-notes de format 16,5 × 25 cm, numérotées de I à 10, et couvertes d'un récit au crayon à bille bleu allant de Buchenwald (épisode des piqûres) à la fuite des gardes SS.*
- 6) Un cahier d'écolier bleu « Calligraphie » comportant la liste des « séjours » de la fiche (3), avec quelques variantes, sur la première page, quatre pages de récit allant de l'arrestation (21 août 1941) à l'arrivée à Drancy des enfants de Beaune-la-Rollande, puis, au milieu du cahier, deux pages relatant le changement de régime à Drancy, le départ de ses frères, et la visite de sa femme et de sa petite fille. Le tout est écrit au crayon à bille bleu. Sur une autre page, un*

brouillon de lettre d'affaires daté du 2-9 -1959.

7) *Un récit dactylographié sur 35 pages et écrit au crayon à bille bleu sur 35 autres pages, de format 21 X 27 cm, et qui va de « Drancy 21 août 1941» à 1945 : « Deux mois après j'étais à Paris ».*

8) *Enfin, un enregistrement sur bande magnétique du même récit, légèrement retouché et enrichi. Léon Ichbiah, de toute évidence, lit son texte, phrase par phrase, d'une voix neutre, appliquée, fatiguée parfois. Parfois aussi, il improvise, des faits oubliés lui revenant en mémoire, ou quelques précisions lui paraissant utiles.*

De toute évidence, les deux derniers documents représentent l'état le plus élaboré de cette chronique. Ils offrent les caractéristiques suivantes :

— *Le récit porte sur la totalité des années d'épreuve, du 15 août 1941 à la Libération, et offre, par rapport aux autres notes, le maximum de continuité et de cohérence.*

— *Pourtant, il ne se présente pas encore comme un état définitif de la rédaction : on lit, par exemple, en haut de la page 4, au crayon à bille, la note suivante :*

« À recopier épisode Michèle - Victoria - libération - arrestation - et voyage - et arrivée à Auschwitz. » Sous cette note, trois lignes dactylographiées ont été rayées. Elles commencent par « Après maintes péripéties » et sont complétées par la mention suivante, ajoutée au crayon noir : « que je ne conte pas ici craignant d'indisposer ».

— *Cette crainte « d'indisposer » a conduit l'auteur à édulcorer considérablement son récit, d'une part en y introduisant quelques pauvres tentatives d'humour, d'autre part en gommant des aspects particulièrement atroces des autres témoignages.*

Pourtant, il m'a paru impossible de laisser perdre ce message : il n'y avait évidemment aucune révélation à en attendre sur un sujet qui a été si souvent traité, et Léon n'était rien moins qu'un écrivain ou un « penseur ». Mais ce n'était pas non plus un homme quelconque : il a dû sans doute son salut à sa résistance physique, au métier de tourneur qu'il avait appris, à une série fortuite

de circonstances ; mais aussi, à une soif de vivre exceptionnelle, et à une ouverture, une bonté, que peuvent attester tous ceux qui l'ont approché, et qui lui ont fait trouver l'amitié et le réconfort jusqu'au fond de l'enfer : à Auschwitz, écrit-il « un soir, j'arrachai à M.S. (un ami qui travaillait aux crématoires) l'effroyable confirmation du sort que je redoutais pour Michèle et Victoria. Dès lors, je vécus dans le néant et me laissai aller, priant Dieu d'écourter ce martyr moral et physique. Je suis persuadé que si je n'avais pas eu la foi, je me serais donné la mort, car à maintes reprises, je fus sur le point de le faire. Et puis, j'eus aussi de très bons amis qui, étant eux-mêmes dans mon cas, me remontèrent... » Homme du peuple pris dans l'une des plus effroyables tragédies de tous les temps, ses pensées ne vont guère au-delà de sa propre survie, de sa famille et du cercle toujours brisé et toujours renouvelé de ses amis : c'est dire qu'il a laissé un témoignage à hauteur d'homme, que l'on ne peut laisser perdre à l'heure où l'on tente de « banaliser » le génocide, et où les hyènes de l'histoire prétendent en contester l'ampleur et en adoucir l'horreur.

Dès lors, nous étions placés dans l'alternative suivante :
— Publier, dans une ou plusieurs revues d'Histoire qui accepteraient de s'y intéresser, quelques extraits particulièrement significatifs, en respectant absolument la lettre même du texte (ses redites, ses lacunes, ses maladroites) ;
— Réécrire la chronique de Léon Ichbiah, en prenant appui principalement sur les deux derniers documents, dont l'architecture serait soulignée par une division en six chapitres mais respectée, en serrant au plus près le style, et en les enrichissant de tout ce qui pourrait être recueilli dans les autres textes.

C'est la deuxième solution que nous avons retenue, espérant que le respect et la ferveur nous garderaient de trahir l'auteur. L'objectif étant donc de mener à bonne fin le travail entrepris par Léon Ichbiah, j'ai procédé à une sorte de montage des matériaux qu'il avait amassés, de manière à ne laisser perdre aucune information. Sur le plan stylistique, mon intervention s'est strictement limitée à quelques opérations indispensables, qui ne vont pas au-delà d'une « toilette » du texte :

— Établissement d'une ponctuation, presque absente des manuscrits, en

essayant de retrouver le rythme souhaité par l'auteur, dans la mesure où son enregistrement (document 8) permet d'en juger. La seule « interprétation » typographique que je me sois permise est d'avoir écrit en majuscules le mot « LIBRES » de l'avant dernière phrase, afin de suggérer le ton sur lequel il est prononcé, et qui tranche singulièrement avec cette lecture très neutre que j'ai signalée plus haut. Quant au découpage des paragraphes, il respecte dans la mesure du possible, celui des manuscrits, chaque fois qu'il existe.

— *Reconstruction de phrases, chaque fois que la syntaxe des textes parfois plus proches de l'oral que de l'écrit m'y obligeait absolument.*

— *Reformulations de détail, lorsque j'ai trouvé des répétitions ou des omissions de mots sans valeur stylistique, et susceptibles de gêner la lecture. Encore ai-je pris soin, dans ce cas, de toujours employer des mots ou des tournures qui figuraient ailleurs dans le manuscrit.*

— *Extension de l'emploi du présent de l'indicatif, suivant l'exemple donné par Léon Ichbiah lui-même, d'un manuscrit à l'autre, de manière à donner un minimum de cohérence à l'ensemble. Toutefois, il eût été absurde de généraliser ce « présent historique ». Il m'a semblé, au contraire, que les fréquents passages du passé au présent avaient une réelle valeur expressive, et j'ai voulu que le texte définitif garde, autant que possible, le ton et l'allure des manuscrits, avec ces multiples changements de point de vue de l'ancien déporté sur ses épreuves, ou plutôt sur les images et les émotions qui refaisaient surface au fil du souvenir.*

Bien entendu, chaque fois que je me suis trouvé en présence de plusieurs rédactions d'une phrase ou d'un paragraphe, ce qui était fréquent puisqu'il a fallu presque toujours travailler sur au moins deux documents, et parfois trois, j'ai choisi celle qui me paraissait la plus claire et la plus expressive. J'ai d'ailleurs eu à plusieurs reprises, après avoir apporté une correction à un passage que je croyais sans équivalent dans d'autres manuscrits, la joie de retrouver quelques pages plus loin ma propre rédaction sous la plume de Léon.

Restait le problème posé par quelques erreurs ou incertitudes portant toujours, il est vrai, sur des points mineurs : j'ai pensé qu'il serait plus honnête de les signaler en note que de les gommer, certain que tout lecteur de bonne foi

comprendrait sans peine que Léon Ichbiah, qui s'est appliqué à fixer des souvenirs douloureux, et non à confronter des témoignages étrangers et des documents d'archives, a pu se tromper par exemple sur le nombre de convois partis de Drancy, qu'il évaluait de mémoire. C'est bien le contraire qui eût été surprenant !

Enfin, je me suis donné pour règle de ne jamais combler les trous du texte en y glissant des éléments extérieurs au corpus original. Simplement, quand cela m'a semblé indispensable à la compréhension du récit, j'ai ajouté en note quelques informations puisées dans des ouvrages dont on trouvera les références à la fin de ce livre, ou recueillies dans l'entourage immédiat de Léon Ichbiah.

En somme, il n'y a dans les six chapitres du texte définitif que quelques lignes qui soient entièrement de ma main. Encore sont-elles faciles à identifier, puis qu'il s'agit exclusivement du titre des chapitres et des sous-titres dont il m'a semblé utile de jalonner le récit pour aider le lecteur, tout en conservant l'intérêt que présente la relative discontinuité du témoignage.

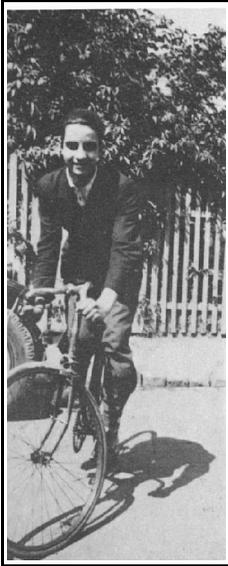
Les pages qui suivent sont donc le témoignage de Léon Ichbiah, rescapé d'Auschwitz, Buchenwald et autres lieux, tel que nous aurions pu le rédiger si nous y avions travaillé ensemble : il n'y manque que les réponses à cent questions que j'aurais voulu lui poser encore...

R. Collinot

ITINÉRAIRE

13.3.1917 Naissance de Léon Ichbiah à Barcelone. Sa famille, qui appartient à cette communauté « séfarade » expulsée d'Espagne au XVI^e siècle par les Rois Catholiques et qui a essaimé sur le pourtour de la Méditerranée où elle continue à parler le « ladino », vient de Smyrne, où est né en 1908 son frère Marco. Un autre frère, Salvator, est né à Paris le 21-2-1914.

1919 La famille Ichbiah s'installe à Paris, dans le X^e arrondissement. À la sortie de l'école communale, Léon apprend la mécanique et exerce divers métiers.



Léon à 14 ans

1937 « Le onze décembre mil neuf cent trente sept, onze heures vingt sept, acte de mariage de : Léon ICHBLAH, marchand ambulant, né à Barcelone (Espagne), le treize mai mil neuf cent dix sept, domicilié à Paris 128, Bd Voltaire, fils de David ICHBLAH, décédé, et de Rosa ESPERANZA, sa veuve, d'une part. Et Victoria SEVILLA, Sténo-Dactylographe, née à Paris, onzième arrondissement, le vingt six novembre mil neuf cent dix huit, domiciliée à Paris, 10, rue Pétion, fille de Bansion SEVILLA et de Neama NOFOUSSI, sa veuve, d'autre part. Sans contrat de mariage.»

(Extrait des Minutes des Actes de Mariage,
Mairie du XI^e Arrondissement).

1939 Mobilisation — La drôle de guerre.

1940 L'invasion — L'armistice.

15.8.1940 Démobilisation à Toulouse, où Léon, qui entreprend avec succès le commerce des vélos, s'efforce de faire venir sa femme, restée à Paris. Il est hébergé chez un oncle de celle-ci, qui lui a fourni les certificats de logement et de travail indispensables.

Fin 1940-1941 *N'ayant pas convaincu sa femme de venir en zone libre, Léon franchit la ligne de démarcation, et rejoint Victoria à Paris « un quart d'heure avant le couvre-feu. C'est en une traite que je fais le chemin de la gare d'Austerlitz jusqu'à chez moi.*

Voici déjà plusieurs semaines que je suis rentré que les ennuis et soucis de tout genre commencent, pas de travail, déclaration des Israélites, plus le droit à la patente, obligé de vivre une existence incertaine. »(Document 1)

Léon vit de petits travaux un camarade de régiment « fabricant de lampes (Éclair-Lux) me propose la représentation de sa marchandise sur la place de Paris [...] je puis vivre de cette source pendant plusieurs mois jusqu'à complet écoulement de la marchandise. De nouveau sans travail, je cherche et trouve dans une toute autre branche, « terrassier », 120 francs par jour, nourri, 8 heures de travail à 50 kilomètres de Paris. En accord avec ma femme, me voilà parti pour cette nouvelle aventure. J'arrive dans un immense chantier où le travail consiste en l'installation de voies ferrées, travail assez dur, surtout pour un amateur. » (Ibidem)

Il devient chef d'équipe au bout de quinze jours « sur le chantier de Roy dirigé par M, Jacquet », qui lui en laisse pratiquement la responsabilité « Heureusement pour moi le travail consistait uniquement en déchargement de wagons de pierre, sable, etc.

Le temps se mettait au beau, le coin n'étant pas désagréable du tout, je décidai ma femme à venir passer quelques jours. Je trouve chez des fermiers une petite chambre confortable et y attends ma femme qui arrive le lendemain. La joie ne dure pas longtemps car un incident nous oblige à déguerpir. Je n'ai pas le temps de réaliser, que deux jours après, je suis arrêté ainsi que tous les Juifs de mon arrondissement et interné à Drancy... »(Ibidem)

21.8.1941 *Arrestation et internement à Drancy.*

16.5.1942 *Naissance de sa fille Michèle, à Paris...*

30.9.1942 *Marco Ichbiah, frère aîné de Léon, est déporté. Il mourra à Auschwitz.*

15.3.1943 *Léon Ichbiah, libéré de Drancy, retrouve sa famille.*

20.1.1944 *Seconde arrestation de Léon, ainsi que de sa femme et de leur fillette.*

3.2.1944 *Le convoi 67 emporte la famille Ichbiah.*

6.2.1944 *Arrivée à Auschwitz, à 9 heures du matin. Victoria et Michèle sont immédiatement gazées et brûlées. Léon est envoyé à « la quarantaine ».*

9 au 13.2.1944 *Léon est affecté au Block n° 2. Il est « acheté » par la firme Siemens, en qualité de tourneur.*

Mi-Février 1944 *Léon est transféré au Block n° 11 du camp D de Birkenau (Auschwitz II). Il est bientôt affecté à l'aménagement de l'usine Siemens, à Bobrek.*

fin-Mai ou début Août 1944 *Léon quitte Birkenau pour être logé avec le Kommando Siemens à Bobrek, où il travaille désormais comme fraiseur.*

17.1.1945 *Évacuation de Bobrek à l'approche de l'Armée Rouge. Passage à Monowitz (Auschwitz III), et départ à pied dans la neige.*

20-21.1.1945 *Nuit d'horreur au camp de Gleiwitz.*

22.1.1945 *Embarquement sur un train de charbon, à destination de Buchenwald.*

26.1.1945-16.2.1945 *Buchenwald.*

Fin-Février à Avril 1945 *Travail forcé à l'usine de Siemenstadt Spandau (« Charlottenburg »), puis transfert au camp de Sachsenhausen (« Oranienburg »).*

24.4.1945 *Évacuation du camp d'Oranienburg-Sachsenhausen.*

30 Avril ou 1er Mai 1945 *Après une marche forcée de plusieurs jours en direction de la Baltique, Léon et ses compagnons sont libérés par les Soviétiques.*

2 ou 3 Mai 1945 *Léon rejoint les lignes américaines.*

9 Juin 1945 *Léon Ichbiah est rapatrié : arrivée au Bourget.*

I. De l'arrestation à la déportation : Drancy

Voici l'histoire de ma déportation, du 21 août 1941 au mois de mai 1945. Nous sommes le 21 août 1941 : c'est de ce triste jour que commença pour nous la plus abominable tragédie de tous les temps.

ARRESTATION

Ce matin-là, les Allemands arrêtent tous les Israélites du quartier de la Roquette. Je suis du lot, avec mes deux frères, ainsi que quelques membres de ma famille et beaucoup d'amis. Nous sommes transportés par bus aux gratte-ciel de Drancy, transformés en camp pour la circonstance¹.

LA FAIM

Je suis le seul à avoir emporté quelques vivres, vite avalés à trois. Le régime alimentaire, fixé par un économe notoirement antisémite, est en effet très dur : 250 g. de pain par jour, et deux consommés, midi et soir. Le marché noir, qui existait déjà dans ce camp, prend une ampleur incroyable : la cigarette est à 120 francs, la ration de pain à 400 francs, et seuls ceux qui ont un peu d'argent peuvent tenir. Ce sont les carottes, navets et choux que je vole qui m'aident à subsister, mais je perds 23 kg en 60 jours. Ayant passé 20 jours sans aller à la selle, je m'évanouis un matin dans les waters. Mes frères doivent me transporter d'urgence à l'infirmerie où l'on me donne des soins sommaires faute de moyens. Si quelques-uns — 22 parmi les plus vieux² — y laissent leur peau, les plus jeunes, qui ne cessent de crier leur faim, font peine à voir, car à aucun moment nous ne sommes rassasiés. Je mange toutes sortes de saletés : épiluchures, débris, jusqu'à de la sciure de bois qui me rend malade. Nous subissons en outre les brimades des gendarmes, qui nous maltraitent³. Mais cela ne peut pas durer longtemps. Nous avons certainement été

entendus, car au cours de nos promenades, nous criions notre faim, et les habitants qui nous environnent ont dû saisir la presse de ce qui se passait au camp. Un jour, une commission franco-allemande enquête, et pour sauver la face vis-à-vis de la population de Drancy, congédie l'économe, et libère 1 500 mourants⁴. Mes deux frères ont la chance d'en faire partie. Le jour de la séparation est atroce : je suis sur le balcon et assiste à leur départ : mes frères n'osent se retourner. Désespéré, je les suis du regard jusqu'à les voir disparaître. Je suis anéanti par tant d'émotion. Une chose me console : mes frères au-dehors s'occuperont mieux de moi.

Vient également l'autorisation de recevoir des colis, à raison d'un par semaine. Le premier me rend malade à en mourir, car l'estomac ne peut plus rien supporter.

Heureusement, j'en réchappe de justesse, mais il y a eu au camp et chez les détenus libérés, de nouvelles victimes. Le régime s'améliore de jour en jour, nous avons moins faim. Grâce au colis — les miens sont abondants et je me rends compte de l'effort de ma famille pour les composer, surtout en cette période de pénurie — je reprends des forces et des kilos. De plus, je réussis à me faire embaucher au service boulangerie du camp. Désormais, je ne connaîtrai plus la faim, et en six mois je reprendrai mon poids normal. Un mois se passe : les jours se ressemblent dans un camp, mais la santé est revenue, et avec elle, le moral.

LES DÉPORTATIONS

Par un froid matin de décembre, on rassemble les jeunes de 18 à 25 ans dans un même bloc, et vingt quatre heures après, nous les voyons sortir du camp, sac au dos, et monter dans des autobus pour une destination inconnue. C'est la première déportation de France, ceux qui iront porter le numéro 10000 à Auschwitz, en Haute Silésie.

Ils sont 500, et à ma connaissance il n'en est jamais revenu aucun⁵. Il arrive à présent au camp des Israélites des deux sexes et de tous âges — c'est la dernière trouvaille des « purs aryens » — et les déportations continuent au rythme d'un départ par semaine, personne n'ayant aucune idée sur la destination de ces convois. La chasse au Juif doit être terrifiante, car il arrive certains jours deux trains de marchandises chargés d'hommes, de femmes et d'enfants collectés dans tous les coins du pays.

Jusqu'ici, je ne me débrouille pas trop mal : j'ai réussi, avec quelques complicités, à passer au travers des déportations. Maintenant, j'ai un emploi fixe au camp, et suis de ce fait indéportable, jusqu'à nouvel ordre. J'accomplis un sale boulot : je fais partie, avec 4 amis d'un groupe qui doit ravitailler les trains en partance. C'est répugnant, mais cela me permet de gagner du temps.

Notre travail consiste à nous rendre en camion à la gare du Bourget et à répartir dans chaque wagon la nourriture pour cinquante personnes — pain, fromage, fruits, pommes de terre, margarine — pour trois jours et trois nuits, et trois seaux : deux pour l'eau, un pour les besoins. Les déportés arrivent en autobus ou en camions, par groupes de 50 personnes, et sont bousculés par les SS dans les wagons à bestiaux. Une fois les wagons pleins, les portes sont fermées et cadenassées ; à l'intérieur, c'est l'obscurité complète, pas même une fissure pour l'aération, et en quelques instants l'air chargé des odeurs de selles est irrespirable.

J'ai assisté ainsi, pendant mon séjour au camp de Drancy, à près de 75 départs⁶. Mais malgré toute la peine que j'éprouve en y pensant, deux m'ont été particulièrement odieux : celui de mon frère aîné, et cette déportation de 600 enfants de un à douze ans qui avaient été arrachés à leurs parents de la façon la plus barbare, arrivés la veille au camp de Beaune-la-Rollande⁷. Ces enfants étaient pour la plupart couverts de plaies affreuses, d'une saleté repoussante et pleins de

poux, en loques, sans soins et sans nourriture depuis quarante-huit heures au moins. Beaucoup appelaient leur mère... Heureusement, il y eut au camp ce jour-là, un esprit magnifique : chaque interné prit pour son compte un petit protégé. Mais avant que nous ayons pu faire l'indispensable, ils étaient parqués dans un escalier⁸ pour la déportation du lendemain. Je fus malheureusement chargé de les accompagner au Bourget où l'on fit monter ces pauvres enfants à 60 par wagon pour une destination inconnue. Chacun d'eux avait son paquetage et souvent les plus petits, ne pouvant le porter, le traînaient à leur suite. Certains demandaient où ils allaient, les plus grands avaient déjà pris en charge trois à quatre petits et s'affairaient autour d'eux comme de vraies mamans. C'était un jeudi : sur un autre quai, ce jour-là, partait un train de voyageurs bourré de gosses qui se rendaient à la campagne, ou peut-être en pèlerinage. Je revins au camp le cœur bien gros. Nous apportions les potins du dehors, étant les seuls à sortir du camp. Mais ceux qui virent rentrer notre groupe de ravitaillement n'osèrent pas nous adresser la parole. Je sus par la suite que ces enfants furent tous gazés et brûlés au camp d'Auschwitz.

SÉVICES

Mon tour vint aussi, et je fus à trois reprises différentes sur une liste de déportation. Averti par les copains du bureau, je me débrouillais à chaque fois grâce à la complicité de bons amis, en me cachant. Je passai ainsi une nuit mouvementée sous des matelas de plume. Bien entendu, le lendemain, j'avais droit au poste de police à un passage à tabac copieusement servi par deux gendarmes, mais quelques jours après, l'incident était oublié. J'eus droit au cachot noir pendant quinze jours pour m'être fait envoyer de la correspondance clandestine dans mes colis de linge et

de nourriture. Le système avait bien marché quelques mois, mais il fallait bien que ça casse un jour ! Le cachot noir à Drancy est assez pénible : c'est au sous-sol dans la complète obscurité, et dans un endroit très humide, dans des cellules de deux mètres sur deux ; on ne sort qu'un quart d'heure par jour pour la toilette, on dispose d'un grand seau pour les besoins ; la nourriture est servie dans le noir. J'eus le maximum de peine (quinze jours) parce qu'il se trouvait dans cette correspondance une lettre qui était destinée à un ami du camp, et cette lettre devait être assez compromettante car, à trois reprises, les gendarmes me caressèrent les côtes pour me faire parler, mais heureusement je sus leur résister.

MARCO

Mais j'en arrive à la période de mon séjour dans ce camp la plus pénible pour moi. On vint me prévenir, un soir que j'étais aux cuisines, que mon frère Marco avait été à nouveau arrêté à Paris, la veille, par la Gestapo, et qu'il demandait à me voir : il se trouvait au bureau des effectifs. J'y courus et trouvai mon frère, qui n'était nullement contrarié : la première chose qu'il me fit savoir fut que l'on s'occupait de nous et que notre libération n'était qu'une question d'heures. Je dois avouer que je n'en crus pas un mot, car pour sortir du camp de Drancy, ce n'était pas une simple affaire ! Toujours est-il que trois jours après nous étions tous deux sur la liste de déportation suivante, et apprenions que la personne qui s'occupait de notre libération n'était qu'un escroc. Pour la première fois j'effectuais le transfert du camp à la gare non pas comme ravitailleur, mais comme client... Notre convoi n'était composé que de 210 personnes, parmi lesquelles Maître Masse, ancien député. Notre wagon était des moins pleins, il ne contenait que vingt-trois personnes. Mais la destinée ne voulait pas que je parte encore, car

quelques instants avant le départ, le sergent-chef Van Nest qui me connaissait, tout surpris de me voir dans le wagon, me donna le choix entre le départ avec mon frère ou la rentrée au camp, seul. Bien entendu, mon choix était fait, je partirais avec mon frère. C'est alors que mon frère Marco me prit dans ses bras et me dit : « Écoute, je pense que Victoria ta femme a une grosse chance de te faire sortir d'ici. Profites-en. Écoute-moi, va-t'en ! », et il me poussa hors du wagon. C'est ainsi que je rentrai au camp, seul avec un gendarme dans un autobus. Les copains qui me virent rentrer n'en croyaient pas leurs yeux⁹.

MICHÈLE

Un jour, je suis appelé par un gendarme de mes amis. Il me dit de prendre un balai et un seau pour balayer la salle de garde qui se trouve à l'entrée du camp. Je suis étonné, car ce travail ne m'incombe pas. Il est souriant, je ne discute pas et suis mon géôlier. À peine arrivé, j'ai un grand choc : dans la salle de garde, ma femme est là, tenant dans ses bras notre fille que je vois pour la première fois, Michèle étant née alors que j'étais interné. Les gendarmes de garde, compréhensifs, nous laissent seuls quelques minutes. Victoria ma femme m'explique qu'elle a arrangé cette entrevue. Grâce à mes bons états de service, cela m'a été accordé tout à fait confidentiellement, car c'est un gros risque pour eux. Michèle est splendide, elle a mes yeux ! Quel dommage que je ne sois à ses côtés tous les jours ! Il faut se séparer, les gendarmes sont revenus. La séparation est pénible, mais je rentre tout heureux et pensif au camp. Je remercie chaleureusement le gendarme.

LIBÉRATION¹⁰

Quelques mois plus tard, le 15 mars 1943, après bien des péripéties, j'étais libéré grâce à ma femme qui, en s'engageant à l'U.G.I.F. comme femme de ménage, avait réussi ce miracle. Ma première occupation fut de lui trouver, grâce à mes relations au camp, un emploi moins fatigant. C'est ainsi qu'elle devint secrétaire d'un de mes bons amis. Les mois se succédaient dans un bonheur et une joie jamais encore connus, en compagnie de notre petite poupée qui était de plus en plus intéressante. Vint le jour où je dus travailler en usine,



Léon en Mai 1943

placé par le S.O.I. à Rueil, aux usines Cultat (?) Pittler. Je me réveillais

à cinq heures tous les matins et je rentrais le soir à sept heures et demie huit heures, fatigué, ne pensant qu'à une chose : dormir ! Je ne profitai pas de notre petite chérie pendant ces derniers mois, la voyant à peine une demi-heure par jour.

Avec beaucoup de mal, je persuadai mes beaux parents de quitter Paris, pressentant un danger imminent pour nous. Ils partirent un soir pour Brives. Il était convenu qu'une fois qu'ils seraient installés, Victoria et Michèle les rejoindraient. Aussi leur première lettre fut-elle attendue avec impatience, et dès que les nouvelles furent satisfaisantes, je m'occupai des papiers nécessaires.

Malheureusement, mes idées n'étaient pas partagées par Victoria, qui ne voulait rien savoir pour quitter Paris et surtout laisser sa tante seule. Je décidai de protéger au moins Michèle en la plaçant chez une nourrice. Là aussi, je me trouvai face à deux avis défavorables, ceux de Victoria et de sa tante. Enfin, j'obtins un jour le consentement de ma femme pour rejoindre ses parents, à condition d'emmener sa tante. J'écrivis en hâte à Brives et tout fut convenu, les papiers pouvant s'obtenir dans les vingt-quatre heures. Je m'occupai du plus urgent et préparai les bagages. Ma tante était visiblement ennuyée de laisser son intérieur, et nous eûmes quelques discussions à ce sujet car, elle ne partant plus, Victoria et Michèle restaient aussi. Alors elle demanda que je préserve sa chambre à coucher en l'emmenant chez sa nièce. Bref, tous ces petits incidents retardèrent le départ, si bien que ce qui devait arriver arriva¹¹.

SECONDE ARRESTATION

Le 20 janvier 1944, à une heure du matin, on frappa à la porte. Me doutant du but de cette visite, j'attendais, mais voyant que l'on voulait fracturer la porte, je me décidai à répondre. Malgré toutes mes protestations et même une offre que je leur fis, les inspecteurs

furent impitoyables. C'est ainsi que vers neuf heures du matin, nous nous trouvâmes, Victoria, Michèle et moi, sur l'asphalte de Drancy où nous eûmes un accueil des plus touchants de la part des quelques amis restés au camp.

J'étais complètement désespéré, sans force et sans ressort, le moral bien bas. Aussi je dois avouer que c'est Victoria qui me remonta : elle fut pendant toute cette épreuve d'un cran et d'un courage exceptionnels. Nous aurions été moins touchés si notre petite n'avait pas subi notre sort, car si bien aménagé que soit un camp, elle manquait du confort et des soins auxquels elle était habituée, et cela nous déprimait.

INTERROGATOIRE

Le lendemain de notre arrivée, je passais à l'interrogatoire devant le chef SS de Drancy. Il avait sur son bureau une pile de dossiers. Après m'avoir demandé mes nom et prénoms, il prit mon dossier qu'il parcourut rapidement. Il allait le replier et sûrement m'expédier lorsqu'il me dit: « Et ton autre frère, où est-il ? ». Bien entendu, je lui répondis que je ne l'avais pas revu depuis sa libération du camp en 42, et que je le supposais lui aussi déporté, car je n'en avais jamais entendu parler. Il me dit que s'il avait été déporté, il serait passé par Drancy, et que ce fait serait spécifié sur le registre, comme c'était le cas pour Marco. Alors, il me menaça et me redemanda l'adresse de mon frère. Je lui répondis que je ne savais rien, ce qui me valut deux gifles magistrales et plusieurs uppercuts dans le bas-ventre qui me firent très mal. Il se leva, revint à la charge, et m'insultant de tout son vocabulaire, il me dit en me rouant de coups qu'il n'avait pas le temps de s'occuper de moi, mais que le lendemain il me ferait appeler et se chargerait de me faire parler. Trop content d'en finir à si bon compte, je sortis accompagné d'un coup de pied dans les

fesses¹².

Victoria n'en sut rien, mais comme j'étais marqué, je lui inventai une histoire qu'elle ne crut qu'à moitié. Je la prévins, si elle subissait un interrogatoire et était contrainte de parler de donner une fausse adresse que nous apprîmes tous deux par cœur, et nous fîmes de même pour mes beaux-parents. Nous espérions que pendant le temps que demanderaient les recherches, il se passerait un événement.

Je passai une nuit blanche en pensant à ce que serait l'interrogatoire du lendemain, et en me demandant par quel procédé le SS essaierait de me faire parler. J'avais vu la veille de pauvres types qui, dans mon cas, n'avaient pas voulu parler. Je les avais vus avant et après. On devait les avoir frappés avec une barre de fer, car leur tête était difforme et ressemblait plutôt à une énorme pomme de terre remplie de bosses, le sang coulant des oreilles, du nez et de la bouche. Pour comble de sadisme, ces gens étaient envoyés nus au cachot noir, sans nourriture et sans soins, pour repasser le lendemain au même interrogatoire. Dans cette salle étaient employés, pour faire parler les gens, les procédés les plus barbares : la flagellation sur la verge avec une tige flexible : si le supplicié ne parle pas, elle peut être réduite en charpie — la baignoire — la chambre à dépression — la plaque électrique — les testicules — la pendaison par les bras fixés en arrière du corps — les épingles sous les ongles que l'on arrache ensuite — la goutte d'eau... J'y pensai toute la nuit ! Le lendemain, je restai dans ma chambre et attendis. Mes prières furent entendues car, de toute la journée, personne ne vint me chercher. Ces messieurs m'avaient par bonheur oublié.

DERNIÈRE NUIT À DRANCY (2 au 3 février 1944)



Michèle et Victoria

Nous avons eu un espoir jusqu'au dernier moment : ...(illisible) ou l'U.G.I.F. interviendrait auprès des autorités d'occupation en faveur de Victoria ! Mais la destinée ne le voulut pas. Pis encore, elle se joua de nous : cinq membres de l'U.G.I.F. qui avaient été arrêtés par erreur furent libérés, alors que la déportation avait lieu le lendemain, mais nous restâmes ! J'eus très mal ce soir là en voyant

ma pauvre petite Victoria en larmes, ne cessant de répéter : « Nous n'avons pas de chance! » Je ne savais que faire pour la consoler. Nous étions déjà placés dans les escaliers spéciaux de déportation, aussi nous nous installâmes pour notre dernière nuit au camp, en compagnie de Mme Pernitchi, de son frère Jacques Cohen, Tovi, sa femme, tous de très bons amis qui firent de leur mieux en aidant Victoria. Ce soir-là, aucun de nous ne dormit, au contraire on mangea et chanta jusqu'au petit matin. Grâce aux bons amis qui avaient les places principales du camp, nous eûmes le maximum de confort possible en un tel lieu, et Michèle ne manqua de rien. Elle eut du lait à volonté, des bouillies, du chocolat, etc., et, pour partir, trois sacs pleins de provisions ¹³.

II. Les camps de la mort : Auschwitz I

LE TRANSFERT¹⁴

À l'aube on nous sert le café. Michèle reçoit un thermos de lait et deux d'eau bouillante. Nous montons dans les autobus, par soixante, aussi choisissons-nous nos compagnons de route. Pendant le trajet du camp à la gare, la Marseillaise et l'Internationale sont chantées, même au nez des SS qui attendent notre arrivée sur le quai et nous poussent déjà dans les wagons. À notre arrivée en gare de Bobigny, l'un d'entre eux envoie une rafale de mitraillette en l'air pour nous faire taire.

Victoria a meilleur moral que la veille, maintenant que tout espoir est perdu : nous envisageons l'avenir, nous imaginons le lieu où l'on nous emmène, sûrement un grand camp de travail, avec plusieurs baraquements familiaux. Ce qui nous préoccupe pour le moment, c'est le voyage : combien de jours durera-t-il ? Comment Mimi supportera-t-elle cette atmosphère étouffante ? Heureusement pour nous, c'est le seul bébé du wagon. Il y a également très peu de vieillards, aussi les jeunes font-ils une grande place à Victoria, pour mieux installer Mimi. Mais voici que l'on ferme la porte, et c'est là que chacun de nous comprend ce que sera ce voyage dans cette obscurité et cette atmosphère nauséabonde. Les lampes de poche nous dépannent et nous aident à terminer notre installation. Le convoi s'ébranle, il est onze heures. De toutes les bouches sort une prière.

Nous roulons ainsi des heures interminables. Les Vosges sont traversées, bientôt c'est l'Allemagne. Dans le wagon, les gens sont calmes. Les deux seaux d'eau sont vides depuis longtemps, les gens ont soif. Le grand bac à selles est plein, l'odeur qu'il répand indispose les gens, qui rendent un peu partout. Les vieillards sont anéantis. Je ne quitte pas Michèle et Victoria un seul instant. Mimi ne porte jusqu'ici aucune marque de fatigue, bien au contraire. Je suis

émervillé par sa turbulence. Elle est plus heureuse que jamais et se traîne à quatre pattes à gauche et à droite, dans le wagon, accueillie dans tous les coins par des petits cris d'admiration.

Enfin, après quarante huit heures, le train s'arrête. Les gens des autres wagons demandent en langue allemande de l'eau. Quelques instants après les portes nous sont ouvertes, et nous sommes autorisés, à quatre par wagon, à vider nos bacs et à remplir nos seaux d'eau, et nous en profitons pour nettoyer le wagon, mais il nous faut faire très vite. Victoria profite de cet arrêt pour faire prendre un peu d'air à Michèle. La neige a déjà fait son apparition. Il fait assez froid. Les corvées terminées, les portes sont refermées. Le convoi repart.

Il doit être une heure du matin environ. Dans le wagon maintenant aéré, il fait froid, aussi chacun se serre contre son voisin. L'ambiance à ce moment est assez pénible : dans un coin ce sont des gens qui pleurent, d'autres qui mangent ou qui chantent. Plus nous nous enfonçons vers l'est, plus nous sentons le froid. Nous avons dans le milieu du wagon une petite lampe à pétrole qui reste constamment allumée, nous donnant une faible lumière à peine suffisante pour distinguer nos traits. Certaines femmes ont perdu déjà leur pudeur et vaquent à leur occupations intimes le plus naturellement, sans se préoccuper des gens. Michèle a bon appétit, elle n'arrête pas de manger. À présent elle dort à côté de Victoria, toutes deux bien enveloppées. Les hommes doivent rester debout la nuit, les places allongées étant en nombre limité ; les femmes peuvent ainsi dormir. Dans la journée elles nous cèdent quelques places que nous occupons à tour de rôle et qui sont désignées par notre chef de wagon, un déporté comme nous, qui a la responsabilité de soixante personnes. Nous sommes environ dix hommes, trente-cinq femmes, quatre enfants, un bébé (le mien) et dix vieillards.

À nouveau, le lendemain nous nous arrêtons en gare de Nuremberg. Les portes s'ouvrent enfin, et la même corvée recommence. Deux

évasions ayant eu lieu, le gendarme allemand nous ordonne de lui remettre toutes nos cigarettes en représailles, et menace de fusiller dix hommes du wagon par évasion. Plus tard, il nous dépossèdera de nos montres-bracelets : c'est le pillage organisé qui commence, car ils savent très bien ce qui nous attend. Le convoi repart. Après cet incident, l'inquiétude nous gagne, et chacun médite sur le sort qui lui sera réservé.

ARRIVÉE À AUSCHWITZ

Le 6 février 1944 à 9 heures, c'est-à-dire quatre jours après notre départ, le train stoppe en gare de marchandises d'Auschwitz. Déjà des hurlements nous réveillent de notre torpeur. Nous sommes, malgré notre grande fatigue, très nerveux. Après un court instant d'attente, les portes s'ouvrent, la lumière aveuglante qui envahit le wagon nous découvre un paysage de neige. Il fait très froid. Au loin, une mitrailleuse crépite. Chacun peut constater sur son voisin les marques de la fatigue du voyage. Mais il ne faut pas s'attarder : on nous ordonne de laisser valises et ravitaillement dans les wagons, et les SS entrent et nous font descendre en vociférant, et en frappant les retardataires à grands coups de matraques, sans distinction de sexes. Les gens affolés se bousculent et se précipitent au-dehors. Plusieurs, parmi lesquels des vieilles femmes, tombent d'épuisement, ou sous les coups. C'est à grands coups de pied qu'ils sont relevés. La vue de ce premier spectacle nous terrifie, nos illusions s'envolent tout d'un coup, maintenant nous avons peur. Mais ce qui nous frappe le plus est la vue d'une centaine de bagnards habillés de pyjamas rayés, et portant chacun un numéro et une lettre majuscule indiquant sa nationalité. Squelettiques et le crâne rasé, ils ont un aspect pitoyable, et se traînent avec peine, sans cesse frappés par un autre détenu armé d'un nerf de bœuf, gros, bien nourri, vêtu comme

eux et portant au bras droit un brassard jaune où l'on peut lire « KAPO ». C'est une équipe spéciale qui vient à chaque arrivée nettoyer les wagons qui serviront à un autre usage, et entasser les bagages sur la voie.

LE TRI

Aussitôt à terre, nous sommes triés par catégories : jeunes, vieux, femmes avec enfants et sans enfants, hommes valides, femmes valides... Les vieillards, les femmes, les enfants et les infirmes sont dirigés vers des camions qui les emportent. Il faut que je dise à ce propos que j'ai eu la vie sauve grâce au copain, mort à l'heure actuelle, qui a déboulonné la porte de notre wagon. C'est lui qui, d'un clin d'œil, car il n'avait pas le droit de parler, me fit signe d'aller sur une colonne qui — lui le savait — devait rentrer au camp¹⁵. Le reste — un groupe de 300 détenus — est mis, non sans coups, par rangs de cinq, et débarrassé de tous bagages et colis, que nous disposons à terre, dans la neige. Il fait très froid. Déjà le dernier camion disparaît, emportant le dernier chargement. J'ai fait signe au passage à Victoria qui tient Michèle dans ses bras. Je ne les reverrai jamais...

SUR LA ROUTE

De la gare au camp, il y a deux kilomètres, que nous faisons rapidement, encadrés par les SS qui nous font presser le pas en s'aidant de leurs matraques, et qui en profitent pour nous rafler ce qui nous reste de monnayable. Malgré notre équipement lourd, nous sentons le froid, mais la vue de nos camarades travaillant aux alentours ne nous permet pas de nous plaindre.

Ils sont des milliers de copains sur les deux côtés de la route, vêtus

de la même façon que les précédents, lamentables de misère, par groupes de vingt sous la surveillance de SS et d'un capo qui aboie en allemand et frappe sur eux sans relâche, travaillant au déchargement de wagons de toute sorte de matériel, ou comme terrassiers. Tous ces pauvres camarades portent les marques d'une très grande fatigue, déprimés, grelottant de froid, d'une maigreur effrayante. Ces gars-là ont dû tuer père et mère pour subir une telle punition, et nous sommes persuadés que ce n'est pas le sort qui nous attend.

LE CAMP

Voici le camp. Sur la grande porte, en lettres dorées, « Le travail rend libre ». Sur le côté, deux maquettes en bois représentent un gros Juif se rendant au camp, encadré devant et derrière par deux SS, et une inscription : « Le Juif au travail ». Au premier abord, le camp nous paraît bien organisé : de grandes bâtisses, genre casernes; mais à l'intérieur, que de drames ! Les Juifs portent une étoile jaune et rouge. Au passage, il nous questionnent pour savoir les nouvelles du pays. Ce qu'ils nous apprennent en retour, en quelques mots nous terrifie : nous serons à brève échéance réduits au même état que tous ceux qui nous environnent ! Mais nous ne voulons pas y croire. Ils sont ensuite dispersés à coups de matraques par les capos.

L'ACCUEIL À LA QUARANTAINE

On nous dirige sur un immeuble entièrement clos et grillagé : c'est la prison du camp, qui sert aussi de bloc d'arrivages ; c'est la quarantaine. Nous sommes parqués dans des chambres immenses et ordre nous est donné de nous débarrasser de tous nos effets civils, et de ne garder sous peine de mort aucun bijou, pas même une alliance ; nous toucherons des effets du camp le lendemain matin

après être passés à la douche. Heureusement, les chambres sont bien chauffées : qui a dit, il y a quelques instants, que le pire nous attendait ? Puis on nous présente le chef détenu du bloc de la quarantaine : c'est une énorme brute qui dans le civil entraînait le champion du monde de boxe allemand Max Schmeling. Heureusement, nous avons affaire à un sportif ! Il a échoué là par suite des mesures raciales. Il est dans les camps depuis 1934. C'est un Polonais allemand, il a perdu toute sa famille dont quatre enfants, assassinés par les SS. Plusieurs milliers d'autres ont connu le même sort que lui. Il nous accueille très humainement et nous rassure en nous demandant d'exécuter tous les ordres donnés par les SS le plus rapidement possible, dans le cas contraire, ça pourrait chauffer, car ces messieurs ne sont pas patients, avis aux amateurs ! À une question posée par un détenu, le colosse nous dit en deux mots qu'il vaut mieux ne pas trop en savoir et garder bon espoir ¹⁶.

Mais il en avait trop dit, et ce n'est que le soir, lorsque les cuisiniers apportèrent la soupe, que l'un d'eux se mit à parler, après nous avoir fait promettre à tous de ne pas répéter plus tard ce qu'il allait nous raconter et dès lors tout ce qui avait transpiré sur le chemin de la gare au camp prit signification. Tout d'abord, tout ce qui nous a été pris sur le quai ne nous sera jamais rendu. Les effets laissés dans les wagons vont à la Croix-Rouge allemande¹⁷.

Nous écoutions attentivement son récit, qui dura plus d'une heure, et qui contenait des faits dont malheureusement je devais être le témoin par la suite.

LE RÉCIT DU CUISINIER

Auschwitz est le point de ralliement de tous les condamnés politiques et des criminels condamnés aux travaux forcés à perpétuité, et l'un des plus grands camps d'extermination de Juifs. Le

convoi arrivant à Auschwitz est considéré comme n'appartenant plus à la vie. Dans ce convoi, on prélève sur la base de 10 à 15 % les éléments susceptibles d'aider à la viabilité du camp ou de travailler. Les gens sont placés par catégories. Autant dire que c'est la condamnation à mort qui est prononcée au débarquement même du train par le médecin SS : tout l'élément transporté par camions sera assassiné par un moyen effroyable, inconcevable pour le lecteur s'il n'a pas été le témoin vivant de pareille atrocité. Sur un convoi de 1 500 personnes tel que le nôtre, seuls 250 hommes et 60 femmes furent choisis sur le quai ; le reste, une heure après, devait mourir. Nous étions loin de penser que cette sélection devait être fatale pour certains d'entre nous ! Quels drames, quelles tragédies, combien de gens choisis pour vivre s'infiltrèrent dans les camions dans le but de ne pas faire de la marche à pied et s'en allèrent ainsi vers la mort !

À deux kilomètres d'Auschwitz se trouve Birkenau, camp où sont en majorité les Juifs choisis pour les travaux, qui attendent une mort un peu moins rapide. Dans ce camp, se dressent quatre grandes cheminées de fours crématoires qui brûlent sans cesse. Les camions venus de la gare déversent dans la cour de ces bâtiments les pauvres gens qui ne demandent qu'une seule chose : un bain et un lit ! La plupart d'entre eux sont fiévreux et malades. C'est alors qu'une équipe spéciale de Juifs, environ cent qui travaillent dans chaque crématoire, approchent des arrivants, et avec beaucoup de précautions les prient de se déshabiller, car ils vont prendre une douche, et de pénétrer à l'intérieur.

Triste besogne que ces 100 Juifs accomplissent, pourtant c'est souvent les larmes aux yeux qu'ils la font ! Souvent ils reconnaissent un parent, un ami, alors ils deviennent fous de rage, ils sont là impuissants et on se sert d'eux-mêmes pour exterminer leurs frères de misère ! Ils voudraient mettre en garde tous ces gens, mais les SS sont là, il y en a partout, revolver au poing. Ils ont la pudeur de ne

pas se montrer parmi toute cette nudité d'hommes et de femmes fatigués, rompus, qui dans leur fièvre ne se rendent pas compte de cette promiscuité. Les plus malheureuses sont des jeunes filles qui hésitent à se dévêtir, mais une voix brutale de SS intervient, et souvent elle commande aux Juifs qui y travaillent de frapper. Lorsqu'un de ces Juifs faiblit, le SS lui fait subir le sort des arrivants, et sous la menace du pistolet, il est conduit vers la mort. Un seul mot, un signe, un geste, et la mort d'un de ces funèbres travailleurs est prononcée. Ainsi, l'équipe est condamnée à exécuter sa macabre besogne. Les gens sont conduits et souvent poussés vers une vaste salle où sont suspendues au plafond des pommes d'arrosage. Tout donne l'aspect d'une salle de douches comme il s'en trouve dans les piscines et autres établissements de sports. Une fois cette salle comble, les portes sont hermétiquement fermées. Alors, de deux gros tuyaux sort un gaz foudroyant qui anéantira en quelques secondes tous ces innocents. Les portes sont rouvertes quelques minutes après, mais le spectacle qui s'offre aux yeux est le plus horrible et le plus terrifiant que l'on puisse imaginer : des centaines de corps sans vie, encore chauds, pêle-mêle les uns sur les autres, sans le moindre rictus ; ici une maman tient encore dans ses bras son bébé, là une fillette de deux ans, là un vieillard. Ces cadavres sont chargés par l'équipe sur des wagonnets, montés dans un four, et jetés dans la fournaise. Deux heures après, il ne restera qu'un peu de cendres de ce qui, quelques minutes auparavant, était en vie. La mort, d'après tous les dires, est extrêmement rapide, tout au plus une minute, le gaz employé est très violent ; mais on raconte que souvent certains tempéraments ne furent qu'endormis, et lorsque projetés dans la fournaise ils se réveillèrent, leur agonie et leurs cris furent épouvantables. Ainsi, dans chaque crématoire, on assassinait près de quatre à cinq cents Juifs par jour, venus de toute l'Europe. À l'heure où je trace ces lignes, les statistiques annoncent plus de six millions

Le Témoin gaulois - Léon Ichbiah, Matricule 173293

de Juifs tués par ce honteux et abominable procédé¹⁸.



ICHBIAH Michèle Rose née le 16 Mai 1942 à Paris (XI^e) [...] Internée à Drancy puis déportée à Auschwitz (Pologne) par le convoi parti de Drancy le 3 Février 1944 (Acte de Disparition du Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, 1958)

Revenons à ceux et celles qui ne subissent pas la mort immédiatement. Autant vous dire que souvent nous eussions préféré mille fois le sort de nos pauvres parents et amis. Les Juifs qui sont désignés pour le travail mourront à quelques exceptions près dans les

quatre mois qui suivront. La terreur, le travail, les coups et la faim font leur œuvre. Dès le premier mois ce régime transforme l'homme en épave, en loque humaine qui souhaite la mort. Les coups portés provoquent des plaies affreuses qui, faute de soins, deviennent purulentes. Alors, il n'y a plus d'espoir, car lorsque le médecin SS passera faire son inspection hebdomadaire, il procédera comme sur le quai à une nouvelle sélection, mettant à gauche les plus affaiblis qui seront envoyés au crématoire le lendemain, et ceux qui passent à droite auront encore quelques jours à vivre.

Enfin, il existe dans ce camp un immense laboratoire de recherches scientifiques où les cobayes sont juifs, surtout du sexe féminin. Diverses expériences sont tentées — reproduction artificielle, piqûres et vaccins spéciaux, alimentation artificielle — et toutes sortes de recherches sur le corps humain vivant. Malheureusement, ce laboratoire est un gros consommateur et beaucoup de femmes et d'hommes y meurent. Il était une période où tous les Juifs du camp, femmes et hommes, étaient stérilisés et même castrés. L'expérience n'était plus en cours que sur des gens absolument sains. Dans cette bâtisse, des cobayes souffraient pendant des mois avant que l'effet de l'expérience tentée se produisît. Il ne sort de ce bâtiment aucun détenu, tous sont détruits systématiquement. Seuls les docteurs et les savants y ont accès, les plus grands chirurgiens d'Europe sont là pour leurs recherches.

Son récit terminé, le cuisinier eut conscience du mal qu'il nous faisait et nous expliqua que nous allions affronter le moment le plus dur de notre existence et que seuls ceux qui garderaient leurs esprits pourraient tenir, que le premier pas était fait et qu'il fallait tenir coûte que coûte pour plus tard se venger. Puis il nous demanda des nouvelles du pays, il était arrivé au camp dans les premières déportations de France. C'était un des rares survivants. Ces derniers mots me firent mal car j'avais énormément de copains dans ce

premier départ. Je lui citai des noms et pour chacun il me confirma leur fin tragique. Puis il nous souhaita à tous bonne chance et partit en nous laissant tous abattus. Notre pensée se porta immédiatement vers tous les êtres chers que nous avions laissés sur le quai. Que nos frères, nos pères, nos mères, nos femmes, nos enfants, soient morts à l'heure qu'il était, cela nous semblait impossible à croire, et pourtant...

Dès lors nous vécûmes des moments de terreur incroyable, cherchant par tous les moyens un indice, une nouvelle qui nous rassurerait sur le sort des nôtres, mais hélas, de toutes parts, c'était la même réponse : « Courage, vous êtes épargné, eh bien ici, il faut regarder devant soi, l'avenir seul compte, la vengeance sera pour vous possible si vous le voulez en tenant. Je suis comme vous, j'ai perdu toute ma famille, etc. ».

LA COLLECTE

Nous sommes anéantis, sans aucune force pour réagir, tous affalés sur les châlits¹⁹ à méditer, lorsqu'un SS entre en coup de vent avec un grand nerf de bœuf à la main. C'est un sous-off, il peut avoir vingt deux ans. Les deux premiers qui s'offrent à lui sont assommés et s'évanouissent, alors le SS s'écrie : « Dans cinq minutes, je reviens. Il faut que tout le monde soit nu. Ceux qui ont de l'or, le mettront ici dans cette boîte, le tabac dans l'autre. Ceux qui essaieraient de cacher quoi que ce soit seront fusillés, séance tenante ! » Il sort et revient comme il l'avait dit, cinq minutes après. L'un d'entre nous ayant fumé une dernière cigarette avant de remettre ses paquets — au camp, il est interdit de fumer pendant les heures de travail — le SS s'en aperçoit à la fumée qui flotte encore ; il demande à trois reprises qui a fumé. Personne ne répondant, il se rue sur nous avec la force d'un tigre, frappant comme un fou sur tous les corps nus. Une petite

panique s'ensuit, ce qui achève de le déchaîner. Déjà, le sang coule des crânes fracassés. Enfin, se sentant fatigué, il s'arrête, crie encore de tous ses poumons, choisit parmi nous celui qui doit ramasser les bijoux et nous devons jeter ceux-ci dans une gamelle qu'il tient dans ses mains. La quête terminée, le soldat fait sa perquisition personnelle, tâche d'autant plus facile que nous sommes nus. Après avoir matraqué un des nôtres qui avait dissimulé son alliance dans sa bouche, notre bourreau repart, satisfait semble-t-il de sa collecte. Nos camarades sont relevés et vont à la fontaine laver leurs blessures. J'ai échappé de très peu à cette bastonnade, en restant perché dans mon lit, mais si le malheur avait voulu qu'il me voie, je crois qu'il m'aurait tué, car lorsqu'un SS entre dans une chambre toute occupation doit cesser, et au cri de « ACHTUNG » chacun se lève et reste immobile dans un garde à vous impeccable. Ce détail qui semble insignifiant coûta la vie à plusieurs camarades qui, n'ayant pas une tenue parfaite, se firent tuer à bout portant. Il est vrai que nous apprendrions par la suite que tout est prétexte à massacre, surtout quand il s'agit d'un Juif. Nous sommes dans un état d'esprit tel que nous en avons perdu notre première et douloureuse pensée : nos parents.

DEUXIÈME SÉLECTION

Quelques instants après, le SS revient et tout en hurlant nous ordonne de nous mettre en file indienne pour passer dans une pièce voisine. Nous sortons en courant pour nous ranger dans le couloir où il fait un froid de canard. De là nous entrons un par un dans une pièce sans meubles où se trouvent seulement une chaise, une table et des paperasses. Un « ACHTUNG » brutal nous réveille et nous fait dresser. Nous restons figés comme des statues. Un major SS entre dans la salle, le même qui nous a sélectionnés sur le quai et a envoyé

à la mort 1 250 personnes quelques heures auparavant. Il revient donc pour enlever les éléments mauvais qui se seraient infiltrés malgré lui. Le moment est critique, sur une parole de ce seigneur, c'est la mort²⁰.

Il nous fait passer devant lui : malheur à celui qui présente une cicatrice ou une infirmité non visible quand nous étions sur le quai ! Sachant maintenant ce qu'est une sélection, c'est avec les transes de la mort que nous nous présentons à celui qui doit décider de notre vie. La soif de vivre me fait gonfler les pectoraux au moment même où je lui montre mon anatomie. Il me fait signe de partir et je m'empresse de détalier, non sans jeter un bref regard d'adieu sur les malchanceux. Quinze copains manqueront ce soir à l'appel ! On ne les reverra jamais.

RASAGE, TATOUAGE, QUESTIONNAIRE

Nous passons ensuite dans une autre pièce. Quelqu'un se hasarde en demandant au gardien juif si nous toucherons à manger ; il nous répond que ce sera le lendemain seulement, notre groupe ne faisant pas encore partie de l'effectif du camp. Il peut être seize heures et nous sommes nus depuis le matin, lorsqu'une équipe de dix Polonais entrent dans notre chambre et, à grands cris accompagnés de coups, nous font ranger par deux. Nous remarquons qu'ils ne sont pas juifs et qu'ils paraissent moins malheureux que les autres. Ils sont armés de rasoirs, de tondeuses, et nous enlèvent tout ce que nous avons de cheveux et de poils sur le corps (mesure d'hygiène, paraît-il). Nous passons ainsi de longues heures à attendre notre tour pour finalement défiler devant un type qui nous prend assez brutalement l'avant-bras gauche et en un tournemain nous tatoue un numéro. Le mien ne me plaît pas spécialement : 173 293 ! Il comporte deux fois le 13 fatidique, ce qui me laisse rêveur : je dois trop le regarder, ce

numéro, car à ce moment précis un coup sur la nuque me fait voir les étoiles. À partir de ce moment, nous nous sentons bien bas : nous ne sommes plus rien, que de simples numéros qui vont tenter leur chance, essayer de s'agripper à la vie. Malheureusement, ce n'est que le prélude de notre martyre, et qu'un simple échantillon comparativement à ce que nous endurerons. Nous passons ensuite au questionnaire, toujours nus dans de grandes pièces non chauffées ; certains tombent de fatigue et de fièvre mais nous les relevons vite sachant qu'ici le malade est condamné. Drôle de questionnaire : nom, prénoms, ceux des parents — décédés ou non — adresse des personnes restées en France, nombre de dents en or, y a-t-il eu dans la famille des cas de folie, des morphinomanes, avons-nous contracté des maladies vénériennes, etc. Enfin, vers minuit, le questionnaire fini, nous rejoignons nos dortoirs où l'on nous remet une couverture par lit. Toujours nus, nous nous couchons deux par lit pour avoir moins froid. Le sommeil nous gagne.

LE RÉVEIL

À trois heures et demie du matin, une sirène d'alarme nous réveille en sursaut et nous met hors du lit. Déjà deux SS sont dans la chambre, ils montent sur les lits, et à grands coups de cravaches réveillent les retardataires. En moins de deux minutes ils nous font tous descendre dans la cour. Les thermomètres marquent -15°, nous sommes tout nus et sans chaussures aux pieds. Le spectacle qui s'offre à la lueur des lampes est affreux : 200 corps nus marchant dans la neige épaisse de 30 cm et qui continue de tomber très fort, se frottant, tapant des pieds, se massant mutuellement les épaules ; les plus faibles se ramassent sur eux-mêmes et grelottent de tous leurs membres, certains pleurent de douleur, les pieds gelés, et le passage

du chaud au froid nous fait monter le sang à la tête. Nous attendons ainsi dans cette cour pendant plus d'un quart d'heure, tous pris d'un tremblement nerveux qui ne veut pas cesser ; les corps sont violets. Quelques-uns sont déjà allongés dans la neige, sans vie, et raidis par le froid.

Enfin, la grande porte de la cour s'ouvre soudain, et nous devons suivre le SS. Nous sortons dans la rue du camp, et le traversons dans sa largeur en courant. Pendant le trajet, nous apercevons devant chaque bloc des tas de quatre, cinq, dix cadavres que l'on a déshabillés, déjà recouverts de neige. Nous saurons plus tard que ce sont des Juifs qui ont été frappés à mort sans motif par les Polonais et Allemands aryens détenus de droit commun, qui ont droit de vie et de mort sur eux, et qui au petit jour ont mis leurs cadavres devant le bloc. Une voiture spéciale viendra les ramasser. Il est tué quotidiennement dans les blocs 150 à 200 Juifs, rien que de cette façon. Les Aryens n'agissent pas selon leur propre volonté, ils obéissent aux ordres du bourreau SS qui fixe le nombre de Juifs à exterminer. Mais ces ordres ne sont qu'officiels. Les meurtres semblent ainsi être dus à l'initiative des Polonais et Allemands aryens détenus.

LA DOUCHE

Nous arrivons enfin dans un grand bâtiment en bois. Nous venons de rester près d'une demi-heure tout nus, en plein février, par un froid polaire ; nos corps sont violets, et nous n'avons rien mangé de solide²¹ depuis trente-six heures. Le peu de chaleur humide que nous trouvons dans cette pièce nous réconforte. Mais nous sommes aux douches, et déjà notre esprit travaille. Heureusement nous trouvons dans l'équipe qui y est affectée des Français qui nous rassurent et nous donnent selon leurs moyens des morceaux de pain et de la

margarine. Cela relève beaucoup notre moral : serait-ce possible qu'il y ait dans cet enfer des gens capables d'une pensée humanitaire ? Ils nous donnent également du courage. Ce sont des résistants. L'un d'eux est de Paris, il a déjà deux ans de camp. Il est aryen, et ils restent à 50 sur un convoi de 1 200 Français, tous morts des mauvais traitements subis : froid, faim, coups. En retour, nous leur donnons des nouvelles de France, qui leur font plaisir.

Nous passons par groupes de cent sous les douches. Il n'y a pas de savon, mais l'eau est très chaude et nous fait un bien énorme. Puis on nous fait passer dans une pièce où l'on nous remet pantalon et veste en toile légère, une chemise loqueteuse, un caleçon dans le même état, le tout porté depuis des années par d'autres qui sont morts, deux chiffons qui nous serviront de chaussettes, une paire de sabots en bois dont nous choisissons la peinture dans un énorme tas et un bonnet rayé comme le reste des vêtements. À présent, nous commençons à réaliser que nous sommes bel et bien dans un camp de terreur. Nous nous habillons tout trempés faute de serviettes, et ressortons au froid pour réintégrer notre bloc de quarantaine où nous attend une tisane infecte d'orties bouillies, mais que nous avalons néanmoins avec un réel plaisir parce qu'elle est chaude.

PREMIERS REPAS

Vers 11 heures, on nous sert notre premier repas, un litre de bouillie très noire par personne — c'est une espèce de pâtée peu appétissante faite de féculé, de farine de son et d'eau que l'on appelle ici « la soupe ». Mais le geôlier nous explique qu'il ne faut pas faire les difficiles car c'est le plat de résistance et il n'est servi qu'une fois par jour ; le soir, vers quatre heures, nous toucherons 250 grammes de pain, de 15 à 20 grammes de margarine, de temps en temps une espèce de saucisson enveloppé dans un papier-peau, à raison d'une

rondelle par personne : cela n'a pas de goût et l'on donne le nom de « WURST » à cette infecte mixture sans viande ni matière grasse. Voilà donc le menu de tous les jours qui doit nous permettre de travailler très dur, de supporter tous les coups, de braver le climat terrible de ce coin de la terre, et de tenir le plus longtemps possible. Encore faut-il que les Polonais qui nous commandent et forment toute une hiérarchie (Blockältester, adjoint, Blockschreiber, Stubendienste, etc.)²² ne nous volent pas, soit notre soupe, soit notre pain, car c'est une chose très courante et près d'un tiers de la ration journalière passe chez ces messieurs. Aucune réclamation n'est acceptée, l'imprudent qui demanderait des comptes serait frappé avec une barre de fer jusqu'à son dernier souffle.

Malgré notre bonne volonté, la bouillie reste ce jour-là dans les gamelles. Notre moral est à la dérive, nous estimons d'après notre état physique que nous ne pourrions résister plus d'un mois à ce régime impitoyable, et nous maudissons le sort qui nous a jetés dans cette aventure, alors que si nous étions montés dans les camions, notre souffrance aurait été de courte durée. Pour ma part, ma résolution est prise : il faut trouver le moins pénible des boulots, autrement mes 80 kilos n'en feront que quarante d'ici un mois à peine.

Nous passons ainsi trois jours et trois nuits terribles, où chacun reçoit coups et brimades, dans ce bloc de la quarantaine que nous regretterons pourtant durant notre calvaire.

LE BLOC DE TRAVAIL N° 2

Un matin, après l'appel, nous sommes dirigés sur un bloc de travail, le n° 2. Le chef polonais de ce bloc ressemble à une énorme brute, il a l'air d'un gorille avec un cou énorme (c'est sans doute un ancien lutteur). Il est à l'entrée et semble attendre ses nouvelles victimes. Il

porte sur sa vareuse l'insigne des criminels condamnés à perpétuité. Nous apprendrons par la suite qu'il assassine tous les soirs à leur rentrée du travail les plus abîmés, toujours avant la distribution des vivres qui reviennent au chef. Il touche officiellement la même ration que les autres internés, mais on ne lui refuse pas le droit de se débrouiller. En ce qui concerne les tués de la nuit, on ne lui demande qu'une seule chose : l'effectif au complet, morts ou vivants. Dès lors, nous saurons que cet homme détient le droit de vie et de mort sur ses locataires juifs. Encore un qu'il faudra que j'évite coûte que coûte !

À peine sommes-nous confiés à lui qu'il commence à nous insulter dans son jargon et que, s'aidant de son gourdin, il nous bouscule à l'intérieur du bloc et nous fait monter dans notre chambrée au grenier, où il fait un froid glacial, les autres chambres chauffées étant réservées aux Aryens. Il nous fait mettre au garde-à-vous devant nos lits et nous restons là, debout, pendant plus de deux heures, gardés par le chef de chambre, polonais lui-aussi, armé de sa matraque. Nous avons cru crever de froid ce jour-là ! Je ne me souviens pas très exactement de l'emploi du temps de cette journée, toujours est-il que le soir, le chef de bloc ne nous distribua que la moitié des vivres qu'il avait reçus pour nous.

Nous resterons dans ce bloc cinq jours avant de trouver une affectation définitive : ces cinq jours coûteront la vie à 20 camarades de notre convoi, tués par les Polonais. C'est surtout pendant la distribution des vivres, le soir, que ça se passait. Des Polonais venus des étages inférieurs attendaient la distribution et nous tombaient dessus : les plus faibles cédaient, mais ceux qui voulurent résister furent traînés chez le chef avec le motif : « a levé la main sur un Aryen ». La suite ne se faisait pas attendre : le pauvre type subissait une correction à mort et son cadavre était traîné au-dehors devant la porte du bloc. À deux reprises, je me débarrassai de ma ration pour

échapper à la ruée. Nous regrettions déjà la soupe que nous avons refusée à la quarantaine.

Tous les soirs, une corvée exténuante attend tous les déportés, malades ou non : il faut, par tous les temps, se rendre à l'appel vers cinq heures. Tout le camp, douze ou quinze mille forçats, se trouvent rangés par dix pour l'appel qui durera suivant les circonstances de une à trois heures. Ces appels coûtèrent la vie à plusieurs milliers de camarades morts de froid pendant ces heures interminables. Les scènes de ces longs moments d'attente dans un froid épouvantable, après une journée de travail inhumain, me donnent encore à présent la chair de poule.

L'EXAMEN

Au matin du cinquième jour, vers dix heures, on appela plusieurs numéros, dont le mien, au bureau du chef de bloc. Que pouvait-il se passer ? Voulant en avoir le cœur net, je demandai aux camarades de bien vouloir me laisser passer le premier. J'entrai dans cette petite pièce et me trouvai devant deux officiers SS, le chef du bloc au garde-à-vous et un traducteur. Je compris immédiatement à la vue de dessins industriels et d'appareils de mesure de précision que j'allais passer un examen théorique, m'étant déclaré au questionnaire ouvrier industriel, « tourneur ».

L'interprète nous dit dans notre langue que nous allons passer un examen et que ceux qui auraient donné une fausse profession seront pendus. Ce mot me glace, mais je reste dans le contingent pour l'essai, tandis que quelques-uns se retirent prudemment. Nous sommes une dizaine à affronter le jury. Il y a au camp un atelier de mécanique, c'est là que nous suivons les deux commandants ingénieurs. Je repasse en vitesse les leçons apprises durant ma jeunesse et c'est très confiant que je me présente à l'appel de mon

numéro. L'essai dure un quart d'heure, et finalement nous sommes tous reçus : l'officier prend nos noms et nos numéros et nous fait sortir. Nous revenons au bloc avides de renseignements quant à la destination de ce commando. En fait, cet examen devait me sauver la vie, car mes neuf copains de ce convoi et moi-même sommes revenus. Dès lors, nous ne devons plus nous séparer. Presque tous les autres sont allés finir leurs jours dans les hallucinantes mines de charbon.

Finalement, un type du bureau nous donna tous les renseignements que nous avions hâte de connaître, et que voici. Nous étions engagés par une firme civile — Siemens — pour laquelle nous allions construire une petite usine dans laquelle travailleraient tout au plus deux ou trois cents spécialistes de mécanique de précision. D'après ses dires, nous ne pouvions mieux tomber : petit camp, peu de coups, nourriture en conséquence... C'était un miracle que cette firme si connue vienne chercher des prisonniers spécialistes ! Parmi les reçus à l'examen, je pus constater avec joie la présence de plusieurs Français de 20 à 30 ans : nous étions près d'une quinzaine et devons former un noyau très uni.

Après l'appel, « les dix de chez Siemens », car c'est ainsi que l'on nous appelait, furent mis à part, et tous les amis de notre convoi partirent pour leur triste destinée. Je passai cette nuit-là à réfléchir qu'avec un peu de chance, je reverrais peut-être Paris et les miens. Jusque-là, cette pensée ne m'avait pas effleuré : je ne songeais qu'au nombre d'heures qui me restaient à vivre.

Nous devions partir deux jours après cet examen, deux jours qui nous semblèrent deux mois, car nous fûmes battus à outrance et maltraités comme des chiens.

III. Les camps de la mort : Auschwitz II-Birkenau

D'AUSCHWITZ À BIRKENAU

Notre joie fut grande lorsque nous fûmes avertis qu'il fallait nous préparer à partir : nous pensions que c'était pour Berlin, mais nous fûmes fixés deux heures après. Notre petit convoi qui se composait de vingt Français, tous spécialistes, se dirigea vers le camp de Birkenau, distant d'Auschwitz de trois kilomètres, accompagné de deux SS, l'un devant, l'autre derrière, et fusils en position. Ce trajet si court nous fut très pénible, car nous étions chaussés de gros sabots à semelles de bois qui nous occasionnèrent plusieurs chutes sur le verglas; on nous relevait à coups de crosses. Il faisait un froid sec qui pénétrait mon pyjama. Je commençais à plaindre mon sort quand j'aperçus à une centaine de mètres un spectacle qui me bouleversa : une centaine de femmes, à la pelle et à la pioche, étaient occupées à charger un train. Je n'osais croire que les femmes partageraient notre sort, c'était impensable ! Et pourtant je ne rêvais pas, elles étaient bien là, squelettiques, pouvant à peine soulever leurs pelles. Par là-dessus, une Waffens allemande les frappait (avec une lanière de cuir, je crois) en hurlant des choses que je ne comprenais pas.

ARRIVÉE À BIRKENAU

Enfin, voici le camp. Notre désillusion est grande : rien de comparable avec ce que nous venons de quitter, mais point d'usines en perspective, rien que des baraques à perte de vue, entourées de réseaux de barbelés électrifiés. Plus nous avançons, plus il nous semble que nous nous enfonçons dans un abîme. Au moment où nous arrivons, il n'y a dans le camp aucune activité. Les prisonniers sont au travail depuis le matin. Il est dix heures lorsque nous pénétrons dans l'un des petits camps, qui se nomme « camp D ». Nous nous arrêtons au bloc n° 2. Mes sabots pèsent lourd car la

neige s'est accumulée sous les semelles de bois, et je profite de cet arrêt pour m'asseoir et l'enlever. À ce moment précis, je sens sur ma tête une douleur atroce ; je me relève aussitôt, tandis que le SS qui vient de me faire une petite caresse avec la crosse de son fusil me débite tout son vocabulaire. Il me traite en particulier de « chien de Juif » : ce mot est facile à retenir, car il nous est servi à longueur de journée. Je m'en tire bien heureux avec une grosse bosse : je ne savais pas que ces messieurs avaient horreur que l'on s'assoie devant eux !

Nous sommes conduits au secrétariat de ce camp, où nous sommes accueillis par un Français chef du bureau, qui nous explique en quelques mots notre situation. Il est lui-même juif et est au camp depuis 1942. Il nous dit que notre usine est en construction (ce que nous savons déjà), et nous apprend que, momentanément, nous habiterons dans ce camp et partirons tous les matins en camions à une vingtaine de kilomètres, vers le chantier. Par mesure de faveur, la firme qui nous emploie nous a fait affecter à la baraque la mieux agencée du camp, qui possède trente-trois « blocs », et c'est le numéro 11 qui nous est désigné ; il sert aussi de prison et nous ne pourrions en sortir car, ne l'oublions pas, nous ne sommes que transitaires. Après nous avoir gentiment renseignés, il nous souhaite bonne chance.

UN SURVIVANT

Nous sommes ensuite dirigés vers les bâtiments de désinfection, où nos vêtements sont à nouveau désinfectés et où nous reprenons une douche (toujours sans savon ni serviette). Je suis agréablement surpris à la vue d'un camarade de travail du camp de Drancy, déporté deux années auparavant. Nous sommes émus et parlons du passé. Les yeux humides, il m'apprend la mort de sa jeune sœur et de ses

parents. Je demande des nouvelles de nos camarades de Drancy... ils sont tous morts ! Il est le seul survivant, sur cinq cents, de cette première déportation : ça a été l'affaire de quelques jours, la dysenterie et le typhus ont fait des ravages à cette époque où, faute de soins, les gars tombaient comme des mouches. Il a vu défiler depuis 1942 tous ses parents, dont il ne reste aucun survivant. Je l'avais connu en France, tout gosse, et je retrouve un homme transformé. Il devait sa vie à l'accordéon, car il jouait admirablement de cet instrument, dont les Allemands sont très friands. Je suis anéanti à ces nouvelles, j'avais de très bons camarades de misère, et tous sont morts !

Après la douche, nous devons tremper notre corps dans une énorme bassine remplie d'un produit désinfectant qui brûle les endroits sensibles. De là, on passe à la tondeuse électrique, mesure préventive contre le typhus, et nous changeons de pyjama.

LE BLOC N° 11

Nous revenons au camp D et pénétrons dans l'enceinte du bloc 11, où nous connaissons les plus durs moments de notre détention. Le chef de bloc nous attend, mais à sa vue nous comprenons immédiatement que tout ne sera pas rose. Il nous fait aligner dans la cour et nous ordonne de jeter à terre tout ce que nous avons pu récupérer depuis notre arrivée : couteaux, fourchettes, chiffons, savon... Personnellement, j'y perds le chaud pyjama que mon copain de la désinfection m'avait passé discrètement. Ne comprenant pas ce qu'il me disait, je me le suis fait traduire : il me donnait tout simplement une minute pour me déshabiller et lui remettre ces habits trop beaux pour un « cochon de Juif ». Je ne me fis pas prier et me retrouvai en caleçon. On me jeta au visage des espèces de chiffons que je fus bien content de revêtir, car je commençais à

claquer des dents. Finalement, après nous avoir promis qu'il nous donnait quinze jours à vivre et nous avoir dit qu'il n'aimait pas les Français, qu'il était là à cause de nous parce que nous l'avions laissé tomber, lui Polonais, en 39, que nous étions des lâches et qu'il était bien content de se venger (bien entendu, je me suis fait traduire ce beau discours bien après), il nous fit passer à l'intérieur de la baraque.

Nous allons au fond où logent les Juifs. Déjà, nous sommes assaillis de questions en toute langues, il y a là toutes les nationalités, ainsi que toutes les religions. Un Juif polonais parlant français nous accueille et se présente : il est ici avec son père. Avant leur arrestation à Varsovie en 1940, celui-ci avait l'exclusivité de la marque du chocolat Suchard pour la Pologne, et lui-même était étudiant en droit, mais ici ils ne sont que de simples bagnards ; d'abord internés dans des ghettos, ils ont perdu leur famille et sont dans les camps depuis 1942. Il y a deux mois qu'ils ont été choisis pour les bureaux de la future usine. Pendant ce temps les Aryens de la baraque, en accord avec leur chef, se sont arrangés pour liquider une vingtaine d'hommes, et c'est nous qui les remplaçons. Les uns sont morts faute de soins (les Juifs n'ont pas droit à l'infirmerie), les autres ont été tués à coups de bâtons pour des motifs futiles.

Ce bloc sert de prison (S.K.)²³ pour les détenus qui sont en instance de départ pour un autre camp et pour les condamnés à mort ; d'autres y sont pour des raisons secrètes²⁴. Comme la sortie en est interdite, il est bien aménagé, avec douches, lavabos et waters dans la baraque même. La cour de ce bloc est l'endroit où sont suppliciés les détenus... Il nous donne des nouvelles relatives à l'usine : il y a déjà cent trente détenus qui attendent sa construction pour y être affectés. Nous avons été achetés par Siemens pour une durée de cinq ans, aucune autre firme civile ne peut nous employer en dehors des travaux du camp²⁵. C'est ce qui met le chef de notre bloc en fureur,

mais il veillera à ce que nous ne restions pas les mains ballantes en nous faisant faire, à longueur de journée, les corvées du camp (les tinettes à matières fécales, les cailloux, les briques, le balayage, les W.C., les lits, la vaisselle) et toujours sous la garde d'un Polonais (c'était une des meilleures planques) armé d'un bâton (et Dieu sait s'il s'en servit, et combien de camarades furent abîmés !). Ici, la nourriture est sensiblement la même qu'à Auschwitz, mais les chefs de groupes, qui sont Polonais, volent sur nos rations la valeur de 30 % et malheur à celui qui porterait plainte : il signerait son arrêt de mort !

Birkenau est aussi le camp où sont acheminés tous les Juifs qui arrivent d'autres camps où ils ont été reconnus « malades ». Ils y sont employés à divers travaux jusqu'à leurs dernières forces et, lorsqu'ils sont exténués, les SS et les capos les achèvent soit au fusil, soit sous des coups. Aussi, de tous les camps à la ronde, est-ce celui que les Juifs craignent le plus. La vie moyenne d'un détenu juif est de quinze jours. Le travail, par tous les temps, commence à l'aube et se termine à la tombée de la nuit. Tous les jours, il y a un déchet de 10 %. Les vivants ramènent les morts du lieu de travail. Le camp renferme environ 14 000 internés dont 90 % sont Juifs. Le reste constitue la maîtrise du camp. Ce sont de vraies brutes déchaînées, énormes, qui sont nées pour frapper, tuer, piller. Leur grade est proportionnel au nombre de leurs victimes. Ce sont pour la plupart des criminels condamnés à vie. Ils ont droit de vie et de mort sur les Juifs, tout motif leur est valable pour les détruire, d'ailleurs on leur fixe chaque jour, en fonction des arrivages, le pourcentage à exterminer.

Voyant notre désarroi, notre nouvel ami s'occupe de nous et nous désigne nos places : nous coucherons sur les bat-flanc, à même le bois, à quatre sur un mètre ; dans cet espace restreint, il faut se coucher sur le côté droit ou sur le côté gauche, et l'on ne peut changer de position qu'à la condition d'avertir la rangée entière.

Nous ne pouvons sortir et trouvons le temps long. J'imagine la terreur qui règnera parmi nous quand les autres arriveront du travail. Je prends mon parti de ne rien voir et ne rien entendre, autrement, je suis fichu ! Mon ignorance de la langue m'aidera : ils pourront toujours m'engueuler, puisque je ne les comprends pas, ils finiront bien par se fatiguer ?

Arrive le moment tant redouté: les monstres arrivent, nous percevons de la musique militaire, et quelques instants après nous faisons connaissance. Ou plutôt, nous voyons arriver ceux avec qui nous devons vivre jusqu'à ce que s'achève la construction de l'usine. Les voilà : première constatation, ils ne sont pas maigres comme les Juifs ! En passant à côté de nous, ils nous regardent à peine, mais se dirigent tous vers leur paquetage, d'où ils sortent quantité de victuailles. Renseignements pris, les non-Juifs ont droit à un colis familial par mois. Une fois rassasiés, ils s'occupent des nouveaux venus, et nous interrogent. Mais quand ils apprennent que nous sommes français et juifs, ils crachent de dégoût. La baraque est pleine à craquer, nous sommes trois ou quatre cents.

Parmi ceux qui viennent d'arriver se trouvent une partie des gars du commando Siemens. Après avoir fait connaissance, ils nous donnent tous les détails concernant notre nouvelle affectation. Dans l'ensemble, le moral est bon. Mais le point noir, nous expliquent-ils, c'est cette baraque : les Polonais qui se trouvent avec nous sont jaloux de notre affectation, ce sont des têtes brûlées, ils ont fait la grève du travail et purgent six mois de prison (corvées supplémentaires, appels plus prolongés). Pour le même délit, un Juif est pendu sur la place du camp. Ils provoquent périodiquement des histoires qui finissent très mal pour l'un d'entre nous. Dès qu'il leur manque quelque chose, ils choisissent une victime et la traînent au chef de bloc qui applique sans jugement le verdict : le vol est puni de schlague à mort.

Nos camarades sont là depuis quatre mois, et attendent aussi que l'usine soit terminée. Pendant ces quatre mois, ils ont vu des choses indescriptibles : la pendaison, la schlague à mort (le prisonnier est attaché sur une table et frappé jusqu'à ce que son corps ne présente plus qu'un tas sanguinolent), le sport (on fait rouler le puni dans la boue, la neige, les excréments, jusqu'à complet épuisement : cette punition est pratiquée avec passion par les SS eux-mêmes, c'est leur passe-temps favori. Aussi, lorsqu'un SS déambule dans le camp, c'est qu'il est inoccupé et cherche une proie. Malheur au Juif qui se trouvera sur son chemin : il s'amusera avec jusqu'à son dernier souffle, sans autre motif que parce qu'il est un « cochon de Juif »). Il y a également la pendaison par les bras placés en arrière du corps. Le patient est désarticulé au bout d'une demi-heure, et attend la mort durant de longues heures, dans d'atroces souffrances. Tous ces supplices sont pratiqués le soir, quand tous les hommes sont rentrés du travail et rassemblés sur la place, en carré. Pendant mon séjour de quatre mois dans cet enfer, nous devions assister, mes camarades et moi, à une vingtaine de massacres officiels par l'un de ces procédés, pour tentatives d'évasion ou vol de denrées, accompagnés d'un discours dans lequel le chef du camp nous menaçait du même sort, si la discipline venait à manquer.

Sans tenir compte des crimes commis officieusement, ceux-là se chiffrent par milliers : beaucoup d'innocents ont ainsi été menés au bourreau pour un rien, un geste ou un signe. Pendant le travail, le SS, qui a un nombre de meurtres déterminé à accomplir, choisit les plus déprimés et sous prétexte d'aller chercher du bois ou de toute autre corvée, les éloigne d'une cinquantaine de mètres. Alors, il épaulé et décharge son arme; il lui faut parfois tout un chargeur pour en venir à bout. Pour les autres travailleurs et les contremaitres civils, il prétendra avoir tiré sur un homme qui tentait de s'évader. Plusieurs autres furent tués ainsi en s'éloignant pour leurs besoins. Les

camarades terminent leur récit en nous disant que notre seule chance de salut est l'usine où nous travaillerons (il y a là 95 % de Juifs), mais que quatre mois sont encore nécessaires pour l'achèvement des ateliers, les travaux n'étant réalisés qu'à moitié. D'ici là, nous subissons obligatoirement le régime du camp, qui est celui de la mort. Il nous faut donc tenir coûte que coûte quelques mois ! Ainsi, nous resterons quatre mois dans cet enfer, parmi tous ces Allemands et ces Polonais !

FAIM ET FROID

Il est midi passé et nous n'avons rien eu à manger. Le soir, nous recevons un demi-litre d'infusions d'orties. Bien entendu, il n'est pas question de sucre, en dix-huit mois, nous n'en toucherons pas un seul gramme. Vers cinq heures, le chef de bloc nous fait sortir dans la cour. Nous avons juste le temps d'avaler le liquide noirâtre qui y est servi, et nous nous rangeons pour l'appel, qui durera presque deux heures, par quinze ou vingt degrés au-dessous de zéro, au garde-à-vous. Il est interdit de mettre les mains, qui ressemblent à d'énormes pommes de terre difformes, dans les poches. Beaucoup de camarades auront les pieds et mains gelés : autant dire qu'ils sont morts, puisqu'ici les Juifs n'ont pas droit aux soins : s'ils se déclarent malades ou s'ils ne peuvent plus travailler, ils sont expédiés dans un bloc spécial dont on ne revient plus²⁶.

Aussi, beaucoup de camarades allaient-ils au travail malgré des plaies horribles qui devenaient des cavités pleines d'humeurs. Le malade se traînait. Un jour, il ne pouvait plus tenir sa pelle : alors le SS l'achevait et inscrivait dans son rapport : « Acte de sabotage, refus de travailler ». Moi-même, je gardai une angine quinze jours, avec une fièvre de trente neuf degrés, pouvant à peine me tenir sur mes jambes, les mains enflées démesurément et leur peau littéralement

décollée par les brûlures provoquées par l'acier des wagonnets à main que nous poussions, si froid que la peau y restait collée. Je n'ai rien fait pour soigner mon angine : elle est partie comme elle est venue, et j'ai soigné mes mains uniquement avec mes urines. Un mois après ce régime exténuant, nous étions méconnaissables : nous n'avions aucun ressort, aucune force pour réagir, nous étions de vraies bêtes de somme et ne tenions debout que par crainte des coups, avec cette perpétuelle et mortelle psychose de la faim, le plus terrible des supplices, jamais rassasiés, la nuit comme le jour, avec pour seul but et pour unique raison de vivre : manger, pouvoir manger, n'importe quoi, pourvu que l'estomac puisse être contenté !

APRÈS L'APPEL

Enfin, les douze mille hommes sont comptés, et nous pouvons réintégrer les baraques. Notre premier travail est de nous réchauffer par tous les moyens. Heureusement, notre petite colonie s'entend bien, nous nous frictionnons mutuellement et quelques instants après, ça va beaucoup mieux.

La distribution du pain se fait absolument sans contrôle : on sert aux uns des parts immenses, aux autres des parts minuscules, mais on nous a prévenus : il ne faut rien dire, rester passif, c'est la seule chance de salut. Les râleurs sont vite réduits au silence. Bien entendu, il n'est pas question de garder de la nourriture pour le lendemain : tout d'abord parce que je n'en ai pas la volonté, j'ai trop faim ; et puis, je risque fort de ne rien retrouver. Aussi devons-nous attendre vingt-quatre heures pour toucher de nouveau la ration de pain et le morceau de quinze grammes de margarine.

Le soir, de grosses ampoules sont installées, et chacun doit se dévêtir dans cette pièce glaciale et chercher ses poux. Un contrôleur passe derrière nous et donne autant de coups de bâtons sur les fesses qu'il

trouve de poux. C'est la dernière corvée de la journée.

À neuf heures, c'est l'extinction des feux : nous aurons droit à quelque repos, bien tassés sur le côté, les uns contre les autres, à six par étage : mais bientôt nous ne serons pas bien gros !

LE RÉVEIL

Une cloche nous réveille vers quatre heures du matin. Les deux sous-chefs de la baraque sont déjà sur les nouveaux arrivants et nous éjectent des bat-flanc à coups de gourdins. Nous battons en retraite vers les lavabos qui se trouvent dans la cour, où le froid nous saisit. « Torse nu ! » crient les chefs de baraque, et il faut se laver ou faire semblant, dans une eau glacée et sans savon. Mais presque aussitôt, l'appel du matin sonne, et il faut encore subir cette longue attente sous les pincements du froid.

Une heure plus tard, nous sortons dans l'enceinte du camp. Le spectacle dépasse largement en horreur ce que nous avions connu au camp précédent. Les Juifs sont dans un état lamentable ; ils se traînent littéralement ; il ne leur reste que la peau sur les os. Notre ami polonais nous apprend que ce genre de détenus sont au bout de leur rouleau ; à la prochaine sélection, ils seront choisis pour les chambres à gaz.

TERREUR

Au camp, la vie est intenable. Les crématoires fonctionnent jour et nuit et répandent alentour une odeur de chair brûlée, mais nous n'y pensons pas. Ce qui compte, c'est la nourriture, le seul moyen d'en réchapper. Les détenus de droit commun polonais et allemands reçoivent des colis familiaux ainsi que du courrier, mais il ne faut pas espérer quoi que ce soit de ces gens, aussi notre martyr est

insoutenable quand ils font devant nous des repas qui nous paraissent pantagruéliques. Un jour, un colis ayant disparu, les Juifs furent chassés dans la cour et copieusement passés à tabac par les autres détenus. Après enquête, on sut que c'était le chef du bloc lui-même qui avait confisqué ce colis parce qu'il était trop en vue.

Nous sommes sans cesse frappés, par n'importe qui et pour rien. Un soir mémorable de février, alors que nous étions occupés à nous épouiller, un SS ivre entrant brusquement dans notre baraque, s'aperçut que l'on y fumait. Il se plaça à la porte qui donnait sur la cour, et nous ordonna de sortir du bloc, nous aidant à l'aide d'une grosse planche dont ils nous frappait. Les cinq cents détenus se précipitèrent sur la porte, qui n'offrait de passage que pour deux personnes de front. Le SS, hurlant et frappant, provoqua une panique : les portes furent arrachées, chacun cherchant à éviter les coups de planche assénés sur la tête, et nous sortîmes à demi-nus dans le froid glacial. Nous luttions entre nous, les plus forts refoulant les plus faibles vers l'intérieur. Déjà une dizaine de gars à terre se tenaient la tête entre les mains. Plusieurs furent piétinés. Je ne m'en sortis pas trop mal et me retrouvai dans la cour, porté par la foule.

Après quinze minutes atroces passées en chemise et pied nus dans la neige — il pouvait être minuit — il nous ordonna de réintégrer le bloc, ce qui se fit dans les mêmes conditions : même panique, mêmes coups. Aussi n'osions-nous pas rentrer malgré le froid. Mais une lance à eau ayant été mise en batterie derrière nous et commençant à nous arroser, nous nous précipitâmes vers la baraque. Cette fois, je fus moins heureux, mais je réussis à amortir en courant le coup qui m'était destiné, et ne le reçus que sur le bras droit.

Il nous fit ainsi sortir et rentrer trois fois de suite. Rares furent ceux qui échappèrent aux coups, car le chef de bloc vint aussi lui prêter main forte, armé d'une autre planche. Nous nous couchâmes enfin,

tout tremblants de peur, oubliant même de manger notre morceau de pain. À peine le sommeil nous prenait-il qu'un « RAUS » lancé du fond de la chambrée nous fit sursauter, et aussitôt toutes les lumières s'allumèrent. L'ogre, non rassasié, était revenu, et il recommença son petit jeu en pleine nuit. Cette fois, il y eut plus de dégâts, car beaucoup restèrent au lit, n'ayant pas entendu l'ordre. Il alla les réveiller lui-même...

Une heure après, il partait content de son exploit : il laissait cinq morts, plusieurs blessés, et les agonisants étant restés dans la neige le reste de la nuit, le chiffre dépassait quinze morts au matin. Il fallut les dévêtir et les charger dans la voiture à ordures. Mêlés aux saletés de toutes sortes, ils prirent le chemin du crématoire...

Nous ne pouvions sortir dans l'enceinte du camp sans être frappés à coups de poings, de bâtons et de pierres, soit par des Polonais, soit par des Allemands, des Russes, etc. pour le seul motif que nous nous trouvions devant eux, et si nous ripostions, c'était immédiatement une dizaine de types qui arrivaient pour nous régler notre compte. La seule chance de salut, c'était de se sauver à toutes jambes.

Je me suis souvent demandé pourquoi et comment nos organismes pouvaient endurer tous ces traitements : il nous fallait sans cesse passer du chaud au froid, nous tenir nus dans la neige et la glace pendant assez de temps pour attraper une congestion, l'estomac vide, le cerveau également. Et pourtant, nous tenions, mais la mort approchait chaque jour un peu plus. Nous n'avions qu'un seul espoir, celui de voir le jour où notre usine nous ferait travailler.

DÉPART POUR LE TRAVAIL

Enfin, un matin on rassemble les 60 hommes de l'équipe Siemens. Nous sortons et nous sommes rangés sur la place près de la porte du camp, en attendant les camions qui nous emmèneront au travail.

C'est la première fois que nous assistons au départ pour le travail : spectacle inoubliable, et qui se répète tous les matins pour la sortie, et tous les soirs au retour des travailleurs.

J'évalue à deux cents les SS qui attendent les détenus pour les encadrer. Les portes s'ouvrent, et une musique militaire scande la sortie des commandos de travail, rangés par cinq dans un ordre impeccable. La fanfare est composée de vingt-cinq exécutants juifs qui ont trouvé là une planque de premier ordre. À l'entrée du camp, le chef détenu rectifie par des coups de poing et de matraque la position des travailleurs. Mais quel triste spectacle ! La majorité de ces épaves portent des plaies affreuses et sont d'une maigreur effrayante. Certains marchent pieds nus dans la neige en boitant, faute de sabots, ou punis par un SS qui a choisi cette sanction ; la plupart d'entre eux mourront dans la journée; le froid et l'épuisement auront raison de leur organisme. L'état de saleté de chacun n'est pas croyable. Les vêtements sont tout couverts de boue. Chaque commando a sa destination ; il est aussitôt encadré par une dizaine de soldats et deux chiens bergers allemands dressés à l'homme, qui vous enfoncent leurs crocs dans les cuisses si vous ne marchez pas en ordre. Les blessures sont inguérissables, et provoquent la mort faute de soins.

Je vais donc voir tous les matins, car il n'y a ni repos, ni jours fériés, douze mille prisonniers qui ne seront que onze mille le soir : les autres ont été tués par les Capos et les SS. Sur le chantier, c'est le travail forcé pendant douze ou quatorze heures sans interruption : chargement et déchargement de wagons de briques, de pierres, de rails, de sable, avec toujours un Capo ou un SS pour forcer l'allure à coups de matraque, une soupe le matin, une le soir, à peine six cents calories, un travail de forçat, presque pas de repos, des coups en quantité : voilà le régime du camp de la mort.

Je ne connais pas encore le genre de travail qui m'attend, mais je sens

que par rapport à ceux qui défilent devant moi, je suis, ainsi que mes camarades, nettement favorisé. Je le sens aussi à leur regard d'envie mais, je l'avoue, à ce moment là je n'ai pas honte, d'autant que je n'ai pratiquement rien fait pour faire partie des privilégiés de la Siemens.

DE BIRKENAU À BOBREK

Deux camions arrivent. Nous sortons du camp pour monter à bord. Nous sommes environ quatre-vingt-dix spécialistes : une dizaine d'ingénieurs, des électriciens, mécaniciens, tourneurs, fraiseurs, etc. Les camions démarrent et nous apercevons distinctement les silhouettes des quatre crématoires qui fument sans interruption, jour et nuit. Déjà nous ne respirons plus cette odeur de chair brûlée qui règne dans le camp, et que nous supposons d'abord venir des cuisines. Nous sortons de l'enceinte du camp pour traverser la ville ouvrière d'Auschwitz, où règne une très grande activité civile. Nous apercevons des requis français et des S.T.O.²⁷ Ici, les gens sont habitués aux vêtements rayés : nous sommes plus de 50 000 dans le secteur. Ce passage très court dans la vie civile où nous voyons femmes et enfants nous fait très mal : eux ont le droit de vivre et nous, Juifs, sommes condamnés à mort. Puis, ce sont dix kilomètres d'une campagne morne, sans intérêt et peuplée de corbeaux.

LE CHANTIER

Quelques instants après, nous arrivons sur un chantier entouré de barbelés, où doit s'édifier notre usine. C'est une ancienne fabrique de chaux que nous devons transformer en atelier de mécanique moderne. Les SS descendent avec leurs chiens et nous crient de nous ranger par cinq. Ils nous comptent et prennent leur poste de garde tandis que nous descendons des camions et sommes regroupés par

sections. Chacune est dirigée par un chef polonais choisi parmi nous. Ces chefs sont trop heureux d'avoir une place qui leur permettra de ne rien faire de la journée, et surtout de faire travailler les autres. Ils emploieront tous les moyens pour donner satisfaction aux SS. Pourvu qu'ils frappent, et quel que soit le motif, bon ou mauvais, le SS estime que le responsable s'occupe du travail.

Un coup de sifflet nous ordonne de commencer le travail. Un détenu que je vois pour la première fois et qui porte un brassard appelle les nouveaux et nous invite à le suivre. C'est un « kapo », il a la responsabilité du commando durant le travail. En général, ce sont les Allemands qui ont droit à ce poste, mais là encore, nous avons de la chance, car celui-ci est Hollandais. Pris pour fait de résistance dans son pays, le fait qu'il connaisse couramment plusieurs langues, et sa corpulence, ont attiré sur lui le regard des autorités. Mais malgré cela, on ne sent pas en lui un meneur d'hommes, c'est l'opposé de ce que nous avons pu voir jusqu'à présent. Je ne m'en plains pas, loin de là, mais un peu d'humanité dans ce désordre me sidère. Par bonheur, il connaît quelques mots de français, surtout « Pigalle ». La colonie jubile, et je commence à comprendre pourquoi les anciens redoutaient tellement le camp et sa promiscuité dangereuse.

Ce qui sera un jour une petite usine avec un toit vitré est pas mal avancé. Les fondations sont pratiquement terminées. Restent le gros œuvre, le toit, et, bien entendu, l'installation des machines dont j'aperçois le gabarit sous de grosses bâches. Tant mieux, si on ne nous a pas bourré le crâne, et si tout va bien jusque-là, un jour proche nous resterons dans cette usine et nous n'aurons plus à affronter chaque soir le cauchemar du grand camp !

Nous devons démolir l'ancien toit et faire divers travaux de maçonnerie, travail qui est évalué à quatre mois. Pendant ce temps, nous devons faire les aide-maçons, avant de pouvoir travailler à notre spécialité. Nous sommes en février, c'est le point noir, car l'hiver

dure jusqu'à mai, et nous avons souvent moins vingt, et sommes à peine vêtus. Mais nous sommes malgré tout très contents d'échapper pendant quelques heures à la vie de terreur du camp.

Le travail est distribué, et je remarque que personne n'essaie de tricher : c'est qu'il est de notre intérêt et qu'il y va même de notre vie de terminer au plus vite. Il s'agit donc pour le moment de faire les manœuvres, et d'apporter les matériaux aux maçons professionnels, mais détenus comme nous. Ce sont tous des Polonais et ils ne sont pas du tout pressés que l'usine soit terminée car ils retourneront au camp pour un autre commando. Or, celui-ci leur plaît : un capo épatant, personne qui les bouscule, bref, ils font durer le plaisir, et c'est humain. Ils n'ont pas à nous faire de cadeaux ni à se soucier des ennuis qui nous attendent une fois rentrés au camp central. Il y a bien quelques engueulades entre nous, mais ça les laisse froids, ils défendent leur point de vue et il n'y a rien à dire là-dessus.

En attendant, nous ne sommes frappés que si nous sommes en défaut. Les Français sont très handicapés, car tous les ordres sont donnés en allemand, langue que nous comprenons difficilement. Nous devinons souvent le sens des ordres, mais quand il nous échappe, les chefs, qui ne comprennent que le langage des coups, interviennent avec leurs matraques. Les SS, à coups de bottes, nous poussent dans la boue en nous insultant. Nous grimpons sur cette vieille bâtisse pour en démolir le toit. Il fait froid là-haut, les mains peuvent à peine tenir les matériaux. De plus, la glace nous gêne terriblement dans nos travaux. Il fait moins dix. Le ventre creux, les pieds et les mains gelés, nous attendons avec impatience onze heures, où nous sera distribué en plein air un litre de bouillie. Mais je me réjouis car ici la distribution est équitable. Elle est faite sous la direction du Capo hollandais, nous aurons donc pour la première fois notre ration au complet, et nous pourrons l'avalier sans hâte et sans avoir à jongler avec notre plat en fer pour éviter qu'un autre se

jette dessus...

Un coup de sifflet, il est onze heures, enfin le moment tant attendu est arrivé ! Les bouteillons apportés le matin du camp sont débouchés ! Un fumet délicieux s'en échappe ! Cette soupe standard qui nous répugnait le premier jour, c'est tout juste si je ne me jette pas dessus ! Mais ici, nous sommes entre gens civilisés, le serveur n'a pas comme au grand camp un gourdin à la main, il sert une louche d'un litre, pleine jusqu'au bord, à chacun ! Pas de petits amis : à chacun son dû ! Je n'ai jamais trouvé la soupe aussi bonne²⁸ ! Après une heure d'arrêt, le travail reprend. Dans l'ensemble, nous sommes mieux qu'au camp. Les Polonais qui nous surveillent sont allés à l'abri près d'un feu. Nous pouvons ainsi relâcher le travail et discuter entre Français du pays, ou bien d'un plat que nous nous promettons de faire à notre libération. Notre libération ? Nous n'y croyons pas, mais personne n'ose l'avouer. Nous sommes en Février, l'hiver durera encore trois mois. Combien de temps tiendrons-nous ? Dieu seul le sait. Pourtant, si nous avons encore quelques mois à vivre, nous voulons les passer ici, dans cette usine en construction, à dix kilomètres du camp où règne la terreur, le crime, et où cette odeur de chair brûlée nous rappelle à chaque instant que des innocents paient de leur vie le sadisme d'une poignée de fous. Oui, dans cette usine, le travail est dur, éreintant, mais au moins, ici, il n'y a pas de cadavres, pas de gens qu'on assassine, pas de sang. Les ingénieurs allemands, des civils qui sont là et qui dirigent les travaux sont très à cheval sur le travail, mais moins durs et moins sauvages que ceux que nous avons vus ; ils ne frappent pas et n'aiment pas voir frapper, et les coups sont relativement rares et sans gravité. Il nous semble respirer un peu mieux, ici nous nous sentons des êtres humains.

L'après-midi passe sans incident, et vers cinq heures du soir, le coup de sifflet annonçant la fin du travail me fait de nouveau penser à l'épouvantable enfer qui nous attend, et qu'il va falloir supporter

jusqu'à la limite de ses forces. Heureusement, de ce côté, la nature m'a bien servi. Je sais que le corps résistera, mais il y a les surprises...

RETOUR À BIRKENAU

Les camions sont revenus nous chercher. Nous remontons à bord et refaisons le chemin du matin en sens contraire. Les commentaires vont bon train, et déjà on se félicite d'avoir cette chance de travailler dans ce Commando. La vue des civils nous fait encore mal, mais en même temps nous sommes réconfortés de nous savoir si près du monde. Mais nos camions nous reconduisent vers notre cauchemar, vers les crématoires que nous apercevons de loin, vers l'odeur de chair brûlée, les longs et cruels appels, vers l'atmosphère puante de ces baraques où nous sommes entassés, vers cette vision de misère, de souffrance, de dégradation humaine. Combien de temps encore nos esprits encore lucides supporteront-ils ces horreurs ?

À peine à terre, nous sommes recomptés par nos gardiens, et c'est en musique que nous rentrons par la porte du camp, dans le même ordre que le matin, à la sortie. Les SS sont là, qui contrôlent et fouillent au hasard les détenus venant du dehors. Nous sommes conduits directement à nos baraques où nous faisons notre toilette, toujours sans savon. Puis il faudra, comme la veille, avaler l'infusion noire et se préparer au supplice de l'appel.

En rentrant dans la chambrée où sont entassées cinq cents personnes, nous nous frayons un passage parmi tous les gens qui nous bousculent et même nous frappent en nous traitant de « chiens de Juifs », pour gagner le fond où nous logeons. J'aperçois des nouveaux. Il s'agit, hélas, d'un autre convoi de Français, ils sont comme nous sélectionnés pour la Siemens. Les nouvelles de France, en ce qui concerne les déportations ne sont pas rassurantes : les Allemands sont déchaînés, ils arrêtent en masse. Serait-ce un signe

de leur débâcle ? Ils étaient moins pressés, il y a seulement quelques mois...

L'appel dure, ce soir, un temps record. Il manque à l'appel un détenu, et tant qu'il ne sera pas retrouvé, nous resterons là à attendre. Finalement, il est repéré dans la fosse des W.C. Le pauvre type, un Juif, avait rendu le dernier soupir à cet endroit et avait glissé dans la fosse. Cette mort est prise pour une tentative d'évasion, car les égouts communiquent avec l'extérieur du camp. Après deux heures au garde-à-vous par moins vingt degrés, trois Juifs, choisis dans la baraque du mort, sont pendus le soir même à titre d'avertissement. Les corps resteront trois jours suspendus au gibet, et un SS se trouvant dans les parages nous obligera à les regarder. Mais il faut bien survivre, et après la distribution du pain, nous retrouvons ces bat-flanc sordides où nous allons essayer de trouver le repos et nous transporter en rêve vers d'autres décors. C'est le seul instant où nous pouvons être nous-mêmes, nous serrer les uns contre les autres et parfois nous enlacer machinalement, misérables que nous sommes et qui cherchons mutuellement un peu de soulagement.

LA ROUTINE DU MALHEUR

Réveil brutal suivi de coups aux retardataires, orties bouillies infectes mais chaudes que l'on se dispute parce qu'il n'y en a pas assez, et qu'il faut se remplir l'estomac, car sept heures de travail nous séparent encore du prochain litre de soupe.

Toujours la terreur. Le décor de chaque matin surtout, est indescriptible. Les tués de la nuit sont mêlés aux ordures, et il n'est pas rare de voir quotidiennement devant chaque bloc quatre à dix cadavres rouges de sang, jetés sur les ordures de la veille. La charrette les ramassera, ils iront à la fournaise du crématoire. J'ai

assisté à leur chargement, sans aucun égard pour les morts, véritables squelettes que recouvre la peau, jetés les uns sur les autres à en fracasser les crânes. Mais cette vision devient habitude et nous laisse indifférents. Le froid est notre seul véritable ennemi qui nous fasse oublier la faim. Nous avons les doigts des pieds et des mains gonflés et noircis par le manque de vitamines, ce qui nous occasionne des plaies affreuses impossibles à guérir à moins de rester inactifs et au chaud, mais la perspective de rester au camp nous effraie, et nous préférons cacher nos plaies et aller au travail. Le froid et le vent rendent le travail très pénible, beaucoup d'entre nous tombent malades, d'autres ont des accidents : c'est leur condamnation. Nous n'avons pas le droit d'être souffrants ou blessés, ainsi chacun prend toutes les précautions possibles pour éviter les accidents.

Chaque matin, c'est le défilé des 12 000 détenus allant au travail au son de la fanfare. Le soir, ils ne seront plus que 11 000 et rapporteront les cadavres de 1 000 camarades tués, assassinés, morts de froid, de faim, de privations : c'est la moyenne ! À notre tour, nous remontons sur les camions, retraversons la ville grouillante d'Auschwitz, croisons des commandos de femmes détenues aux visages misérables, squelettiques, qui vont au marais travailler dans la boue. Nous reconnaissons parmi elles quelques Françaises de nos convois, et en nous regardant, nous comprenons le changement intervenu en nous dans un temps si court. À notre arrivée, nous trouvons sur le chantier deux civils qui donnent des ordres à notre descente : ce sont les directeurs de l'usine ; nous saurons par la suite qu'ils s'opposent aux coups et se sont adressés pour cela au commandant SS. Dès lors, nous ne connaissons plus, dans l'enceinte de l'usine, aucun acte de barbarie, à part quelques exemples pour des raisons de discipline.

Par contre, au retour, le camp nous retrempe dans l'ambiance de terreur : pendaisons, fusillades, décapitations, corps roués de coups

jusqu'au dernier souffle, tas de chair sanguinolents, que l'on traîne au crématoire, cadavres entassés, nus, souillés de boue, morts ou tués au cours de la nuit. Nos âmes sont transformées, c'est la lutte pour la vie, pour la nourriture. Plus de frère, ni de père, on s'entretue pour un supplément de nourriture. Le froid parfois fait oublier la faim, et nous fait pleurer comme des gosses. Dans les plaies et les engelures inguérissables de nos extrémités noircies par la douleur du froid, se logent nos poux et nos puces. Là-dessus, il n'est pas rare que la gale s'installe. Nous sommes de vrais nids à maladies. Nous subissons plusieurs sélections au cours desquelles on nous enlève bon nombre de nos camarades. Le major arrive le soir dans le bloc et fait défiler tous les détenus en file indienne devant lui. Après un rapide examen, et sur un signe de sa main, nous devons nous aligner soit à gauche, soit à droite, la gauche étant la chambre à gaz, la droite le sursis.

AMITIÉ

Un soir, en rentrant du travail, je tombai nez à nez avec deux amis de Drancy, et mieux encore, de mon quartier, déportés un an auparavant. Leur premier geste fut de m'apporter à manger. Ils me racontèrent leur histoire et me donnèrent la raison pour laquelle ils étaient encore vivants. L'un, M.S.²⁹, un jeune homme de vingt ans à qui l'on en aurait facilement donné trente, vieillit certainement par toutes les atrocités qu'il avait vécues, travaillait au crématoire. L'autre, Jacques le Bulgare, était électricien des camps et souffrait relativement peu, ayant une spécialité. Mon état physique les saisit, et ils me donnèrent un sérieux coup de main quant à la nourriture : l'un en touchait des SS, et l'autre ne manquait de rien, ayant le droit de se ravitailler sur ce qu'apportaient les pauvres innocents. Ils m'apprirent également les vices du camp : trafic d'or, de vêtements pris aux victimes, camouflés aux Allemands, et revendus à

des civils par des intermédiaires travaillant au-dehors, trafic d'alcool, trafic d'armes. Certain commandant SS avait été trouvé assassiné à bout portant, deux SS s'étaient fait acheter pour deux kilos d'or, pour permettre l'évasion de cinq détenus, etc.

Un soir, nous avons un arrivage complémentaire à notre Commando Siemens : encore des Français, c'est à croire que la main-d'œuvre de chez nous est très prisée par ces messieurs. Parmi ces arrivants, je remarque un type d'apparence calme, avec lequel j'engage la conversation. Il deviendra par la suite mon meilleur ami, avec lequel j'entretiens encore à l'heure actuelle des liens solides d'amitié.

LE SONDERKOMMANDO

Le soir de la rencontre de M.S., je suis appelé au bureau du chef de baraque où je retrouve mon ami qui est venu me chercher. Devant mon hésitation, il me dit en français que tout est arrangé, que je peux sortir de la baraque avec lui pourvu que je sois rentré pour l'extinction des feux. Je n'en crois pas mes oreilles, j'ai hâte de questionner mon copain. Ce n'est pas possible, il faut qu'il ait une certaine autorité pour me permettre une telle dérogation ? Une fois dehors, il me dit qu'il ne faut pas qu'il soit aperçu et que nous allons dans son bloc, car lui aussi est dans un bloc isolé, mais il est tout de même possible de passer de l'un à l'autre³⁰.

La baraque est identique à la nôtre, mais il me semble que les locataires sont moins malheureux que la majorité des détenus. J'aperçois des matelas, des oreillers, du pain blanc, toutes sortes de choses qui n'ont pas cours dans ce camp. Voyant mon trouble, et surtout mon envie, il me fait asseoir sur son lit et me tend un énorme morceau de pain avec un morceau de lard, et me dit :

« Mange, et ne cherche pas à comprendre ». Une fois que je suis rassasié, il se décide à me parler et c'est de sa bouche que j'ai

confirmation de toutes les horreurs que j'ai pu entendre.

Il travaille au Sonderkommando (le commando spécial), et fait le travail le plus abject que l'on puisse imposer à un être humain, celui de tuer ses frères et sœurs de race. Comme je ne comprends toujours pas, il me fait jurer de ne pas répéter les propos que je vais entendre.

Il travaille au crématoire ; tous les gens qui arrivent sont sélectionnés sur le quai ; ceux qui vont au camp à pied vont tenter leur chance pour survivre ; suivant leur affectation, ils tiendront quinze jours, peut-être davantage. Mais hélas, tous les autres, vieillards, femmes, enfants, déficients, seront chargés dans des camions et amenés à son commando. Là commence la triste besogne : « Moi, dit-il, j'ai de la chance dans mon malheur, car je m'occupe des cadavres, mais dans le bâtiment d'à côté, c'est la chambre à gaz. Nous sommes tous, dans cette baraque, affectés à ce genre d'assassinat collectif. Nous ne l'avons pas choisi, nous y avons été mis d'office. De temps en temps, il y a un récalcitrant : il est abattu froidement par les SS qui surveillent la bonne marche des opérations. Chez nous, ajoute-t-il, on nous apporte les gazés et nous devons les incinérer... ».

J'écoute, horrifié, le récit de mon pauvre camarade, et je comprends à présent le changement subit de son apparence physique. Quelles tortures morales il a endurées ! Quelle a été son attitude quand il a aperçu parmi les cadavres, un ami, un parent, peut-être un mourant ? Je n'ose l'interroger au sujet de mon frère, mais il sent venir la question et me dit que mon pauvre Marco n'a pu tenir plus de quinze jours, terrassé par une dysenterie. Ici, les malades sont immédiatement envoyés à la chambre à gaz.

Il est bientôt l'heure de rentrer à la baraque. Après m'avoir fait plusieurs recommandations, il me raccompagne jusqu'à mon bloc. Il remet à mon chef de bloc le « prix de ma sortie », des cigarettes très certainement, et me redonne un gros pain... Ces victuailles provenaient des convois, seul ce Kommando en avait le bénéfice...

Mon gros pain fait sensation à mon arrivée, mais je n'ai qu'une seule idée, m'en débarrasser au plus vite. Déjà, deux Polonais arrivent avec des intentions bien arrêtées, alors j'appelle les Français et leur lance le pain en leur disant de le manger au plus vite. Pour une fois, les Polonais n'insistent pas et s'en retournent à leur place en me montrant le poing et me débitant tout ce qui se fait de mieux dans leur langue. Je suis assailli de questions par les copains, mais j'ai promis de ne rien dire, et puis je suis bouleversé par tant de révélations. Le pire est que ce kommando est liquidé tous les six mois, par précaution : les Allemands ne laissent aucune trace de leur boucherie, et envoient au gaz ceux qui pendant six mois les ont aidés à cette tuerie.

Un soir, j'arrachai à M.S. l'effroyable confirmation du sort que je redoutais pour Michèle et Victoria. Dès lors, je vécus dans le néant et me laissai aller, priant Dieu d'écourter ce martyre moral et physique. Je suis persuadé que si je n'avais pas eu la foi, je me serais donné la mort, car à maintes reprises, je fus sur le point de le faire. Et puis, j'eus aussi de très bons amis qui, étant eux-mêmes dans mon cas, me remontèrent...

JACQUES COHEN

Grâce à mon copain du « Sonder », je peux sortir souvent de la baraque et aller traîner dans les autres blocs. C'est ainsi que j'ai vu arriver au camp des blessés et malades revenant des mines de charbon. Quinze jours de travaux pénibles, un dur traitement et la privation de nourriture, avaient changé ces camarades à un point incroyable. Ils se traînaient sur des bouts de bois, entièrement méconnaissables. Dans ce groupe, j'en reconnus quatre, qui étaient arrivés de France le même jour que moi. Ils avançaient avec peine, sans force, le visage et les mains enflés. J'eus très mal en

reconnaissant Jacques Cohen, maigri de moitié, s'appuyant sur une canne et boitant affreusement. Ils nous expliquèrent qu'on les envoyait dans notre camp pour les soigner. Je pâlis à cette annonce, car il n'y avait pas d'autre guérison ici que le crématoire. Je n'eus qu'une pensée : trouver mes deux autres amis pour essayer de le sauver.

Jacques m'a raconté sa triste histoire : frappés du matin au soir, levés à trois heures du matin, ils travaillaient jusqu'à six heures du soir, ce qui donne quinze heures par jour. Ils étaient chargés des travaux les plus dangereux et pénibles, ceux que ne pouvaient faire les civils. Souvent, les plafonds s'écroulaient, ensevelissant une vingtaine d'hommes : simple détail, on recommençait plus loin. On chargeait et rechargeait sans arrêt les wagonnets dans les galeries que l'on n'avait pas consolidées. Jacques m'explique qu'il avait reçu un bloc de charbon sur le pied. En effet, il porte une plaie affreuse, mais il était content malgré la douleur, se croyant sorti de l'enfer. Heureusement, il ne savait rien !

Mes deux amis ont réussi, grâce à leurs connaissances, à lui éviter de justesse le crématoire en le faisant placer dans une autre baraque. Ils m'avouèrent que malheureusement cela ne durerait pas une éternité et qu'un jour ou l'autre il faudrait s'attendre au pire, à moins qu'il guérisse et puisse régulariser sa situation en reprenant le travail dans un autre commando. Mais hélas, faute de soins, le mal empira et nous ne savions que faire, n'ayant pas d'autres moyens de l'aider.

UN RÉPIT

L'usine se monte. Nous en sommes au toit. Les machines commencent à arriver, et le moral avec. Il y a un mois que nous sommes dans ce commando, et rien de grave n'y est encore arrivé. Nous avons chaque matin la visite de ceux qui nous ont fait passer

l'examen à Auschwitz. Le plus vieux paraît plus humain que ses confrères, je l'ai aperçu à plusieurs reprises parlant avec mes camarades, s'inquiétant de notre régime au grand camp. Appréciant sa gentillesse, l'un des nôtres se paye un jour le culot de lui raconter ce que nous y subissons. L'Allemand est furieux, et dit que la firme Siemens a largement payé pour que nous soyons traités à égalité avec les autres.

Quelques jours après cette discussion, nous touchons un second pull, et interdiction est donnée à quiconque de nous frapper. Au commando, c'est la guerre avec les Polonais qui abusaient de ce droit. Ils nous cherchent par tous les moyens, mais sans résultat. L'un d'entre eux qui avait outrepassé les consignes, est renvoyé dans un autre commando. C'est la paix relative, mais quel contraste le soir avec la vie du camp !

Événement politique ou militaire ? Représailles adverses ? Toujours est-il qu'au camp, le régime de terreur s'est atténué. Les surveillants polonais et russes battent moins. Nous n'avons pas subi de sélection depuis deux mois, et l'on n'envoie au crématoire que les morts. Le dimanche, on nous sert des suppléments, une soupe aux poireaux... L'on permet aux Juifs de sortir dans l'enceinte du camp. Bientôt, nous apprenons l'avance foudroyante des Russes en Hongrie. Nous comprenons, et reprenons espoir. Nous sommes en mai 1944. Le soleil se montre un peu plus chaud et essaye de fondre toute cette glace qui se transforme en boue dans l'après-midi.

LES HONGROIS

Les bobards au sujet de la Hongrie sont confirmés car vers le 15 mai, en rentrant du travail, nous trouvons le camp en grande effervescence. Depuis la gare d'Auschwitz jusqu'aux bâtiments des crématoires, distants de deux kilomètres, des files interminables de

nouveaux arrivés s'acheminent lentement. Nous ne comprenons pas car il n'y a pas eu de sélection : les femmes, les enfants, les hommes, les vieillards, se dirigent en pataugeant dans la boue jusqu'aux chevilles, vers la mort, car nous pensons que les salauds n'ont pas de temps à perdre et qu'ils veulent se débarrasser au plus tôt de cet arrivage imprévu.

Notre convoi est arrêté, et un lieutenant SS nous promet une de ses balles si l'un d'entre nous s'avise de parler à ceux qui viennent d'arriver car notre camion doit longer la colonne pour entrer au camp. Ceux dont nous apercevons les visages, fatigués du voyage, sont loin de se douter du sort qui les attend. Nous sommes bouleversés surtout pour les gosses, nous qui savons où les emmènent leurs bourreaux. Le geste d'une femme de la colonne qui nous envoie un pain de quatre livres nous surprend, mais nous ne pouvons répondre : notre gardien est là, son revolver au poing. Un des copains reconnaît du pain de son pays, la Hongrie.

Nous sommes arrivés au camp. Il est consigné. On nous donne l'ordre de rentrer dans les baraques où nous apprenons les dernières nouvelles. Depuis notre départ du matin, il est arrivé sans discontinuer des déportés de Hongrie. Les Russes ne sont pas loin, et les maîtres ont décidé de ramasser tous les Juifs et d'en expédier 150 000 ici. Mais le camp est comble et le commandant a décidé de les faire disparaître sans sélection, c'est-à-dire sans prélever l'élément jeune susceptible de travailler. Cette marche à la mort devait durer toute la nuit. Ce n'est qu'au petit matin que les bruits cessèrent. 25 000 Juifs ont été assassinés en quarante-huit heures, et sur le camp règne un malaise, et une odeur insupportable de viande grillée. Pendant huit jours et huit nuits, convoi après convoi, la foule des malheureux marchera ainsi vers la mort. Nous les voyons à travers nos barbelés, mais de trop loin pour leur parler. Malgré l'odeur de chair brûlée, malgré les grandes flammes rouges qui s'élèvent vers le

ciel, ces gens ne se doutent heureusement pas du triste sort qui les attend. Hélas ! que de jeunes mamans avec leur trésor dans les bras, que d'enfants, de femmes et d'hommes ! Il a été brûlé pendant la dernière semaine avant notre départ pour l'usine 80 000 Juifs par des procédés encore plus barbares.

Un matin, j'eus l'occasion de revoir de très près cette horde composée de gens de toutes classes se diriger vers un sort inconnu. Parfois, une question nous était posée, à laquelle nous ne pouvions répondre, les SS dirigeant sur nous leurs mitraillettes prêtes à entrer en action. Tout à coup, nous entendîmes un long murmure, des cris d'hommes et de femmes, une grande fusillade, et puis le silence revint. On apprit qu'un homme, reconnaissant sa femme dans la file, ne put s'empêcher de quitter son rang et de se précipiter dans ses bras en lui criant ce qui l'attendait. Ceux qui entendirent furent pris de panique. C'est alors que les SS balayèrent avec leurs armes une centaine de malheureux. Par bonheur, dans leur manque de sang-froid, deux SS périrent sous les balles de leurs compatriotes.

Le 3^e jour, deux des crématoires n'ayant pas pu supporter la chaleur constante du brasier, sautèrent. Les arrivages de Juifs continuant à un rythme accéléré, les SS mobilisèrent tous les Juifs du camp D, y compris mon commando. On nous fit creuser près du camp, à grands coups de bâtons et par la terreur, des fosses immenses de vingt mètres sur vingt, et de deux mètres de profondeur. Lorsque tous ces trous furent faits, au nombre de cinquante, on nous enferma, et voici ce qui se passa. Les Hongrois furent parqués par groupes de deux cents, quatre cents, etc., et là, par tous les moyens de destruction possible, les SS les tuèrent : à la grenade, au fusil, à la mitrailleuse, les fauchant comme des blés.

On nous fit sortir quand rien ne resta debout, et alors commença pour nous la triste besogne : empiler dans les fosses les mourants, car beaucoup n'étaient que blessés. Dieu ! Comment avons-nous,

comment ai-je pu accomplir une telle besogne ! Oui, il faut l'avouer, la crainte, la peur de subir le même sort, commandaient seules nos gestes ! Combien de petits corps déchiquetés par les grenades, combien de jeunes, de vieillards ! Les SS se chargeaient d'achever les mourants en leur tirant une balle derrière la tête, mais beaucoup n'étaient qu'évanouis. Lorsque les trous furent comblés, nous fûmes rassemblés, notre travail étant terminé. L'on nous fit reprendre la route du camp. C'est alors que chacun de nous put entendre de très grosses explosions, suivies de cris de détresse qui nous firent tressaillir d'effroi. En nous retournant, nos craintes furent confirmées par les flammes et la fumée noire que nous aperçûmes. Les trous avaient été arrosés de mazout et enflammés. C'est alors que beaucoup furent réveillés et crièrent.

Le camp des vivants connut pendant cette période une fièvre incroyable, à laquelle vint s'ajouter une ère de prospérité. Les Allemands, ne sachant que faire de toutes les denrées apportées par ces 150 000 malheureux, les distribuèrent dans les camps environnants (je dois en effet signaler la chose suivante : d'ordinaire, tous les effets qu'apportaient les Juifs étaient confisqués et envoyés au Secours National Allemand, qui les distribuait aux sinistrés ; quant aux objets de valeur, or, diamants, bijoux, c'est un butin que les SS se partageaient, calculez, à raison de 10 000 francs par tête sur plus de sept millions de Juifs arrêtés ! Je ne cite pas les Juifs qui emportèrent avec eux toute leur fortune, et tout le mobilier qui leur fut confisqué à domicile et expédié en Allemagne). Cette fois, le pain, le lard, la graisse d'oie et les friandises ne manquèrent pas. Seuls les Juifs s'opposèrent à cette distribution et jeûnèrent en signe de deuil. Mais la faim eut raison de nous, et le lendemain nous nous jetions sur la nourriture. Il y eut de nombreux cas de décès au cours de cette semaine-là : le chocolat ou le lard mangés en grande hâte et en quantité eurent raison de bien des estomacs³¹.

DÉPART DE BIRKENAU

Cela durait depuis quatre jours, lorsque un dimanche matin notre commando fut réuni, et ordre nous fut donné de rassembler nos affaires. Renseignements pris, les ingénieurs étaient pressés, et nous devions rester à l'usine même afin que les travaux de construction fussent activés.

Avant de partir, j'ai été voir Jacques Cohen. Son état ne m'a laissé aucun espoir. Il m'a donné quelques commissions à faire à sa famille et à sa femme au cas où j'aurais la chance de m'en sortir. Je l'ai serré très fort en le quittant, car je l'aimais beaucoup. Pauvre Jacques... Je suis content d'avoir pu lui trouver un moyen de voir sa sœur presque quotidiennement. Madame Pernitchi avait beaucoup changé. Ses yeux s'étaient transformés, elle faisait peur à voir. Pauvre femme, comme elle a pu souffrir ! Avec mes deux amis, je l'ai aidée du mieux que j'ai pu, car ici les femmes juives avaient exactement le même traitement que les hommes, et faisaient les mêmes travaux, par pluie, vent, froid et neige. Elles travaillaient comme des forçats aux travaux de pelle, de pioche. Ce sont des femmes SS, de vraies filles publiques, qui les gardaient et les frappaient. Elles étaient, comme les hommes, rasées sur toutes les parties du corps, seules les Aryennes ayant droit aux cheveux. Chose étonnante et pourtant réelle, la femme est plus endurante que l'homme. À traitement égal, il est mort comparativement beaucoup moins de femmes que d'hommes³².

Nous partons enfin de ce camp maudit que je ne reverrai plus jusqu'à la Libération. Notre sortie se fait parmi la horde des malheureux qui arrivent toujours par convois de 2 000 et qui se dirigent vers les crématoires. Des camions nous attendent, et bientôt nous n'apercevons de Birkenau qu'un nuage de fumée noire parvenant des fosses où brûlent les cadavres arrosés de mazout. C'est notre dernière vision du camp d'extermination de Birkenau.

BOBREK

Nous arrivons et commençons notre installation dans une bâtisse qui fait corps avec l'usine. Nous avons plus de place qu'au camp, avec les douches, le lavabo, le water, tout est bien organisé. Nous respirons mieux, mais hélas, la nourriture est insuffisante, nous touchons encore moins qu'au camp : 250 g. de pain, un consommé à midi, et, trois fois par semaine, 25 g. de margarine. L'infusion est sucrée trois fois par semaine et nous avons de temps à autre du café allemand.

L'usine est terminée, quelques machines fonctionnent, ceux qui savent lire et parler allemand y sont affectés les premiers. Malgré la tranquillité et le travail moins exténuant, nous sommes déprimés et maigrissons de plus en plus. C'est alors que l'ingénieur civil intervient et, après trois mois de grandes restrictions, nous obtient les suppléments des travailleurs de force. Quelques temps après, je fais mes débuts dans l'usine sur une grande fraiseuse allemande et abandonne mon poste d'aide-maçon, qui m'était excessivement pénible. Je me pèse et j'accuse le poids de soixante kilos pour un mètre soixante quinze.

Heureusement, le travail dans l'usine est de tout repos. Personne derrière nous. La nourriture revient, le poids aussi, mais ces transitions ne m'arrangent pas. J'ai successivement une bronchite, la gale, de l'anémie, une mauvaise circulation. Heureusement, nous avons enfin droit aux médicaments. Mieux ! Un docteur juif nous soigne comme ses enfants, d'autant plus qu'il est français.

Pendant la période de Juin à Janvier 1945 passée à l'usine Siemens, je puis dire qu'à aucun moment, je ne me suis cru dans un camp de destruction. Nous avons été achetés par cette firme tout comme du bétail, et étions seulement sous le contrôle SS. Nous devons vivre dans ce lieu aussi longtemps que nos forces nous l'auraient permis,

et y mourir. J'ai passé là, avec mes amis, le moment le plus supportable de ma déportation. Seules les nouvelles nous parvenant du camp de Birkenau nous rappelaient la triste vérité, car là-bas, on tuait toujours, et de temps en temps, je revenais à la réalité en regardant au loin les fumées du grand camp.

RUMEURS

Beaucoup de bruits nous parviennent du dehors, les civils qui nous apportent les machines, le matériel, le charbon, laissent filtrer des nouvelles encourageantes : les Russes approchent de jour en jour.

En revanche, de tristes informations nous parviennent du grand camp. L'une, en particulier, me touche plus péniblement. Il y a eu une émeute. Ceux du Sonderkommando ont fait sauter deux crématoires à la dynamite et ont été passés par les armes. Parmi eux, se trouvait M.S., le copain qui m'avait si bien dépanné. Vingt ans, un beau gars, et je connais bien sa famille ! Si j'en réchappe, je ferai de mon mieux pour consoler sa pauvre maman. Les camarades rescapés qui avaient participé au coup de main ont été passés par les armes après d'affreuses tortures³³. La terreur règne au camp, les SS sentent le danger imminent et sont impitoyables, ils tuent pour un oui, pour un non. Le camp des Tziganes, où vivaient 3 500 hommes, femmes et enfants, a été brûlé en une nuit³⁴. Le camp des Tchèques attend le même sort. Les Juifs sont peu nombreux, les sélections les envoient à tour de rôle au « créma ».

Ces dernières nouvelles ne sont pas réconfortantes pour nous, mais nous sommes décidés à ne pas nous laisser rôtir comme de la volaille, et élaborons notre petit plan de défensive, en cas de coup dur. Nous voulons tenter, le cas échéant, une seconde émeute, qui coûtera cette fois-ci plus cher aux SS.

PREMIERS CRAQUEMENTS

Le travail à l'usine est désorganisé, les matières premières n'arrivent plus régulièrement comme auparavant. Les nouvelles militaires sont également excellentes. Un petit Parisien du S.T.O.³⁵ qui passe tous les matins devant notre Kommando nous chante en français et sur l'air de *La Madelon* les dernières nouvelles du monde. C'est ainsi que nous avons appris un jour le débarquement en France³⁶. Inutile de décrire la joie du clan français. Le chef du camp en ayant été informé, et se doutant de la cause, nous rassemble et nous donne jusqu'au soir pour livrer l'informateur, sous peine de renvoi au grand camp avec inculcation de sabotage. Notre groupe est consterné : l'autre camp, c'est la mort, et on ne peut tout de même pas ennuyer ce brave petit Français S.T.O. qui nous a si gentiment renseignés. Alors, la décision suivante est prise : l'un de nous doit se dévouer; il faudrait, de préférence, qu'il parle couramment l'allemand ; il se présentera au bureau du chef et lui fera croire que ce sont les livreurs de machines qui parlaient de cet événement entre eux, et qu'il s'est trouvé par hasard dans les parages. L'un de nous eut assez de cran pour se sacrifier et aller raconter cette histoire au seigneur du camp. Son sourire, quand il revint, nous fit comprendre qu'il avait réussi dans son entreprise. Mais il devrait recevoir vingt coups de bâton pour avoir colporté de « fausses nouvelles » !

Le soir, nous eûmes droit au discours du chef du camp : l'armée invincible du grand Reich ne permettrait à quiconque de fouler le sol allemand, et nous étions des sales cochons de Français pour avoir pu croire un seul instant à cette histoire de débarquement. Et comme il n'avait pas la mémoire courte, il administra les vingt coups promis³⁷.

NOËL 1944

Noël 1944 : on nous laisse organiser une petite fête. Les vingt-quatre femmes du Kommando sont autorisées à prendre part au petit spectacle que nous avons organisé. Tout se passe bien ce soir-là, et c'est, de tout ce cauchemar, la seule note gaie. Le cuisinier, lui aussi, a fait des prouesses³⁸.

LA RELÈVE DES SS

Enfin, un jour de la première quinzaine de janvier 1945, nous apprenons que les Russes ne sont plus qu'à soixante-quinze kilomètres d'Auschwitz. Les SS sont nerveux. Bientôt, on les remplace par de vieux soldats du service auxiliaire de la Wehrmacht. Notre joie est grande, car il sera désormais plus facile de tenter notre chance, face à des gardiens peu zélés, armés, certes, mais qui ne demandent qu'une chose : la fin de cette guerre, pour rentrer chez eux bien au chaud. Le plus jeune a cinquante ans et le plus vieux soixante-cinq !

L'atmosphère est moins tendue avec ces nouveaux gardiens, qui nous parlent de temps en temps et s'inquiètent du motif de notre détention dans des camps. Ils sont visiblement éprouvés lorsque nous leur apprenons que notre seul crime est d'être Juifs. Certains offrent des cigarettes, des restes de pain.

IV. Premier exode : Buchenwald

DÉPART DE BOBREK

Le 17 janvier, à une heure du matin, la porte de notre dortoir s'ouvre et toutes les lumières s'allument. Notre Lagerführer (chef de camp), un sergent, est là. Il hurle des ordres en allemand. Nous devons être prêts à partir dans une demi-heure, dehors, en rangs par quatre. À la moindre difficulté, il nous fera mitrailler comme des poulets !

Nous avons tous compris : les Russes ne sont pas loin. Alors, il faut agir, car nous sommes Juifs, et s'il y a évacuation, on ne s'embarrassera pas de nous. Mais notre petit groupe de vingt-huit Français est plus soudé que jamais, nous avons fait le serment de faire payer cher notre carcasse.

Il doit être deux heures, c'est le moment le plus froid de la nuit. En janvier, en Haute-Silésie, il n'est pas rare de rencontrer des températures de l'ordre de moins vingt degrés, et du fait que nous travaillions jusqu'ici dans une usine chauffée, nous n'avons pas droit au manteau et ne portons que notre pyjama rayé. Aussi, le chef du camp nous autorise à prendre deux couvertures par homme. Nous dissimulons presque tous un gros outil ou un objet lourd dans nos affaires : nous voulons mourir d'une autre manière que celle qui nous est destinée³⁹.

Vers midi, tous nos vieux gardiens sont là, avec un air menaçant. Leur insigne noir-blanc-rouge de la Wehrmacht a été remplacé par une tête de mort, noir sur blanc, insigne des SS. Leur visage est blême. Nous sortons et passons à l'appel. Pendant que nous attendons, une équipe de saboteurs allemands entrent dans l'usine et démolissent le matériel qui n'a pu être emporté à temps.

Enfin, le convoi s'ébranle, Encadrés par les nouveaux SS, nous nous dirigeons à pied vers Auschwitz, Voici notre plan : si nous bifurquons à gauche dans la ville d'Auschwitz, c'est donc que nous irons à Birkenau, ou mieux, aux crématoires reconstruits depuis

peu⁴⁰. Sachant ce qui nous attend, et comme il est impossible de s'évader, c'est là que nous sortirons nos outils et agirons. La réponse ne se fera pas attendre : en quelques secondes, ils nous coucheront avec leurs armes automatiques et nous éviterons ainsi l'horrible chambre à gaz. Peut-être qu'avec un peu de chance, l'un d'entre nous aura son homme. Les cœurs battent à grands coups. Il reste six kilomètres à faire et dans quelques instants, nous serons édifiés sur le sort qui nous attend. Nous rageons d'avoir pu tenir jusque-là et de finir aussi bêtement. Nous cherchons sans cesse un moyen de nous échapper, mais nous sommes bien encadrés, il faut se résigner pour le moment. Le froid nous mord cruellement à travers notre pyjama léger. Notre moral est bien bas, nous sommes de vraies loques, des bêtes que l'on mène à l'abattoir.

Arrivée en ville, à notre grand soulagement, la colonne prend une route à droite. Nous marchons donc encore pendant une heure, nous nous éloignons des crématoires, et passons devant les grandes usines de caoutchouc synthétique Lenna-Buna à moitié détruites par les alliés. Elles sont immenses, longues de quinze kilomètres et utilisent près de 300 000 ouvriers et détenus. Là aussi, l'armée allemande détruit tout ce qui est encore récupérable. L'espoir renaît, nous supposons mille choses, Peut-être n'ont-ils pas eu le temps de nous supprimer et le feront-ils plus loin, lorsqu'ils seront assez éloignés des Russes ? Ou peut-être ne veut-on plus nous tuer, c'est bon signe, c'est le moment de s'accrocher plus que jamais ! Mais pourquoi ce changement subit de régime ? Serait-ce que notre sort est enfin connu du monde entier qui s'indigne de tant d'atrocités ? Peut-être les Russes ont-ils déjà libéré d'autres camps et ont-ils appris au reste du monde l'horrible vérité ? Toujours est-il que nous décidons, mon ami et moi, de profiter de la première occasion.

PREMIÈRE HALTE

Nous arrivons devant l'entrée d'un camp où sont rassemblés des milliers de déportés⁴¹ qui, comme nous tout à l'heure, attendent les ordres et s'apprêtent à partir. Nous entrons et stationnons dans le camp. À la vue de tous ces pauvres types, nous apprécions mieux le régime spécial qui nous était accordé à l'usine. Nous avons presque honte de nous montrer : pour ma part, je dois peser près de quatre-vingts kilos. Comment ces squelettes vivants pourront-ils encore supporter la longue marche qui nous attend ? Il faut le dire, sans cette usine, beaucoup d'entre nous ne seraient pas là aujourd'hui. Nos misères vont certainement recommencer, mais le moral est nettement meilleur qu'il y a une heure : non seulement on ne nous brûle pas, mais bien armés de graisse, nous pouvons tenir encore un mois. Et en un mois, il s'en passe des choses !

Nous restons une bonne partie de la journée dans l'attente et au froid. Heureusement, dans sa précipitation, notre chef nous a permis de dévaliser la cuisine où nous n'avons rien laissé. Chacun de nous possède un bon ravitaillement. Mais nous apercevons le commandant de la région, le bourreau d'Auschwitz, le commandant SS Schwartz, celui qui a plusieurs centaines de milliers de cadavres sur la conscience. Nous sommes atterrés à sa vue. Notre pauvre carcasse tremble presque devant cet humain au cou de taureau, qui ressemble à un énorme porc, rouge de sang. Cet officier sort du bureau qui est à l'entrée du camp, suivi de deux SS portant une lourde caisse de documents : l'un d'eux met le feu à toute cette paperasse ; l'unique preuve des crimes perpétrés dans ce camp est là, réduite en cendres ; nul ne saura le chiffre exact des déportés qui y ont été tués.

MARCHE DE NUIT

La nuit arrive, le froid s'aggrave. Déjà, nous tapons des pieds pour nous réchauffer. Enfin, l'officier fait rassembler les 12 000 détenus du camp, donne le signal du départ, et la lourde colonne s'ébranle en direction de Kattowitz, dont j'aperçois le nom sur un panneau indicateur. La nuit tombe maintenant. Il fait très froid. La neige s'agglomère sous nos sabots de bois : il faut s'arrêter fréquemment pour l'enlever car nous perdons l'équilibre. Et puis nous n'avons plus du tout l'habitude de marcher après les cinq mois passés à l'usine, et nous ressentons, dès les premiers kilomètres, des signes de fatigue. Vient s'ajouter un vent qui souffle en rafales, nous sommes transis. Mais nous ne sommes pas les seuls à souffrir : nos gardiens faiblissent. Il faut dire qu'à leur âge, ils seraient mieux au coin du feu ! L'un d'eux, qui n'en peut plus, se fait aider par deux détenus, et pour comble c'est un des nôtres qui tient sa carabine ! C'est à cet instant qu'un camarade plus clairvoyant que nous autres choisit la liberté : je ne l'ai revu qu'un an après, à Paris.

Les Russes ne sont pas loin, car de temps à autre des grondements sourds nous parviennent, et les routes sont encombrées de fuyards : soldats, civils, femmes, enfants, vieillards, qui marchent tous dans une seule direction, celle de Kattowitz. Cela nous rappelle l'exode de France, et chacun de nous ne peut s'empêcher de sourire et de penser : « chacun son tour » ! Des colonnes de camions, de tanks, d'automobiles passent à toute allure. Il faut se précipiter dans les fossés qui longent la route pour leur laisser le passage. Ceux qui, engourdis par le froid, ne se garent pas assez vite, sont happés. Nous avons pour nous garder un SS tous les cinq mètres, à gauche et à droite de la colonne, fusil chargé sous l'épaule, et un fusil mitrailleur tous les cent mètres : aucun espoir de leur fausser compagnie ! Nous marchons sur une couche de 15 à 20 centimètres de neige

poudreuse comme du sable fin, le ventre creux. Nous n'avons pas mangé un morceau de sucre depuis une année, certains depuis trois ans. Comme vivres, au départ, nous avons reçu 800 grammes de pain, 100 grammes de margarine, et rien de chaud. Nous avons fait à peine cinq kilomètres quand nous apercevons le premier cadavre : il est demeuré à genoux, raidi par le froid, Plus loin, nous rencontrons un autre cadavre, puis deux, puis tout le long de la route. Parmi eux, des SS qui ont été, eux aussi, pris de congestion. De temps à autre, une détonation marque sans doute une tentative d'évasion. Nous apercevons un cadavre dont la tête est tachée de sang ; un SS nous crie que c'est ce qui attend ceux qui ne marcheraient pas assez vite.

Notre première halte, à dix kilomètres de notre point de départ, est une hécatombe : la plupart de ceux qui s'allongent pour prendre un peu de repos sont frappés de congestion presque aussitôt et ne peuvent se relever. Les SS les achèvent à coups de revolver. La colonne est longue, et sur la quantité, les plus faibles abandonnent. Un coup de feu derrière la nuque, et le malheureux a fini de souffrir. L'allure est bonne malgré la neige ; nos muscles, qui n'étaient plus habitués à ce genre d'exercice, souffrent, et nous donnent de la fièvre, et une soif inexplicable par ce froid. Nous avalons de la neige en quantité, sans arriver à la calmer.

Nous avons eu peut-être un peu plus de chance que d'autres, car nous étions en queue, avec une trentaine de femmes, ce qui nous permit de réduire l'allure et de faire quelques pauses supplémentaires. Surtout, un SS trop chargé se débarrassa d'un paquet que je ramassai à tout hasard. Quelle ne fut pas ma joie en constatant que c'était un sac de cinq kilos de sucre que nous répartîmes entre les membres de notre groupe. Peut-être est-ce ce peu de sucre qui nous aida si admirablement à supporter cette longue et pénible étape au cours de laquelle nous devions abandonner près de trois mille de nos camarades morts de

congestion, de fatigue, tués dans une tentative d'évasion, ou, je le souhaite, échappés. Ceux qui parmi nous commencent à flancher sont pris en charge par quelques costauds. Pourtant, deux camarades de notre équipe manquent déjà.

Ayant couvert cinquante kilomètres presque d'une traite, nous arrivons à Kattowitz au petit matin, dans un état lamentable, prêts à accepter le pire⁴².

DE KATTOWITZ À GLEIWITZ

Nous sommes répartis dans des granges où l'on nous enferme. Nous sommes exténués et n'avons toujours rien bu ni mangé de chaud. Chacun s'affale sur la paille et s'endort profondément, malgré et le froid et le vent. Vers cinq heures du soir je suis réveillé par des hurlements : « Ailes Raus ! », un SS fait marcher son nerf de bœuf. Je me jette dehors pour le rassemblement des survivants (beaucoup ne se réveillent pas, la congestion ayant fait son œuvre).

À nouveau, la horde se remet en route. Mon premier geste est de me restaurer mais hélas, dans mon sommeil, tout ce que j'avais a disparu, il me reste seulement quelques morceaux de sucre. Cette fois-ci, nos membres n'en peuvent plus, nos pieds saignent et certains abandonnent leurs sabots. Mais marcher pieds nus dans la neige pendant des kilomètres, c'est avoir les pieds gelés, et plus tard, une balle dans la nuque, aussi je garde mes sabots. Chaque pas en avant de mes camarades est accompagné d'un rictus de douleur. Personnellement je ne sens pas une seule partie de mon corps, je suis comme paralysé, sans doute par le froid, et avec cela j'ai une fièvre de cheval. Quelques kilomètres me ramènent à l'état « normal » : peut-être quelques heures plus tard, aurais-je laissé ma peau dans cette grange !

Un espoir nous hante : que les Russes parviennent à nous dépasser

ou nous encercler, mais nous marchons trop vite. Pourtant les SS sont fatigués, et permettent une pause tous les quatre ou cinq kilomètres. Ces pauses sont fatales à ceux qui s'allongent dans la neige : bientôt, les membres raidis ne répondent plus, et ils ne peuvent se relever. Heureusement, mon expérience d'ancien voltigeur au début de la guerre me sert : il ne faut jamais s'assoupir pendant une pause. Je réchauffe mon corps en piétinant sur place. Les vingt kilomètres de cette nuit-là feront parmi nous plus de dégâts que la marche précédente.

L'exode allemand est à son comble. D'après la canonnade, les Russes ne sont pas loin. Les civils fuient, mélangés à l'armée, par colonnes de camions et de tanks où ils sont entassés avec les militaires. Mais loin de nous désespérer, ce spectacle nous reconforte, mes copains et moi : nous nous regardons avec un sourire qui en dit long !⁴³

GLEIWITZ

Vers une heure du matin, nous entrons dans le complexe de Gleiwitz, usine, gare et petit camp de mille détenus, composé de dix baraquements et d'une cuisine. Il est déjà évacué, mais comme nous arrivons les derniers de notre colonne de quatre mille hommes, les baraques sont déjà pleines à craquer et nous sommes obligés de passer la nuit dehors.

Les portes sont refermées, les gardes mis en place, et commence pour nous la plus effroyable des nuits polaires. Nous sommes toujours sans nourriture depuis le départ, et laissés à nous-mêmes. Les plus forts ont pu gagner à la force des poings et des couteaux une place dans les baraques, où ils se trouvent debout à dix par mètre carré. Mais c'est le seul moyen d'avoir chaud, car dehors il fait moins vingt. Les autres, fatigués de se battre, sont réduits à se faire un abri à l'aide de planches et de couvertures dans la neige et la

glace. J'ai offert mon pain à un chef de bloc qui feignait de m'ouvrir la porte, mais à peine avais-je mis un pied à l'intérieur qu'il m'a asséné un grand coup de poing et un coup de pied et que je suis resté allongé dehors, étourdi pour quelques instants.

Dix de mes camarades français, n'ayant pas la force de se construire un abri, ont choisi comme solution, malgré mes protestations, de faire à même la neige une grappe humaine que nous avons recouverte de tout ce que nous pouvions trouver. Moyen efficace semble-t-il, pour conserver un peu de chaleur humaine, puisque au matin, tous les copains seront là, au prix de quelques courbatures.

Alors commence pour moi, à qui ce moyen fait peur, le plus horrible des cauchemars : lutte sans merci pour pénétrer dans les baraques, jets d'eau glacée contre les assaillants, du sang, des morts dans tous les coins. Je rencontre un jeune Français à qui on a pris de force pantalon, veste, chaussures et couvertures. Il pleure comme un enfant et réclame en français une couverture, mais nous ne sommes plus que des épaves, notre conscience ne peut plus réagir. Quelques instants après, il est frappé de congestion.

Toute la nuit, j'errai dans ce camp rempli de cadavres nus et souillés de boue et de neige piétinées. J'eus pourtant la chance de passer une heure parmi d'autres détenus qui s'étaient réfugiés dans les W.C., mais à peine sentions-nous un peu de chaleur qu'on nous fit déguerpir à coups de crosses de fusil : l'endroit était trop près des barbelés !

Me revoilà dehors. La lune éclaire à présent ce spectacle de cour des miracles. Pas une parcelle de place pour marcher et se réchauffer, rien que des corps allongés pêle-mêle. J'ai froid et ne veux pas m'allonger à mon tour, prévoyant l'issue. Sur les mille qui sont restés dehors, plus de deux cents ne se relèveront plus, tous frappés de la même façon par la congestion. L'agonie est terrible : le mourant se plaint de l'estomac, arrache ses vêtements et finit par se déshabiller

entièrement. Enfin, vers quatre heures du matin, je reconnais un camarade espagnol qui me verse de l'eau bouillante dans un récipient, ce qui me réconforte un peu.

Il faut à tout prix que je force le cordon qui garde jalousement l'entrée des baraques ! Nouvel échec, je suis refoulé à coups de planches. Je contourne l'édifice et à travers des carreaux, dans la pénombre, j'aperçois les corps détendus de ceux qui ont chaud. Cette vue me donne des forces, je réveille trois copains parmi les plus costauds et les force à m'écouter. Dix minutes plus tard, après une copieuse bagarre, nous nous retrouvons à ramper sur les têtes et les corps, dans l'odeur de 2 000 détenus entassés, mais dans une douce chaleur. Quelques-uns ayant succombé pendant la nuit, et ne bougeant plus, on déblaie en les lançant au dehors pour gagner un peu de place. Certains portent les traces d'une lutte sans merci. Je sais bientôt pourquoi, car, à peine installé, je suis roué de coups par une demi-douzaine de détenus qui me dépouillent du peu de réserves qui me restaient. Mes camarades venant à la rescousse, nous sommes à nouveau jetés dehors, au moment où retentit le signal de l'appel.

Ce matin, le décor est terrifiant, le sol est jonché de cadavres nus dont es vêtements ont été repris par les survivants. Ce sont des entassements de dix ou quinze déportés, dans une saleté, une misère, un chaos indescriptibles. Mais heureusement, nos âmes de misérables ne s'apitoient plus à un pareil spectacle. Nous sommes modelés, forgés pour subir pire encore, par nos seigneurs et maîtres SS.

Nous devons nous ranger, dans un coin du camp, par files de dix, pour être comptés par les SS. Vers neuf heures, une grosse Mercedes noire s'arrête devant le camp : en descendent quatre messieurs sanglés dans un cuir vert, immondes et gros tas de chair nourrie au lard ; tous quatre doivent peser la demi-tonne. Aussitôt après, une

escouade de vingt à trente SS pénètrent dans les baraquements, et achèvent les retardataires, arrosant de leurs armes automatiques les corps de ce qui gît à terre, morts et mourants. La fusillade durera près d'une heure.

Dans notre coin nous nous demandons si les armes vont se retourner contre nous. Ordre nous est donné de courir, au fur et à mesure que nous sommes comptés, vers un médecin-major SS, à l'autre extrémité de l'enceinte. Courir, dans l'état où nous nous trouvons, cela paraît impossible, et pourtant nous le faisons pour échapper à la sélection, qui durera jusqu'à midi. Quelques instants plus tard, une autre fusillade éclate mais plus intense que la première : huit cents détenus viennent d'être massacrés.

Ordre nous est donné de réintégrer nos baraques et de nous préparer à un départ éventuel. Mais, à ce moment, le camp ressemble à un vrai champ de bataille, si bien qu'il faut, pour se frayer un passage, empiler en quinconce les cadavres dont beaucoup sont piétinés depuis plus de dix heures. Besogne hallucinante, faite sous le regard amusé de nos maîtres.

EMBARQUEMENT

Les Russes se rapprochent car le grondement des batteries augmente. Nous crevons littéralement de faim, mais, pour le moment, ce qui nous préoccupe le plus est de savoir s'ils vont nous massacrer lorsque les Russes seront en vue. Vers cinq heures du soir enfin, le signal du départ est donné. D'après certaines rumeurs, les Russes ne sont qu'à trente kilomètres de nous. Les SS sont affolés : gare à celui qui ne marche pas droit. Les coups de fusil partent à chaque instant, les vieux sont massacrés. Nous ne valons pas cher et nous nous demandons combien de temps il nous reste à vivre. Nous ne sommes plus que la moitié environ de ce qui était entré quelques

heures auparavant. Le commandant ordonne la distribution de deux cents grammes de pain et d'une rondelle de saucisson par détenu. À la vue de tant de nourriture, un groupe s'élançe sur le camion mais est aussitôt fauché par deux mitrailleuses qui en ont la garde. Aussi c'est en colonne par deux que nous recevons notre maigre pitance. Ceux qui essaient de toucher deux fois leur part sont massacrés.

Notre ration avalée, nous voici le long d'une voie ferrée, aux abords d'une grande usine. Nous devons, paraît-il, attendre un train. Nous sommes près de trois mille. Il vente, il neige, il fait froid, la fièvre nous fait avaler de la neige et des glaçons. Cinq cents SS et leurs chiens nous entourent⁴⁴. Nous sommes à bout de force. Des rumeurs courent selon lesquelles ils sont à vingt kilomètres, et si le train n'arrive pas, nous serons tous fusillés. Quelques-uns tentent de fuir, et sont rapidement rattrapés et massacrés.

Nous comptons les minutes, quand soudain notre train fantôme arrive dans la petite gare. Mais à notre grande stupeur, nous constatons que ce sont des wagons de charbon sans toit, et qu'ils sont déjà bourrés de détenus en provenance d'un autre camp, qui y ont déjà séjourné quarante-huit heures sans aucune nourriture. Ils nous interdisent l'accès de leurs wagons à coups de pierres, de bâtons, car ils ont à peine la place de se mouvoir.

Le train doit repartir immédiatement, on craint que le pont voisin saute d'un moment à l'autre. Aussi les SS préviennent qu'ils tireront sur ceux qui ne seront pas dans les wagons. Alors, nous nous armons de tout ce qui se trouve sur la voie, pierres, glaçons, bâtons, et nous assaillons les wagons, gardés comme des forteresses. Le convoi comporte une quarantaine de wagons, et au loin la mitraille se fait entendre. Enfin, nous grimpons, dix camarades français et moi, dans un petit wagon encore à moitié rempli de terre, où sont affalés une centaine de détenus. Le désordre y règne, mais nous prenons le commandement et obtenons par la force une place chacun. Nous

sommes heureux : pas de manquants parmi notre groupe de Français, il fait froid mais beau, et on nous laisse la vie sauve ; le moral revient.

DE GLEIWITZ À BUCHENWALD⁴⁵

Le convoi s'ébranle. Un Français en profite pour s'évader et réussit. Je récapitule : cette dernière journée a coûté au moins trois mille vies humaines. Quel désastre ! Où veulent-ils en venir ? Quand cela s'arrêtera-t-il ?

Au fur et à mesure que nous traversons un pont, celui-ci saute systématiquement : pas d'erreur, les Russes sont tout près ! Mais hélas, le train prend de la vitesse, et chaque tour de roue nous éloigne de la liberté.

Il fait maintenant nuit noire, et tout espoir d'être rejoints est abandonné. Le train roule depuis plusieurs heures.

Il neige et nous nous recouvrons de nos couvertures. Dans l'inactivité, j'ai très froid, et notre position assise est inconfortable. Mes jambes sont raides, et tous les quarts d'heure je me lève et me dégourdis sur place.

Au petit jour, nos couvertures sont alourdies d'une épaisse couche de neige que nous jetons par-dessus bord, mais dans notre wagon, il y a déjà du dégât : cinq cadavres raides que nous entassons dans un coin, ce qui nous donne un peu plus d'espace et de couvertures. La soif s'empare de nous et nous faisons fondre la neige à grandes lampées : cela nous rafraîchit provisoirement, puis la soif redouble de violence. Des mourants ont soif et râlent, d'autres s'entretuent ou s'achèvent dans le but d'être plus à l'aise, certains sont vautrés sur d'autres qui n'ont plus la force de réagir. Vol de couverture, de pain, ou d'un mégot, cela suffit pour que ces fous s'entretuent. Il règne dans chaque wagon un désordre, une terreur incroyables. Oui, notre

déchéance est à son maximum. nous sommes une bande de misérables abandonnés à nous-mêmes !

C'est alors qu'un grand Tchèque décide de prendre la situation en main dans notre wagon, et s'adressant à nous en français, il nous demande notre appui. La situation est claire, celui qui se montrera agressif et inhumain sera purement et simplement liquidé, et il montre un grand gourdin à l'appui de son discours. C'est la paix dans notre wagon, chaque tentative de rébellion est maîtrisée, et tous, Juifs ou non, sont à égalité. Il y a déjà dix heures que nous roulons. Le grand Tchèque nous fait savoir que, d'après les villes traversées, nous nous dirigeons vers la Tchécoslovaquie, et que nous roulerons bientôt dans son pays.

À la première halte dans une gare, les cadavres de chaque wagon sont chargés en fin de convoi, sur un wagon vide. Notre premier mort français est à déplorer : c'est le père d'un de nos camarades. Son fils est fou de douleur. Le mort est resté dans sa position assise, impossible de le charger convenablement et c'est dans cette posture que nous voyons partir notre premier mort français.

Nous n'avons qu'un seul espoir, que les Russes arrivent à nous couper la route. Mais les régions que nous avons traversées ne semblent pas être inquiétées, aussi sommes-nous découragés. Combien de temps faudra-t-il encore rester dans ces wagons, sans nourriture, sans liquide chaud, à demi-morts de froid ? Nous avons grand mal à retenir tous ces déments, qui pleurent comme des enfants. Certains, las de cette souffrance, se jettent sur la voie et sont mitraillés par les sentinelles.

Vers minuit, nouvel arrêt à proximité d'une ville. Au loin, canon, fusillade, aviation, bombardement, c'est un nid de résistants tchèques que l'on réduit au silence. Les vieux soldats qui nous gardent nous ont annoncé qu'au prochain arrêt, il était possible que nous ayons une soupe chaude. Ces quelques mots ont eu pour effet de secouer

notre torpeur. Les mourants se réveillent, le courage revient, et nous savourons en pensée ce festin problématique. Effectivement, les tonneaux arrivent, une corvée en dispose un, surveillé par un SS, devant chaque wagon. On a oublié seulement de nous distribuer des récipients, mais dans notre wagon nous rassemblons déjà des moyens de fortune : comme ils sont trop limités pour le nombre que nous sommes, il faudra manger à la chaîne, attendre que l'un ait fini pour que l'autre reçoive sa part.

Mais déjà la panique règne, les détenus sautent des wagons et se ruent sur les tonneaux. Les SS laissent faire, et ne ratent pas cette occasion de rire à gorge déployée. Spectacle atroce, où les frères de misère s'entretuent pour une cuillerée de soupe ! Les tonneaux sont presque tous renversés, et le liquide se répand sur la neige. Alors les SS ouvrent le feu et nous font remonter dans les wagons, où la bataille fait rage. Ceux qui, plus favorisés, ont réussi à tremper un récipient dans le liquide sont assaillis par les moins chanceux.

Le commandant du convoi n'est pas satisfait. Il annule la distribution, et le convoi repart, laissant sur place les tonneaux fumants et plusieurs centaines de morts. C'est la consternation, les larmes de désespoir nous reviennent : cela fait trois jours que nous n'avons rien mangé ! Dans la bataille pour la soupe, deux hommes de notre wagon ont été sérieusement touchés. Ils râlent et meurent à leur tour dans la nuit. J'ai vécu en spectateur tous les faits que je viens de rapporter. N'aimant pas les coups par nature, je me suis tenu à l'écart : bien m'en a pris sinon je serais peut-être parmi les manquants !

D'un wagon proche nous arrive la nouvelle qu'un wagon de Belges a pu soustraire un bouteillon de soupe, et qu'à la prochaine halte ils feront le tour du convoi pour nous distribuer trois cuillerées chacun. Nouvel espoir mais à quand la prochaine halte ? Cette seconde nuit, entrecoupée des râles des mourants, est atroce et fait encore

beaucoup d'autres victimes. Dans notre wagon, nous en comptons déjà vingt-quatre...

Nous arrivons à Prague, quelques instants après le terrible bombardement de cette ville. Notre train est bloqué, et nous attendons la réfection de cette voie. Quelqu'un ayant parlé dans notre langue à un cheminot, celui-ci a cru comprendre que c'était un convoi de Français. Aussitôt, la nouvelle de l'arrivée de ce convoi hallucinant fait le tour de la ville. Des habitants arrivent de toute part. Tous ont un petit paquet sous le bras et tentent d'approcher, malgré l'interdiction formelle des SS, qui braquent leurs armes automatiques sur les arrivants. À force de ruse, le miracle s'accomplit sous le regard impuissant de nos geôliers : une pluie de paquets lancés de loin s'abattent de toute part. Dans les wagons, ce sont de nouvelles tueries pour s'approprier le contenu des précieux colis. Les couteaux entrent en action, ce sont des cris, des râles, les misérables sont déchaînés. J'ai très faim, mais je n'ai pas la force de me battre, aussi je reste tranquille dans mon coin. Pourtant, je recevrai un morceau : quelle joie d'avoir quelque chose à mastiquer ! Les Tchèques, ce jour-là, sont devenus pour moi un peuple ami, et jamais je n'oublierai cette journée !

La voie est réparée, le calme est revenu. Nous déchargeons nos cadavres et le train repart, Il fait nuit, la neige retombe. Au jour, je sors ma tête des couvertures chargées de neige. Nous devons monter une rude pente, car la locomotive crache des flammes. Le spectacle est splendide nous traversons une forêt de sapins recouverte de neige. Mon estomac est plein, cela me redonne un peu de courage, et j'ai la force d'apprécier : c'est beau, la vie ! Mais mon visage est recouvert de neige, et je me replonge sous mon abri.

Nous nous arrêtons à nouveau dans une gare civile. Déjà une grande activité règne dans les wagons, nous sommes à l'affût d'un morceau de pain jeté par un passant. Mais l'accueil n'est pas le même qu'à la

gare de Prague, et les inscriptions nous apprennent que nous sommes à nouveau en Allemagne. Les gens que nous apercevons ne nous témoignent aucune pitié, bien au contraire, ils ont le regard haineux et, dans leurs propos, nous tiennent pour responsables de leurs malheurs. Les plus curieux s'adressent aux SS qui nous gardent, et qui leur font savoir que nous sommes des terroristes, des assassins.

Le train redémarre, et nous pensons qu'une troisième nuit de ce calvaire nous sera fatale. Dans un wagon voisin il y a un cas d'anthropophagie, et un bon tiers du nôtre est déjà parti dans le wagon aux cadavres. Au soir, nous nous arrêtons à nouveau, en plaine. Après nous avoir solidement encadrés, on nous donne l'ordre de descendre. Il fait un froid polaire. Mes jambes ne veulent plus me soutenir, elles restent pliées à l'équerre, et je les frictionne avec le peu de force qu'il me reste. Enfin, avec la circulation du sang, je retrouve mes jambes.

Ces dernières heures ont coûté très cher au convoi, très peu descendent à terre, la plupart restent, raides morts, dans les wagons. Au loin, de puissants phares balayent la nuit. Nul doute, nous sommes arrivés, après trois jours et deux nuits d'un voyage interminable, en plein hiver, au cœur de l'Europe, et dans des wagons découverts ! Nous sommes à Buchenwald, un des premiers camps nazis !

BUCHENWALD⁴⁶

Nous sommes rassemblés sur le quai. Pendant ce temps, une corvée venue du camp charge les cadavres sur les camions. (La vue de cette montagne de cadavres qu'on empile sans égards sur des camions me revient souvent en mémoire). Il nous reste environ un kilomètre à parcourir pour entrer au camp dont nous apercevons les phares qui

tournent sur les miradors. Nos camarades peuvent à peine tenir debout, et il en tombe énormément.

Nous arrivons devant l'entrée du camp de Buchenwald. Ce nom ne nous est pas inconnu, on en a parlé souvent à Auschwitz comme d'un camp modèle. De fait, un service de détenus infirmiers nous accueillent le plus humainement possible. Il y a parmi eux des Français qui nous réconfortent et nous aident, distribuant quelque nourriture, des boissons chaudes fabriquées par eux-mêmes, et des couvertures.

Mais nos peines ne sont pas terminées. Nous devons, pour pénétrer au camp, nous ranger par files de dix afin d'être comptés, puis nous sommes dirigés vers les lieux de désinfection. Ce camp, espèce de forteresse installée sur une hauteur, est immense et construit pour durer, composé de baraquements en brique et en bois.

Nous arrivons sur une petite place où se trouve déjà une partie du convoi. Nous devons passer en file indienne par une petite porte, et avant d'y pénétrer, nous démunir de toutes nos affaires afin d'entrer tout nus dans l'établissement. Après la désinfection de la douche, il paraît que nous recevrons de la soupe et enfin un bat-flanc pour y dormir. C'est alors la lutte pour passer dans les premiers : bousculade, piétinements des corps de ceux qui, tombés sous la poussée des cinq mille rescapés du convoi, ne peuvent se relever. Je manque à mon tour de tomber et m'accroche désespérément à mon voisin qui me mord les mains pour me faire lâcher prise. Aussi je comprends que, pour mon salut, il faut sortir de cette mêlée ; je rassemble toutes mes forces et parviens enfin à me tirer de cet étai. Je ne vois plus aucun camarade français. Je m'installe sur un tas de couvertures et de bâches où sont déjà quelques détenus qui, las d'attendre la désinfection, se préparent à passer la nuit sur la neige. Je marche sur eux sans même qu'ils en ressentent la moindre douleur. Je retrouve un camarade, et à nous deux nous tentons de nous

réchauffer. Un infirmier français nous signale que nous ne pourrons pas tous passer à la désinfection le soir même, et que l'on nous prépare des baraquements. Il nous remet un peu de pain.

Quelques instants après nous sommes, à notre grande joie, dirigés sur un baraquement, dans le camp de la quarantaine. À peine installés, nos nerfs craquent : il y fait chaud, et cette chaleur bienfaisante et ces paillasses nous font pleurer de joie ! Les dirigeants de cette baraque sont français⁴⁷. Nous nous entassons sur les bat-flanc, où nous pouvons enfin nous étendre. Nous commençons à revivre. Presque immédiatement, une bonne odeur se répand dans l'enceinte. Des tonneaux de soupe arrivent, protégés par la police du camp. Sans cris et sans panique, nous défilons devant ces tonneaux fumants, et un à un nous recevons un litre de soupe que nous avalons, mélangée à nos larmes. C'est notre premier liquide chaud depuis cinq jours ! Il y a du rabiote, mais il ne faut pas y compter : il faut, de nouveau, se battre pour approcher des tonneaux. Enfin, le calme revenu, les feux s'éteignent, et bientôt quinze cents misérables essaient de dormir, entassés les uns sur les autres, mêlés aux malades, aux agonisants et aux cadavres.

Le lendemain matin, réveil à cinq heures : nous devons tous évacuer la baraque pour nous rendre à l'appel. Il fait toujours aussi froid. On demande dix volontaires pour sortir les cadavres de la nuit qui s'amoncellent devant notre baraque. Le jour se lève et nous apercevons le camp. Les baraques qui nous sont destinées semblent les moins aménagées ; de plus, elles sont entourées de barbelés qui nous interdisent l'entrée dans le camp, car nous sommes consignés, il y a parmi nous des contagieux. Les appels interminables recommencent dans le froid qui nous tue.

Notre baraque est à son tour désinfectée. Après deux heures d'attente passées à piétiner, mon tour arrive, nous prenons une douche bouillante en commun, de là nous pénétrons dans un

séchoir, ensuite nous sommes passés à la tondeuse électrique, et pour finir plongés dans un bac de désinfectant qui a pour effet de nous brûler le corps. L'organisation est magnifique, pas de perte de temps, chaque détenu faisant son travail consciencieusement. Lorsque tout est terminé, nous touchons une tenue rayée, du linge et des sabots. De là, nous passons devant un médecin qui fait une sélection hâtive des contagieux, qui seront soignés par la « méthode nazie ». L'après-midi, notre horde est conduite à proximité du camp, dans une carrière, au fond de laquelle il faut descendre pour remonter une lourde pierre chacun, Plus d'un bascule dans l'abîme, entraînant d'autres camarades dans sa course. Aussi est-ce presque avec joie que nous regagnons nos baraques. Toute cette mise en scène pour en tuer quelques-uns !

Mon séjour à Buchenwald m'a permis de constater que les Français ont été de ceux qui se sont le mieux soutenus ; l'entraide y était admirable mais c'est là aussi que je vis le plus grand nombre de morts. Environ cinq cents mouraient chaque jour du fait des privations et de la faim, La nourriture qui nous était allouée dans ce camp était sensiblement la même qu'à Birkenau, et nous était distribuée irrégulièrement, suivant les arrivages. C'est ainsi que nous recevions parfois le pain et la soupe de la journée à deux heures du matin, ou bien le soir à dix heures, parfois même nous restions sans manger pendant trente-six heures, l'arrivage ne s'étant pas effectué.

Buchenwald, dans cette période, devient la plaque tournante de tous les déportés, qui arrivent de zones reprises par les Russes. Nous sommes, paraît-il cent vingt mille, alors que le camp ne contient normalement que quarante mille détenus. Les appels, dans ce camp surpeuplé, sont interminables. Pour nous occuper, les dirigeants nous font faire du terrassement, ce qui a pour effet d'attiser notre faim. Peu à peu la vie devient plus pénible, le pain manque et il est question de ne nous ravitailler que tous les deux jours.

Dans ces conditions, tous les moyens sont utilisés par les SS pour exterminer le plus possible de détenus. Un matin, une équipe de médecins et d'infirmiers arrivent et nous ordonnent de nous mettre torse nu, pour recevoir une piqûre « remontante ». Mon horreur des piqûres ma certainement sauvé la vie, une fois encore. Je reste caché sur mon bat-flanc et, le lendemain, la plupart de mes camarades sont morts. J'ai appris bien après que les ampoules contenaient de l'essence.

Après cette hécatombe, je m'infiltrai dans un baraquement d'Aryens où le chef de bloc, un Français, voulut bien me prendre en charge. J'échappai ainsi à la destruction systématique des Juifs ; j'ai pu visiter un jour le bloc des invalides du camp : là, les gloires de tous les pays d'Europe, généraux, ministres, députés, etc., recevaient un traitement spécial⁴⁸...

Les W.C. sont le rendez-vous des déportés. Chassés de leurs baraques pour le « nettoyage », qui consiste à sortir les morts de la nuit (et ils sont nombreux), ils se réfugient dans ce grand bâtiment nauséabond pour y retrouver un peu de la chaleur de leur corps. C'est là aussi que se tient la bourse du camp : on peut y échanger sans être vu des gardiens, les cigarettes, le pain, etc. C'est à Buchenwald que je reçus pour la première fois une part d'un colis suisse destiné aux Français aryens. Il me revint cinq morceaux de sucre, un morceau de chocolat, deux figues et six cigarettes, les premières friandises depuis plus d'un an ! Le moral, ce jour-là, fut bon, d'autant que mes six cigarettes me rapportèrent un morceau de pain...

Un matin, à l'appel, et après deux mois de cette vie misérable et de réelle terreur, mon numéro est nommé. Je suis convoqué au bureau central du camp, ainsi que les rescapés de la petite usine Siemens d'Auschwitz. Comme nous avons été seuls appelés, c'est d'un pied ferme que nous allons au bureau. De fait, et à notre grande joie,

nous y trouvons l'ingénieur civil de l'usine polonaise de Bobrek que nous avons construite. Il nous accueille chaleureusement, et nous fait savoir que nous allons quitter sous peu le camp, que nous sommes toujours la propriété de sa firme et qu'il est venu pour nous récupérer. Nous passons un à un devant lui et nous lui rappelons notre nom. Il en élimine quelques-uns et nous apprenons que, dès qu'il y aura des wagons disponibles, nous partirons, au nombre de quatre-vingts environ, aux grandes usines Siemens, à Berlin... Dieu soit loué, nous allons pouvoir à nouveau quitter la terreur ! La nouvelle nous enchante car nous échapperons à une mort certaine, mais dans un autre sens, nous savons que Berlin est bombardé de jour et de nuit. Mais nous fermons les yeux et accepterions pire, à la condition de quitter ce camp où règnent la panique et la folie.

Malheureusement, les wagons n'arrivent pas vite, aussi nous emploie-t-on à divers travaux, même à celui qui consiste, tous les matins, à faire la tournée des baraques pour ramasser les morts dans une charrette et les porter au crématoire. Les déportés affluent de toutes parts, et dans notre enceinte, il reste à peine assez de place pour circuler. Nous avons hâte de partir : les rations diminuent, les hommes meurent par dizaines, les autres s'entretuent pour une bouchée de pain. Le crématoire fume sans cesse, les appels durent jusqu'à dix heures du soir, l'infirmerie refuse les nouveaux malades. Pas de pansements, plus de médicaments, chacun lutte personnellement pour sa vie. Partout des cris, des pleurs, des râles. Les plus forts s'attaquent aux plus faibles et leur volent la ration à peine entamée...

V. De la débâcle allemande à la libération

DE BUCHENWALD À BERLIN

Enfin, un matin, nous sommes douchés, vaccinés et habillés et nous quittons le camp avec deux boules de pain chacun, divers ravitaillements et des couvertures. À la gare de Weimar, nous sommes une cinquantaine à monter dans un wagon à bestiaux. Cela s'est fait si rapidement que nous n'osons y croire. Tout le commando de Siemens se trouve là ; sans nul doute, cette société nous a récupérés ? La confirmation ne se fait pas attendre : lorsque sur le quai apparaît le directeur allemand de la firme, nous lui faisons un signe de reconnaissance : sans lui, nous aurions croupi au camp.

La tentation des deux boules de pain mises à notre disposition est top forte. Certains ont déjà avalé leur nourriture de cinq journées ! Au second jour de notre périple, le train amorce un demi-tour, nous revenons sur nos pas et sommes parqués sur une voie de garage pendant vingt-quatre heures. Les SS qui nous gardent sont un peu moins durs, ils nous permettent d'entrouvrir⁴⁹ la porte. Nous sommes en avril, et les journées sont plutôt chaudes. Ayant, pour la plupart, avalé la nourriture depuis longtemps, nous luttons contre la faim. Puis les ordres arrivent et nous repartons.

Enfin dans la soirée, après deux jours et une nuit de voyage, nous apercevons les faubourgs d'une ville immense.

CHARLOTTENBURG

Une heure après, nous arrivons à un tout petit camp fabriqué à la hâte près de Charlottenburg, un quartier de la banlieue de Berlin où se trouvent les grandes usines Siemens. Nous avons fait quelques minutes de marche dans les artères de la cité, où bon nombre de civils nous ont croisés sans nous regarder. Il est assez tard et nous ne distinguons que très mal le décor ; toutefois, nous constatons la

présence immédiate d'immeubles habités à proximité du camp, qui n'est gardé que par des réseaux électrifiés de fils de fer barbelés⁵⁰.

Quatre baraques, une cuisine, et tout autour des immeubles habités par les Berlinoises ; au loin, les immenses usines Siemens. Cela nous reconforte car ce camp, en pleine agglomération, n'a pas du tout l'air d'une forteresse.

Nous pénétrons dans l'enceinte et après la désinfection et l'appel, le commandant nous fait un speech et nous renvoie dans une baraque. Quel changement ! Chacun a son lit, deux couvertures, une armoire ; une propreté méticuleuse règne partout et — nous ne rêvons pas — nous avons droit à un litre de soupe de rutabagas. Une demi-heure ne s'est pas écoulée que nous connaissons par les anciens la vie du camp : il est relativement tranquille, situé à cinq kilomètres de Berlin ; pas trop de coups, travail par équipes de nuit et de jour, nourriture insuffisante et infecte, pas de possibilité d'espérer aucun supplément...

La nuit se passe sans incident, à part deux bombardements lointains sur Berlin. Au matin, nous passons tous au bureau et nous sommes incorporés par professions dans un Kommando. D'accord avec mes quelques camarades rescapés, je me fais passer pour Aryen : le camp est surtout composé de Russes, et il y a très peu de Juifs... Il est situé dans un terrain vague et ne comporte que dix baraques, cinq pour les hommes, cinq pour les femmes, séparées de nous par des barbelés. Nous sommes au total environ mille hommes. À nos moments perdus, nous pouvons, à travers les barbelés, suivre la vie du dehors : autobus, voitures, gens se rendant à leurs occupations ou en revenant, sans un regard vers nos prisons. Dans le reste de la journée, nous constatons effectivement que la nourriture est nettement insuffisante : un litre de soupe de rutabagas, deux cents grammes de pain — l'usine fournit la même soupe et cent quarante (?) grammes de pain. Nous aurons tous les jours le même régime.

Je ne tarde pas à m'apercevoir, quelques jours après, que notre chef de camp s'acharne sur les Juifs... Ceux-ci habitent dans une baraque commune, et sont chargés de toutes les corvées et travaux du camp. Ma qualité d'Aryen me vaut d'être parmi les Russes, où règne un calme relatif... Malgré tout le côté noir de notre situation, nous estimons être dans un paradis par rapport aux autres camps. Notre travail, chacun dans sa capacité, est pratiquement le même qu'en Haute-Silésie.

Pour ma part je retrouve une fraiseuse dans une partie de l'usine géante où nous travaillons et essaie de m'abrutir dessus. Et puis nous prenons le tour de nuit : départ le soir à vingt heures, retour le lendemain à huit heures, déjeuner, et au lit ! Cette modification nous plaît, car nous sommes rarement bombardés de jour, et pouvons dormir. Le plus pénible est la nourriture. L'Allemagne doit souffrir, car même dans la rue qui conduit au travail, sur le trajet que nous faisons à pied deux fois par jour, les étalages sont vides de victuailles. Des queues de ménagères partout ! Mais ce sont particulièrement les boulangeries qui attirent notre attention : que ne donnerait-on pour déguster un morceau de ces gros pains exposés en vitrine ! Mais nous jouissons du même calme relatif qu'en Pologne : pas de coups, et notre directeur est toujours là. Sa vue nous donne de l'espoir : sans lui, où serions-nous ? Le moral remonte car nous ne voyons plus d'horreurs, et savons que les Russes avancent toujours. Deux mois passent sans incident.

LE BOMBARDEMENT

Nous sommes dans la période où Berlin est bombardée jour et nuit. Le temps s'écoule ici dans la crainte d'être enseveli vivant. Les Alliés bombardent sans répit, mais nous sentons aussi la fin de nos misères. Un soir. le bombardement que nous avions coutume

d'attendre arrive plus tôt qu'à l'ordinaire. Cinq heures durant, sans interruption, par vagues successives, les Alliés déversent sur Berlin et plus particulièrement sur notre secteur des tonnes d'explosif. Heureusement, nous sommes dans les abris, au sous-sol. Au petit jour, lorsque la fin de l'alerte sonne et qu'avec beaucoup de peine nous sortons des abris, toujours encadrés par les SS, c'est pour constater que tout le quartier est rasé et que des incendies brûlent partout. Sur le chemin du retour, sur trois kilomètres, en pleine ville, tout brûle, aucun édifice n'est épargné. Trams et bus renversés, fils de haute tension en pleine rue, immeubles de huit étages en flammes, des ambulances par centaines qui chargent les civils blessés : les Alliés ont fait du beau travail !

Mais en arrivant au camp, une autre surprise nous attend : plus de camp, plus de miradors, plus de baraquements, tout est rasé, des trous énormes, et des morts alignés à même la terre, le camp ne possédant pas d'abris. Fort heureusement, la presque totalité des détenus étant au travail, il y a eu peu de victimes parmi nous. Il n'en est pas de même pour les SS, qui en comptent vingt-quatre. Il n'est pas question pour le commandant de garder plus longtemps son troupeau sans barbelés. Les ordres arrivent, nous sommes rassemblés et encadrés dans un champ, et nous repartons en ville. À nouveau, nous constatons l'étendue des dégâts, mais aucun de nous ne fait de commentaire : les SS sont féroces, aujourd'hui !

Nous pénétrons dans une station du métro aérien de Berlin et, aussi bizarre que cela paraisse, il est demandé à tous les voyageurs de descendre du train, qui nous conduit confortablement au terminus, en grande banlieue, à vingt-cinq kilomètres de Berlin, et bientôt nous arrivons au terrible camp d'Oranienburg⁵¹.

ORANIENBURG

Dans ce camp fortifié où toute la fausse monnaie de Hitler — dollars, livres, etc. — était fabriquée par des détenus experts, à ce que j'ai appris, nous retrouvons à nouveau la même tension, la même misère que lorsque nous avons quitté Buchenwald. Notre pause a été de courte durée. Pas de place, pas de nourriture, toujours la lutte pour un croûton de pain, une cuiller à soupe : certains n'ont rien touché depuis trois jours ! Un travail harassant : les usines Heinkel se trouvent à deux pas, et presque tout le camp y travaille d'arrache-pied ! Bombardements intensifs, de jour et de nuit ! Après la douche et la désinfection, nous sommes logés dans une baraque. Le lendemain, nous sommes affectés au déblaiement des ruines causées par le bombardement de la nuit, besogne imposée par nos maîtres, parce qu'il y a énormément de projectiles non explosés. Mais notre misère, les premiers jours, a une compensation, car il n'est pas rare de retrouver dans les débris les vestiges du garde-manger de ces messieurs où nous trouvons de substantiels réconforts, et nous savourons sur place les victuailles épargnées par le bombardement. Tous les jours, il faut déblayer les ruines, pour permettre la production coûte que coûte. Le travail ne s'arrête plus, nous n'avons pas de repos, et bien que nous prenions toutes les précautions utiles, nous tombons comme des mouches. Un soir, l'usine Heinkel est touchée sérieusement, il n'en reste plus que des pans de murs. Il n'est plus question que de récupérer le maximum de matériel en état de servir, et nous voilà repartis pour un travail exténuant. Puis, pendant quelques jours, on nous envoie décharger du sable. Nous sommes harcelés par nos seigneurs, nous ne mangeons qu'une seule fois toutes les trente-six heures... Le miracle s'accomplit une troisième fois : notre directeur de chez Siemens revient nous chercher : Mais hélas, nous ne sommes plus au

complet : il en est véritablement touché. Avec la même joie que dans les deux occasions précédentes, nous quittons ce grand camp avec vingt-quatre heures de vivres. Après les jours passés dans ce camp maudit, il ne nous reste rien sur notre carcasse, les dernières forces sont depuis longtemps épuisées. Nous nous jetons sur la ration de vingt-quatre heures. Au bout de dix heures de route, nous sommes bloqués et devons, hélas, rebrousser chemin vers notre cauchemar : les Russes ne sont pas loin, et il n'y a plus de passage pour aucun convoi. Après trois jours passés toujours sans nourriture dans ces wagons, nous réintégrons le camp d'Oranienburg, rempli à craquer⁵².

De tous les coins d'Europe arrivent les déportés, la terreur est à son comble. Les SS interviennent toute la journée avec leurs automatiques. Les déportés sentent leur liberté proche et veulent tenir, hélas, par tous les moyens. Les moins valides sont voués à une mort certaine, car la maigre pitance que nous recevons est convoitée par des milliers d'yeux qui attendent ce moment. C'est tuer pour vivre ! J'ai appris, dans ces circonstances, à avaler un litre de soupe bouillante en courant, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Résultat : j'ai un palais d'acier.

DEPART D'ORANIENBURG

La nouvelle est sur toutes les bouches : dans vingt-quatre heures, les Russes seront là ! Le camp tout entier se prépare. Les SS s'en vont renforcer la défense de Berlin. Pour les remplacer, le commandant du camp fait appel aux Allemands internés — criminels de droit commun — afin d'encadrer les soixante mille détenus. Finalement, ils sont enrôlés de force, et nous les voyons réapparaître en tenue de la Wehrmacht. Les SS leur font prêter serment, leur remettant un fusil non chargé, et ordre est donné aux hommes valides de se

préparer et de former par nationalités des groupes de deux cents. Notre petit noyau de Français est toujours là, nous sommes inséparables et sentons bien que nous vivons nos dernières heures ou que peut-être se prépare notre liberté future.

À ce moment, les autorités ferment le camp après en avoir fait sortir tous les SS, et nous laissent à nous-mêmes... C'est alors que nous assistons, impuissants, au pillage du camp par une meute d'énergumènes armés de couteaux de ferraille, et décidés à tout. C'est l'assaut des cuisines où il reste quelques bribes de nourriture défendues par quelques cuisiniers. La réserve de pain est assiégée par dix mille détenus ; une mêlée indescriptible se produit : les détenus se battent sauvagement, s'entretuent. C'est une tuerie sans nom. Bien entendu, nous restons dans un coin, bien sages, malgré la faim, en attendant le retour au calme... Un peu plus tard, quelqu'un a le malheur de dire qu'une baraque est pleine de colis américains que la Croix-Rouge a déchargés. C'est aussitôt une nouvelle ruée sur cette baraque, qui est prise d'assaut. Les SS qui la défendent sont écrasés sous la horde, chaque détenu qui se procure un colis est poursuivi par vingt autres. Nous passons ainsi la nuit, livrés à nous-mêmes... Au matin, tout est saccagé, le sol est jonché de centaines de moribonds... Du haut des miradors, les SS, au comble de l'hystérie, se réjouissent du spectacle.

Et puis ces messieurs arrivent en grand nombre, sonnent l'appel. Enfin les portes s'ouvrent, et commence l'exode de tout un camp. Ceux qui restent sortent, rangés par nationalités, laissant là des centaines de mourants et de morts. J'appris par la suite que les Russes arrivèrent quelques heures après, libérant le camp.

SUR LES ROUTES DE L'EXODE

Nous évitons Berlin en le contournant et, d'après les panneaux,

marchons vers le Nord. Il n'est plus question cette fois de s'arrêter, les Russes sont à quelques kilomètres, c'est la marche forcée. Heureusement, nous sommes au printemps, mais nous avons à craindre les pluies et la faim, car cette fois-ci, nous n'avons rien à emporter.

Pour la première fois, j'entreprends cette nouvelle odyssee avec un handicap. J'ai sur les deux cuisses des plaies qui suppurent et que je traîne, faute de soins, depuis quinze jours, et chaque pas en avant me fait souffrir. À l'aide de chiffons, j'improvise des pansements et je marche tant bien que mal. Nous allons toujours vers le Nord. Nous apprenons par un SS complaisant que nous allons à Lübeck, près de Hambourg, c'est-à-dire qu'il nous faudra faire, à vol d'oiseau, environ trois cents kilomètres de marche forcée, jour et nuit⁵³.

À la nuit tombante, notre groupe, composé de Belges et de Français, fait halte dans une grange. Il commence à pleuvoir et nous sommes trempés. Cette paille à même le sol nous semble le paradis. Nous nous entassons, et passons la nuit. À l'aube, départ du groupe. Dommage, nous étions bien ! Appel rapide : il manque des camarades. À l'aide de fourches, les SS fouillent la paille. Des détonations nous indiquent que certains ont été retrouvés et liquidés. Mais le temps presse pour ces messieurs ; ils ne veulent pas s'attarder.

On repart. Toujours rien dans le ventre depuis quarante-huit heures, mais nos gardiens non plus, et cela nous console un peu. Le temps s'est remis au beau, nous marchons d'un pas rapide, accéléré de temps à autre par un hurlement de SS. Il fait chaud, mon pyjama est collé contre mes cuisses, et chaque mouvement me martyrise. Un SS qui remarque de loin ma démarche s'approche de moi en me montrant son mauser, et me fait comprendre, en appuyant le canon sur mon cou, que si je me traîne encore, il arrêtera mes souffrances. Presque immédiatement, je me mets à courir, pour bien lui montrer

que je ne suis pas encore fini. Il éclate de rire et s'en va... J'ai eu peur !

Cet incident me donne des ailes, je ne sens plus mes jambes. Il faut coûte que coûte que je tienne, car il ne plaisantait pas. La vue de quelques-uns d'entre nous dans les fossés, avec une plaie béante dans le cou, me confirme que les traînards sont tués. Heureusement, les copains sont là, et tout en marchant nous évoquons l'exode en France en 1940, qui ressemblait étrangement à ce que nous sommes en train de vivre. Les Allemands fuient Berlin par tous les moyens. Des familles entières passent, entassées dans des camions militaires. De temps à autre, une Panzer Division nous croise en montant sur Berlin que nous fuyons. Il faut lui faire place et vite, car les chars ne s'arrêtent pas et passent sur tout ce qui leur fait obstacle. Pendant une halte, je découvre quelques plans de pissenlits que je mâche pour tuer ma faim. Plus loin, un cadavre de mulet est assiégé par les déportés. Il y a deux jours et deux nuits que nous marchons, avec pour toute nourriture des herbes, pissenlits et glands que nous ramassons à chaque pause. Il fait très chaud et très soif : j'ai dans ma bouche une pierre plate qui m'aide à saliver, souvenir de boy-scout, et qui m'épargne la tentation de boire dans un petit ruisseau. Nous marchons ainsi jusqu'au soir.

LA CROIX-ROUGE

Nous sommes parqués (environ cinq colonnes) dans un pré à découvert et entourés de SS. Nos cœurs battent très fort, est-ce qu'ils vont nous fusiller ? C'est alors qu'un miracle s'accomplit : trois gros camions blancs, de la Croix Rouge suisse, pénètrent dans le pré, et viennent vers nous. Après un conciliabule entre un colonel SS de nos gardiens et le chef du convoi, ce dernier remonte dans un des camions et, prenant le micro, s'adresse à nous en français : « Chers

camarades, nous avons obtenu de votre chef de groupe l'autorisation de vous donner à chacun un colis de trois kilos. Veuillez passer en ordre devant ce camion, où chacun recevra son dû. Surtout, pas de bousculade, nous comptons sur vous, soyez disciplinés, car vos gardiens arrêteraient immédiatement la distribution.

Dans nos cinq colonnes, il y a beaucoup de Belges et de Français. Chacun fait la police pour que tout se passe en bon ordre. Très émus et incrédules, nous nous rangeons en colonne par un dans la direction des camions, et la distribution commence. Belges et Français s'entendent à merveille, et tout se passe sans incident. Les SS, bien entendu, ont largement leur part : c'est la condition qu'ils ont mise à cette intervention.

Enfin, j'ai mon colis. Je l'ouvre et, fasciné par son contenu, je me demande par quoi commencer : des biscuits, du chocolat, du lait Nestlé... Un pique-nique géant débute à la lueur de la lune. Cela fait un spectacle unique. Toutes les mâchoires sont en action C'est notre plus belle nuit depuis bien des années !

Malheureusement, pas un n'a le courage de s'interrompre, nos estomacs sont insatiables, et ce colis ne fait qu'aviver notre faim. Certains se relèvent déjà, mais parce qu'ils n'ont plus rien à manger. Les premiers servis sont aussitôt pris de douleurs intestinales et de vomissements : un colis de trois kilos avalé la hâte ne doit pas arranger nos semblants d'estomacs. Je voudrais ne pas en faire autant, mais je n'y tiens pas, et mon colis y passe : j'ai avalé d'une traite une boîte de 500 grammes de poudre de lait, un pain d'épice, quinze gâteaux secs, un pot de confiture, une livre de sucre, deux cent cinquante grammes de chocolat et... une boîte entière de Nescafé !

J'attends en vain, par la suite, les résultats de cette orgie, mais rien ne se passe, si ce n'est que je tremble de tous mes membres : la réaction au Nescafé, sans doute ! Malgré toutes nos misères, nous avons tous

le moral, maintenant, et reconsidérons nos chances de survie.

DERNIÈRE ÉTAPE

Au loin, le son du canon se rapproche. Nous repartons en pleine nuit, toujours en direction du nord. Nous marchons ainsi jusqu'au petit matin, ou nous faisons une halte d'une heure, et lorsque le jour est levé, nous repartons. J'ai comme l'impression que nous ne marchons pas assez vite, car le bruit du canon se rapproche davantage. Les SS sont nerveux. La plupart sont les anciens détenus allemands qui ont été habillés et incorporés au dernier moment à Oranienburg, et ceux-là sont pires encore que nos anciens gardes. Heureusement, ils ne sont pas armés...

Lübeck est encore loin. Nous dépassons un groupe de deux cents femmes déportées qui, comme nous, marchent depuis plusieurs jours ; elles nous font des signes d'encouragement. Ma jambe gauche, maintenant, me fait souffrir atrocement. J'ai pu changer le pansement avec du papier hygiénique. Ça n'est pas beau, mais pourvu que je tienne jusqu'au bout...

DÉLIVRANCE

Nous sommes depuis quatre jours sur les routes. Il doit être vingt heures lorsque notre colonne de quatre cents Français et Belges abandonne la route pour pénétrer dans un bois et faire halte après quelques kilomètres. Nous distinguons une ancienne carrière, et ordre nous est donné de descendre dans un trou immense pour y passer la nuit. Avec nos couvertures, nous nous fabriquons des tentes. Nous apercevons nos gardiens qui se mettent en faction sur les bords de cette excavation.

La nuit tombe, très noire. Il pleut. Des rafales de mitraillettes çà et là,

le canon, le passage d'engins motorisés meublent toute la nuit. Ce n'est que très tôt vers l'aube que tout bruit cesse et que nous pouvons enfin nous assoupir, transis de froid et de peur.

Les premières lueurs de l'aube apparaissent, Le matin se lève, silencieux. Notre première constatation est ce silence coupé de temps à autre par un coup de fusil. Nous sommes dans une clairière. Un remue-ménage se produit dans notre petit camp. Certains sont sûrs que nous ne sommes pas gardés, ou bien que nos gardes se cachent. Personne n'ose bouger. Enfin, un audacieux se décide à faire l'escalade. Nous le suivons du regard. Une fois là-haut, il va voir et revient quelques instants plus tard en hurlant de joie comme un fou : « Les sentinelles ne sont plus là ! Il n'y a personne qui nous garde ! » Nous sommes libres, mais nous ne croyons pas tout d'abord ce que nous avons entendu, aussi restons-nous sur nos gardes et, par prudence, nous restons à deux cents, terrés dans notre trou ; peut-être est-ce un subterfuge de nos gardiens qui attendent que nous déguerpiissions pour nous massacrer ? Mais le silence règne tout autour de nous, pas même une détonation ! Est-ce que la guerre serait terminée ? N'y tenant plus, nous sortons tous de nos repaires et rejoignons notre ami courageux pour constater à notre tour que la fin de notre cauchemar est arrivée : les SS, fuyant les Russes, nous ont abandonnés pour rejoindre au plus vite les Américains !

VI. Vers la liberté

L'OFFICIER RUSSE

Un audacieux s'est risqué jusqu'au village voisin et revient, les bras chargés de victuailles. Il nous signale qu'aux alentours, tout est abandonné, maisons et fermes : pas un soldat, pas âme qui vive, mais hélas des centaines de cadavres de déportés jonchent les routes, achevés semble-t-il au dernier moment.

Nous devons faire du bruit car, au-dessus de nos têtes, un homme vêtu d'un uniforme que nous ne connaissons pas nous épie. Il nous parle finalement dans un dialecte qui semble être du russe. Nous sommes délirants : cette fois-ci, nous sommes libres, c'est sûr ! Nous escaladons notre fosse et allons à la rencontre de cet officier. Nous comprenons qu'il faut le suivre et que nous allons être hébergés dans un endroit convenable.

C'est une colonne de deux cents hommes libérés qui suit notre bienfaiteur, à travers routes et villages. Mais l'horreur est partout. Les cadavres encore chauds de nos frères de misère gisent par centaines sur les bords de la route. Alors vient une question que nous nous posons tous : « Pourquoi eux et pas nous ? »⁵⁴. Ils sont là, par centaines, liquidés avant l'arrivée des Russes. Les ordres de Himmler — ne pas laisser un déporté vivant — ont été exécutés. Nous nous attardons, tout en ayant l'espoir de ne pas reconnaître un visage. Nous déchiffrons des numéros très anciens, datant des premières déportations... Dire que ces pauvres types ont enduré quatre ou cinq années de misère pour finir de la sorte, à quelques heures de la liberté ! Nous mesurons la chance qui nous échoit.

LE CAMP MONGOL

Nous arrivons dans une enceinte pleine de soldats mongols. Il y règne un désordre indescriptible. Nous sommes reçus à bras ouverts

mais ce qui nous glace, c'est que ces bougres de Mongols n'ont aucune idée des lois de l'hospitalité.

Tout d'abord, ils nous dépouillent de tout ce qui peut être brillant : or, montres, etc. Mais il faut dire que la collecte ne rend rien, car les Allemands sont passés bien avant eux. Nous mangeons l'ordinaire du camp, et commencent les réjouissances pour ces messieurs : ils sont complètement ivres et chantent comme des enfants, ils nous offrent de la vodka et des cigarettes, mais tout ce remue-ménage n'est pas fait pour me plaire. Toute cette viande saoule devient de plus en plus inquiétante. Un jeune camarade et moi décidons de faire le mur. Les autres sont fatigués et nous laissent partir, et nous réussissons assez facilement à fausser compagnie à nos libérateurs.

Mon jeune camarade connaît l'allemand et nous marchons toute la nuit vers le Nord. Le spectacle qui s'offre à nous dans cette nuit claire est magnifique ! Magnifique pour deux raisons : la guerre est finie, nous sommes libres, le canon s'est tu ; le champ de bataille est là à nos pieds, mais sans combattants.

Le choc a été impitoyable. Il règne un chaos sinistre. Les cadavres jonchent le sol par centaines, entremêlés à des montagnes d'armes de tous calibres. Personne à l'horizon : des restes fumants de voitures, de tanks, et toujours des cadavres, dont certains sont affreusement mutilés. Je suis transi : non par le froid, mais par la peur, ce spectacle m'épouvante, et nous marchons de plus belle pour nous écarter de ce charnier, mais ce sera le même spectacle sur des kilomètres et durant toute la nuit.

Nous avançons silencieusement, car maintenant nous craignons d'être pris pour des Allemands et de nous faire massacrer. Quant à rester sur place et attendre le lever du jour, nous n'en avons pas le courage, et nous marchons jusqu'au petit jour. Alors nous nous donnons un moment de repos, et nous nous endormons dans une Opel abandonnée sur la route.

LE VILLAGE DÉVASTÉ

La chaleur et la puanteur nous réveillent, et nous repartons immédiatement. Nous ne rencontrons toujours personne, et bientôt nous apercevons quelques maisonnettes. Nous traversons un village dévasté par les deux armées. Les draps blancs, qui pendent encore aux fenêtres, indiquent que le village s'est rendu, mais il n'y plus aucun bruit, aucune vie.

Nous entrons dans une maison dans l'espoir d'y trouver de quoi manger. Tout est saccagé, les meubles ont été cassés à la hache, les matelas vidés, des piles de linge et de vêtements sont à terre, et du sang, du sang partout ! Nous pensons que les habitants de ce village ont dû passer un mauvais quart d'heure. Au premier étage, même spectacle. Nous visitons une deuxième maison, une troisième, et enfin nous trouvons ce que nous cherchons : dans la cuisine, un placard plein de pots de confitures. Nous nous installons et, faute de jambon, nous liquidons quelques pots et repartons.

Au bout du village, nous entendons enfin du bruit. Dans une maison, nous trouvons une vingtaine de femmes déportées. Mon camarade discute avec elles en allemand : ce sont des Polonaises, elles sont toutes malades et attendent la Croix-Rouge. Le gros de la troupe est parti vers les Américains. Nous demandons ce qu'il nous reste de chemin pour arriver chez eux, et notre joie est immense lorsqu'elles nous apprennent que nous sommes pratiquement arrivés, mais que le plus dur sera de traverser le seul pont utilisable, gardé d'un côté par les Russes, et de l'autre par les Américains.

LE RETOUR⁵⁵

Au détour d'un chemin, nous rencontrons quelques voitures conduites par des Mongols. Ceux-ci nous voyant arriver, nous

commandent de stopper et, braquant leurs mitraillettes sur nous, nous demandent dans leur dialecte : « Herman ? », ce qui pour eux veut dire certainement « Allemand ? ». Mais tout en levant nos bras, nous leur disons que nous sommes français. « Franzuski ? » et dès lors c'est une joie collective. Nous montons dans leur voiture, nous sommes généreusement fêtés, on nous tend des paquets de cigarettes « Gauloises » de France, on nous sert de la Vodka, et nous repartons !

Enfin nous arrivons au pont, et après s'être fait comprendre par la sentinelle, un officier russe nous le fait traverser. Pour la première fois, nous apercevons sur l'autre rive deux uniformes américains. Nous sommes LIBRES !

Deux mois après, j'étais à Paris⁵⁶.

Le Témoin gaulois - Léon Ichbiah, Matricule 173293

POSTFACE

Je suis fille de déporté : mon père, comme tant d'autres, n'est jamais revenu d'Allemagne. À la Libération, je suis allée chercher mon frère et ma sœur, âgés alors de sept et six ans, à Précigné, dans la Sarthe, où l'U.G.I.F. les avait confiés, l'une à Monsieur Cormier, le maire du village, chez qui elle était très heureuse et avec qui nous sommes restés en relations jusqu'à ce qu'il meure, l'autre à des fermiers qui l'employaient à leurs travaux. Les paysans qui ont hébergé des enfants juifs ont été naturellement plus ou moins gentils et beaucoup l'ont été vraiment. Mais en ce temps-là, c'était déjà très beau, de recevoir des gens que l'on ne connaissait pas.

Le ramassage des enfants qui avaient été dispersés de cette manière à travers toute la France était assuré par des camions américains. J'ai continué à faire ce travail, bénévolement, pendant une année environ. On vivait au jour le jour, mangeant et dormant chez les fermiers qui accueillait très bien ces Américains, dispensateurs de cigarettes et de chewing-gum...

Puis j'ai fait de la représentation : d'abord pour « La Boutonnerie de la Seine », une usine installée du côté de Dijon, ensuite pour une maison de chaussures de Limoges.

J'ai rencontré Léon, à son retour de déportation. C'était, je crois, le 15 juillet 1945. Nous avons un ami commun et je les ai rencontrés ensemble, rue Popincourt. Le comité d'accueil de l'Hôtel Lutetia lui avait donné un pauvre uniforme kaki, mais je le revoyais, quelques années plus tôt, portant sur les épaules Michèle, son adorable petite fille brune aux yeux bleus, morte depuis avec sa maman dans la chambre à gaz d'Auschwitz ; il était alors très connu dans le quartier, et aimé de tous. Notre ami fit les présentations : cet homme si brave, et qui avait tant souffert, avait l'air triste avec un petit sourire, quand même...

Il fut très vite question de mariage entre nous, mais il me demanda de patienter, car il fallait attendre les papiers prouvant que sa femme et sa fille ne reviendraient plus. Nous devons attendre cinq ans le jugement déclaratif de décès.

Je l'ai revu ensuite à Nice, où mon travail m'avait conduite. Lui-même avait été

envoyé pour un mois à Menton, pour raisons de santé, et il est venu me rejoindre. Nous allions à la plage, il commençait à se détendre. Les gens, lorsqu'ils voyaient son numéro matricule tatoué sur son bras, venaient le questionner, mais il répondait évasivement, n'aimant pas qu'on en parle. C'est moi qui l'incitais à raconter ses souvenirs, je voulais tout savoir. Lui voulait absolument oublier.

Pourtant la déportation l'avait profondément marqué, corps et âme. Il eut d'abord une éruption de furoncles énormes, il en avait partout, en particulier sur les bras. Il opérait lui-même ses anthrax, avec un canif qu'il passait à la flamme. Puis il prenait la bouteille d'alcool et la vidait dans la plaie, me disant de ne pas regarder, qu'il ne sentait rien. Il était complètement immunisé contre la souffrance physique. Ensuite, il a fait un eczéma généralisé qui avait envahi tout son corps, en particulier les bras et les cuisses, et qu'il soignait également à l'alcool iodé. J'en ai eu à mon tour, dont je n'ai jamais réussi à complètement guérir. Cela a duré quelques années, puis sa santé s'est rétablie. Mais de toutes façons, c'était un homme qui avait horreur de se dire malade, et surtout qu'on ait pitié de lui. Ainsi, jusqu'au dernier moment (il devait mourir en 1975 d'une maladie de cœur), il tint absolument à m'aider à porter des charges, disant qu'il ne voulait être malade aux yeux de personne : « Je ne veux de pitié de personne ! »

Ses épreuves, cependant, ne l'avaient rendu ni misanthrope, ni même pessimiste. Mais il aimait bien s'isoler, le faisait très souvent, et je lui en laissais naturellement la possibilité. Parfois, je lui disais : « Mais à quoi penses-tu ? » Et il me répondait : « Je pense toujours à la même chose, bien sûr ! », mais il ne me donnait aucun détail. Il disait toujours, et cela m'a beaucoup marquée :

« Ne pense pas qu'il y ait quelqu'un qui pense à toi, pense que dans la vie on est toujours tout seul. » J'essayais de lui répondre : « Mais moi, j'existe, je te connais, je j'aime, je peux peut-être faire quelque chose pour toi...

— Quand même, ne demande jamais rien à personne, ne compte que sur toi-même... C'est une espèce de philosophie qu'il s'était faite et qu'il m'a d'ailleurs communiquée.

Il n'éprouvait pas de haine pour ses bourreaux. À la Libération, il a eu souvent

l'occasion de lyncher, comme certains l'ont fait. Lui n'en a pas été capable. Il disait : « S'ils ont fait cela, peut-être que d'autres en auraient fait tout autant ? Ces hommes ont fait du mal, peut-être ont-ils été obligés de le faire ? » Lui ne savait pas, ne voulait pas faire le mal, ne voyait le mal nulle part, puisqu'on lui avait tout pris.

Quand il est revenu de déportation, Léon n'avait pas d'argent et ne savait que faire. Il voulait conduire de belles voitures, être chauffeur de maître. Puis il a réalisé que ce ne serait pas un travail très agréable. Alors, il a voulu s'acheter un garage et, pour cela, mettre de l'argent de côté. À ce moment-là — c'était en 1946-47 — un garage coûtait peut-être cinq millions de francs. Il a d'abord fait le commerce des motos, qu'il démontait et remontait complètement, avec des carburateurs spéciaux, pour les revendre au Marché aux Puces, Porte de Clignancourt. Comme il était fêru de mécanique, il était très entouré de copains qui lui demandaient conseil, les jeunes surtout.

Nous avons fait aussi de la représentation de lampes chez Mme Cario, veuve de son ancien patron qui était mort en déportation, puis nous avons commencé à faire les marchés ensemble. Nous avons d'abord vendu des tissus, puis il s'est souvenu qu'il avait été vendeur associé, avant la guerre, à la maison « Sous le parasol », boulevard Sébastopol. C'était une parfumerie qui vendait par lots ses propres produits. Nous avons donc essayé de pratiquer la même méthode de vente, mais sur les marchés. C'était très fatigant mais très intéressant, nous étions au contact du public. J'étais d'abord assez timide, et n'aidais guère Léon qu'à déballer et remballer les marchandises. Et puis un jour, comme je gardais le stand après la vente, à l'heure du déjeuner, des clients sont revenus et je me suis mise à leur répondre, tout d'abord doucement — j'étais timide et j'avais très honte — et ensuite un peu plus fort, pour voir si je ne serais pas capable de vendre comme lui, avec les mêmes gestes et les mêmes paroles. Quand il est revenu, il a été bien surpris par l'attroupement, mais je tremblais d'émotion. Alors il m'a embrassée en public, et a pris la relève. À partir de ce moment, nous avons continué à nous relayer. Quel merveilleux professeur j'ai eu : il m'a donné confiance en moi car je me suis aperçue que j'avais une sorte de

personnalité.

Trois ou quatre années ont passé, mais quand nous avons eu les cinq millions du garage, il en coûtait peut-être dix ! Ça a été le rêve de sa vie, mais chaque fois que nous avons l'argent, le garage coûtait beaucoup plus cher, il a fini par y renoncer. Pourtant, beaucoup de gens voulaient s'associer avec lui, parce qu'il s'y entendait très bien ; c'était surtout un homme très sérieux en qui tout le monde avait une grande confiance. Mais nous faisons les marchés, d'abord ensemble, puis chacun de notre côté. Plus tard, nous avons pris un commerce à Cannes, parce qu'il commençait à être très fatigué. Quel déracinement ! Du jour au lendemain, j'ai tout abandonné, parents, amis... Mais pour cet homme, que n'aurais-je fait ! Et puis, je crois qu'il a repris un peu goût à la vie. Il n'y était pas vraiment attaché, il disait simplement, lorsque les choses arrivaient : « Je trouve que c'est bien, c'est une seconde vie pour moi » ou bien « Je repars, je refais, grâce à toi, une nouvelle vie, et je t'en remercie beaucoup ». Il a mis un trait sur le passé, ne voulait pas qu'on en reparle, il ne voulait plus que cette chose-là reparaisse dans une conversation.

Léon n'évoquait volontiers ses épreuves qu'avec ses compagnons de déportation. Encore ne parlaient-ils jamais des choses horribles qu'ils avaient vécues.

Par exemple, alors qu'ils creusaient une tranchée, un gardien allemand est venu au bord de la fosse et a jeté à Léon son casse-croûte de pain et de lard. Léon, pensant qu'il lui tendait un piège pour l'abattre, n'osait bouger. Mais l'autre lui ordonna de manger. Comme il n'osait toujours pas, le soldat prit son fusil et le pointa dans la direction opposée, si bien que Léon, qui n'en croyait pas ses yeux, comprit enfin qu'il n'avait rien à craindre et se précipita sur le sandwich. Ce geste, il s'en est toujours souvenu, et il me disait que cela a été le meilleur repas de sa vie.

Ils évoquaient aussi les moments de répit à l'usine Siemens, où ils mangeaient mal mais où ils se trouvaient à peu près à l'abri des coups et des intempéries. C'est à ces séjours qui faisaient d'eux, parmi les déportés, un cas extraordinairement privilégié, qu'ils doivent d'être revenus. Par exemple, ils avaient surnommé l'un des leurs « le Glaiseux » parce qu'il faisait sa toilette

avec de la glace, dehors, torse nu, se brossait les dents et se lavait les pieds malgré le froid excessif, tandis que ses compagnons, squelettiques et affamés comme lui, n'en avaient évidemment pas le courage.

Ou encore, à Noël 1944, ils ont organisé une sorte de fête où Léon avait joué successivement les rôles d'un lutteur et de Tino Rossi (le surnom lui en était resté quelque temps), pour essayer d'oublier leur situation. Il faut dire que Léon a toujours été très gai, très amusant ; il avait toujours des histoires drôles à raconter. Pour cette raison aussi, il était très aimé, et sa compagnie était très recherchée.

Il était aussi très habile de ses mains : à l'usine Siemens, il faisait avec des chutes de laiton, des cadres et des bijoux : bracelets, bagues... qu'il troquait avec les plus humains de ses chefs nazis contre un morceau de pain. Il y passait ses nuits. Il faisait aussi, avec des morceaux de tissu, des chaussettes, des bas..., car ils travaillaient à moins 30° avec leur espèce de pyjama léger en coton rayé.

Autre anecdote : chez Siemens toujours, alors qu'ils débayaient l'usine après un bombardement intensif par les Américains, ils ont trouvé la nourriture des chiens policiers qui étaient là pour les déchiquer dès qu'ils faisaient un écart. C'étaient des espèces de gros biscuits que l'on faisait cuire à l'eau pour obtenir une pâtée. Les déportés s'en sont régalez et ensuite plusieurs ont été malades et en sont morts.

De cette période, j'ai retenu encore deux images sinistres : le nettoyage quotidien des lieux d'aisance et du trajet qui y conduisait, car les hommes souffraient de dysenterie, et les représailles qui furent prises par les Allemands quand ils s'aperçurent que les pièces qu'ils fabriquaient (c'étaient des éléments de V 2) étaient sabotées. Cela a été terrible, beaucoup sont restés sur le carreau.

Léon avait gardé beaucoup d'admiration et de reconnaissance pour les femmes déportées, en particulier pour Madame Pernitchi, dont il parle dans ses notes, et pour celle qui allait devenir Madame Simone Veil : toutes deux appartenaient à son convoi. Alors qu'elles touchaient les mêmes rations odieusement insuffisantes que les hommes, elle arrivaient à se priver encore, et en faire passer une partie au camp des hommes !

C'est au cours des années 1947-1948 que Léon a commencé, à ma demande, à rédiger ses mémoires. En fait, dès son arrivée, il avait déjà pris quelques notes à l'Hôtel Lutetia où il était hébergé. Mais cela lui coûtait beaucoup et quand le chagrin le submergeait, il s'arrêtait net. Il a donc commencé à écrire de lui-même, puis je l'ai poussé à continuer, parce que je voulais connaître la vie qu'il avait menée là-bas, et ne jamais l'oublier et que cela reste gravé à jamais dans nos cœurs. C'est toujours moi qui lui posais des questions. Il y répondait volontiers, mais brièvement, ne voulant pas m'attrister. Mais il faisait énormément de cauchemars. Souvent, et jusqu'aux dernières années, il lui arrivait de hurler la nuit, de se débattre, de sauter ; pendant deux années, il a couché à terre, ne pouvant supporter un vrai lit.

Léon est mort le 21 octobre 1975. Aujourd'hui, j'ai pris la décision de publier ses notes, bien que nous n'ayons jamais envisagé de le faire de son vivant : il n'aimait pas se mettre en valeur, et ne voulait à aucun prix qu'on le plaigne; il n'écrivait que pour moi et pour sa famille, et il fit son enregistrement à ma demande, vers 1957. Mais j'estime que le souvenir de cet homme qui fut un saint à sa manière, ne doit pas se perdre complètement. Je voudrais aussi maintenir le souvenir de tous les innocents qui ont péri dans l'enfer d'où il est revenu, et que les horreurs qu'il a décrites ne se renouvellent plus jamais.

Maguy Ichbiah

Le Témoin gaulois - Léon Ichbiah, Matricule 173293

TÉMOIGNAGES

SALVATOR ICHBIAH

Mon père, David Ichbiah, sa femme et leurs enfants, habitaient Barcelone depuis le début de l'année 1914. L'aîné, Marco, était né à Smyrne en 1908. Moi-même, Salvator, en 1914 à Paris et Léon en 1917 à Barcelone

David était ferblantier. Artisan habile et coté, ses affaires étaient prospères et une bonne aisance régnait dans le foyer. Le couple eut la douleur de perdre Léa, l'aînée de Marco, Joseph, mon aîné et Jacques, le jumeau de Léon.

Quoique établi à son compte dès sa douzième année — donc privé d'instruction — mon père était autodidacte et attirait parmi ses relations des personnes d'un niveau social et culturel supérieur au sien. Nous grandîmes dans l'ambiance de la grande guerre dont les échos imprégnaient toute la vie espagnole. Puis, la paix étant venue, ma mère persuada son mari de revenir s'installer à Paris où résidait toute sa famille. Mon père monta alors un atelier moderne, dans le onzième arrondissement, et ne tarda guère à prospérer.

Il nourrissait de grandes ambitions pour lui-même et ses trois fils... Hélas. L'épidémie de grippe qui s'abattit sur l'Europe au lendemain de cette guerre l'emporta dans sa 39^e année. Rocha, notre mère, en butte à de graves problèmes financiers subsistait au jour le jour, en vendant le stock existant.

Pour se sentir plus libre de ses mouvements, elle m'avait placé dans un orphelinat Boulevard Diderot ; Léon, plus jeune, avait besoin de soins vigilants. Quant à Marco qui avait 13 ans, il pouvait se rendre utile et l'aider. Puis, ayant réalisé tout son avoir, elle décida de retourner à Smyrne, sa patrie d'origine, où vivaient ses parents et son beau-frère. Elle tenta de subsister avec ses trois fils en exerçant le métier de couturière mais déchantait rapidement. Après maintes désillusions et la guerre gréco-turque qui menaçait, consciente d'avoir commis une erreur, elle réintégra son domicile parisien avec Léon, le plus jeune. Marco sera confié au beau-frère Haïm qui s'occupera de son rapatriement plus tard. Moi-même, chez un oncle qui m'hébergera jusqu'à la fin de cette guerre.

De retour à Paris quelques années plus tard, je retrouve mes deux frères. Léon et moi, plus proches par l'âge, nous deviendrons camarades de jeux et nous ferons

du scoutisme. Puis l'école communale terminée, nous travaillerons chacun de notre côté.

Léon sera attiré par la mécanique. À 13 ans, chez Nissot le garagiste, il manipule et conduit toutes sortes de véhicules. Puis, il travaillera dans la mécanique industrielle avant de se diriger, plus tard, vers le commerce.

C'est devenu un grand jeune homme de fort belle allure qui ne craint pas de faire Paris-Trouville et retour en vélo pour y passer un weekend. Sa jovialité, sa gentillesse en font un compagnon que tout le monde apprécie.

Notre mère s'étant remariée, nous habitons une chambre d'hôtel et il m'échoit la tâche de veiller sur lui, plus jeune. Mais tous deux, nous restons sous la tutelle de Marco, déjà marié, qui fait figure de patriarche malgré ses 20 ans. C'est lui qui suggère, décide et dirige. En retour, nous lui vouons un attachement quasi-filial. Mariages, enfantements, changements de situation se succèdent au cours de ces quelques années qui nous séparent encore de la guerre et de la mort de notre mère survenue en 1938.

A Mers-les-Bains où Léon et moi avec nos épouses venons de passer l'été pour une tournée commerciale, l'ordre de mobilisation générale vient nous surprendre. Nous sommes le 2 septembre 1939. Nous nous séparons de Flore et Victoria et partons vers Paris livrer la Peugeot 402 qui est réquisitionnée par l'Armée, cours de Vincennes. Puis, nous nous séparons pour rejoindre notre centre de recrutement respectif.

Après la « drôle de guerre » et la débâcle, c'est l'occupation et le déferlement des mesures antisémites. Un matin du mois d'Août 1941, on apprend que Marco a été pris dans la rafle des israélites du 11^e arrondissement. Inconscient du danger, l'idée de nous enfuir ne m'effleure même pas, comment abandonnerais-je mon frère aîné ? Deux inspecteurs de police viendront, un peu plus tard, mettre un terme à ces états de conscience et nous nous retrouverons les trois frères, réunis dans la sinistre prison.

Pour cause de maladie, Marco sera libéré le 76^e jour ; moi-même le lendemain. D'un étage supérieur, Léon, les yeux ruisselants de larmes, me suit du regard pendant que je m'éloigne vers la sortie. La détresse de se retrouver seul, privé de

L'affection de ses frères, éclate.

Deux ans passèrent. Ma femme, nos trois jeunes garçons et moi, nous échouons à Collonges-sous-Salève à travers des exodes successifs. Je suis ouvrier agricole réfugié d'Antibes. Cela nous permet de vivre incognito, quoique d'une façon précaire. C'est la période où Léon est à son tour libéré du camp de Drancy. Nous correspondons ensemble. Quand il nous fait part de ses appréhensions, nous lui conseillons de nous envoyer Michèle-Rose, sa petite fille. Mais des mois passent sans que le jeune couple parvienne à s'en séparer.

Hélas, la région de Collonges-sous-Salève, « zone franche », est à son tour occupée par les troupes allemandes. Divers indices inquiétants nous prouvent bientôt qu'il est tout juste temps de déguerpir, une fois de plus.

La Suisse est là, tentante, de l'autre côté du village. Après une courte prière, on tire à pile ou face. Le sort désigne Peyrins, dans la Drôme, où mes beaux-parents viennent de se replier. C'est juste le moment où nous parvient une dernière lettre de Léon et Victoria disant qu'ils étaient d'accord pour nous envoyer leur petite fille... C'était trop tard, nous devions partir en catastrophe...

À la libération, sachant que Marco et Léon avaient été repris une seconde fois, puis déportés en Allemagne, ma femme et moi épiâmes les nouvelles et la liste des survivants qu'on pouvait consulter à l'Hôtel Lutetia. Léon seul a survécu. il habitera avec nous jusqu'à ce qu'il rencontre Maguy. Mon fils Jean m'a raconté, quelque trente années plus tard, qu'il observait son oncle en cachette allongé sur le canapé du salon, en train de pleurer. Sans doute au souvenir de sa femme, de sa fillette, de Marco... Grâce aux soins vigilants de Maguy, Léon survécut tant bien que mal. Il ne se plaignait jamais. La veille de sa mort je fis le rêve de me trouver dans une auto qu'il conduisait, de nuit, au-dessus des montagnes. Au cours d'une manœuvre, j'étais éjecté dans le vide et m'aperçus bientôt que cette chute devait m'être fatale, aussi je criais vers lui : « Adieu Léon, c'est la fin »... Je me réveillai. Il était 3 heures du matin. Ce même jour, vers 16 heures, Léon, au cours d'une sortie en mer, ressentit le malaise cardiaque qui devait lui être fatal malgré son transport à l'hôpital de Cannes.

ALBERT LÉVY

Voici, comme vous me le demandez, quelques détails concernant notre libération que je situe vers le 30 Avril ou le 1^{er} Mai ; nous étions quatre : Léon, Jacques, Guy et moi-même.

Libérés par les Russes, sous cherchâmes aussitôt à regagner la zone américaine qui heureusement pour tous était proche.

Notre premier soin fut de nous débarrasser dans une grange de nos vêtements rayés après un dépeuillage en commun, cet échange de vêtements ayant été fait grâce aux Russes.

Puis comme relaté par Léon, nous sommes arrivés en zone américaine, ce qui pour nous était un rêve, une joie que même aujourd'hui je ressens ! Pendant trois ou quatre jours nous avons vécu dans une ambulance abandonnée sur le bord de la route, ravitaillés par la cuisine d'un Kommando de prisonniers français. Puis l'armée américaine nous imposa de rejoindre une caserne où nous avons retrouvé presque tous nos camarades français et là nous avons appris la signature de la reddition allemande le 8 Mai ; nous n'y sommes restés que quelques jours, puis avons été embarqués vers Schwerin, caserne Adolf Hitler, où nous fûmes logés et nourris d'abord par les Américains puis par les Anglais.

À la suite d'une visite d'Officiers Médecins français, nous fûmes jugés intransportables et dûmes attendre de reprendre des forces et, évidemment, nous commençons à penser à tous ceux que nous avions laissés, ceux que nous allions retrouver et à l'avenir qui nous attendait !

Puis, le 8 JUIN nous fûmes dirigés sur Lünebourg et après désinfection embarqués le 9 JUIN sur un DC 3 français où nous avons voyagé Léon et moi ensemble jusqu'au BOURGET.

Arrivée au BOURGET, accueil exceptionnel et départ en bus vers l'Hôtel LUTETIA, où nous fûmes interrogés. Ignorant où chacun de nous allait, nous avons convenu d'un rendez-vous chez ma sœur que j'espérais retrouver à Paris ; ainsi, j'ai revu Léon à plusieurs reprises avant mon départ en convalescence au

Le Témoin gaulois - Léon Ichbiah, Matricule 173293

Maroc et à mon retour également. Nous avons fait quelque temps après la connaissance de Maguy, et la vie nous a séparés jusqu'en 1959.

Je garde un souvenir de Léon, non pas comme d'un compagnon de misère, mais comme d'un frère, car pour nous, plus qu'une amitié était née de ce cauchemar. À mon ami et frère inoubliable et inoublié, LÉON.

Paul SCHAFFER

Il y a quelque temps une jeune personne apprenant ma qualité de Déporté, m'a demandé à propos d'Holocauste :

« Est-ce que cela était vrai ? »

« La vérité était encore pire ! C'est le même propos que je sou mets aujourd'hui à M. Collinot qui m'a fait lire le récit de Léon, pour témoigner de son authenticité. Certes nous avons tous vécu notre déportation différemment, frappés davantage dans notre amour-propre, dans notre sensibilité, dans notre chair, en fonction du degré de telle ou telle sensibilité particulière.

Le récit de notre ami Léon na pas échappé à son empreinte personnelle — Sa sobriété, sa simplicité, sa sensibilité est la première impression qui se dégage à la lecture. Par contre, je n'ai pas retrouvé dans ce récit, l'autre Léon que j'ai connu là-bas, en cet hiver 1944, lui fraîchement débarqué dans cet univers, dans lequel je vivais depuis dix-huit mois déjà.

Ma curiosité de voir les nouveaux m'a fait approcher de lui : cet homme jovial, robuste, avec une tête d'un parfait ovale. une bouche qui ne demandait qu'à sourire et à plaisanter, avec des yeux à la fois tristes et vifs. Il était en même temps jeune de par son âge et vieux par la douleur et les larmes qu'il ne pouvait cacher quand il me parla de sa petite fille et de sa jeune femme, déportées en même temps que lui et dont le sort lui était connu dès lors qu'il se trouvait dans ce sinistre Birkenau, à proximité des fours où tant des nôtres ont disparu.

Léon était de ceux qui dans cette sinistre et tragique situation, trouvaient encore en eux-mêmes des ressources, ô combien rares, de dire des mets drôles, voire de lancer une plaisanterie.

J'ai partagé avec Léon la période de Birkenau dans le Block II d'où nous allions presque tous les jours à Bobrecq pour construire l'usine de SIEMENS, où nous avons fini par aboutir jusqu'au 18 Janvier, jour de l'évacuation, la marche forcée jusqu'à Gleiwitz — après quoi nos destins se séparèrent.

En somme j'ai partagé avec lui durant un an, la vie concentrationnaire, beaucoup plus qu'il ne faut dans ces circonstances pour juger les qualités d'un

Le Témoin gaulois - Léon Ichbiah, Matricule 173293

homme.

*Ce n'est pas par complaisance pour les siens que j'affirme que Léon était là-bas
— la dignité, le courage et la simplicité.*

Louis WEISER, Matricule 175003

J'ai été arrêté à Grenoble en Février 1944, transféré à Drancy et déporté début Mars 1944 ; à partir de là, j'ai suivi le même itinéraire que Léon Ichbiah avec la même sélection pour le commando Siemens et avec quatre autres camarades je me suis retrouvé au bloc n° 11 (S.K.) à Birkenau où j'ai fait connaissance avec les autres membres du commando Siemens.

Notre groupe a été très uni dès le début. Toutefois, mes liens d'amitié avec Léon étaient vraiment fraternels, nous avions les mêmes idées, le même optimisme et la même volonté de tenir jusqu'au bout, c'est-à-dire la libération.

Durant notre séjour à Bobrek, je me suis arrangé pour que Léon soit affecté aux mêmes machines que moi afin de pouvoir l'aider professionnellement, ayant plus d'expérience que lui dans ce domaine. Tout cela a encore resserré nos liens et tous les moments libres, nous les passions ensemble à nous raconter notre vie et à ébaucher des projets sur la conduite à tenir en cas de solution finale qui nous menaçait à toute heure.

Nous avons été séparés pendant l'exode car j'ai été désigné pour pousser les deux chariots avec les affaires de notre commando c'est-à-dire les ustensiles de cuisine, les cantines des SS, etc. De ce fait, je me suis trouvé tout à fait à la queue de la colonne, si bien qu'après une marche de toute la nuit notre petit groupe avec les deux chariots a été séparé au petit jour du reste du commando.

C'est à ce moment que j'ai décidé de fausser compagnie à mes anges gardiens (des vieux Allemands déguisés en SS).

J'ai eu beaucoup de chance et après maintes péripéties, j'ai été rapatrié par les Russes d'Odessa à Marseille au mois de Mai 1945.

J'ai retrouvé Léon Ichbiah à Paris en Septembre 1945 et de ce jour nous entretenions notre amitié pendant trente ans au cours desquels j'ai pu constater qu'il est resté aussi dévoué et généreux qu'il était au camp.

Sa mort, je l'ai ressentie comme la perte d'un frère très cher et je suis sûr que ce sentiment est partagé par tous les rescapés de notre commando.

Le Témoin gaulois - Léon Ichbiah, Matricule 173293

LE GÉNOCIDE : APERÇU HISTORIQUE

Le mot « génocide » (« Extermination méthodique d'un groupe humain, ethnique, racial, religieux » selon le Dictionnaire Larousse de la Langue française) est apparu vers 1945 quand l'opinion publique, frappée de stupeur, découvrit à travers les récits des rescapés et les reportages photographiques et cinématographiques l'horreur du monde concentrationnaire.

Certes toutes les guerres, affreuses en elles-mêmes, comportent leur cortège de destructions matérielles, de famines, d'épidémies, de mutilations irrémédiables et de massacres de civils désarmés, de femmes et d'enfants, et de la guerre de Troie aux tueries que chaque année renouvelle en diverses parties du monde, en passant par nos guerres de religion et nos révolutions, l'histoire est jalonnée de pages sanglantes. Mais elles s'inscrivent dans un contexte d'exaspération, de peur réciproque, de violence incontrôlée, ou sont des « opérations » ponctuelles de terreur déclenchées par la politique cynique des États et des factions.

Ce qui fait de l'entreprise d'extermination nazie un événement *radicalement nouveau* qu'aucun mot d'aucune langue ne pouvait encore désigner, c'est précisément qu'il s'agit d'une *entreprise* parfaitement concertée, organisée sur une *échelle industrielle* et préparée froidement à partir d'une *idéologie raciste* logiquement et systématiquement développée.

1. Le nazisme : une idéologie raciste.

La « doctrine » nationale-socialiste (en abrégé : nazie) se présente comme un catalogue de slogans hétéroclites, rassemblés dans le programme électoral de 1921, repris dans le *Mein Kampf* de Hitler (1923-1927) et « théorisés » par Alfred Rosenberg (*Le Mythe du XX^e siècle*, 1930).

Le racisme nazi, en particulier, est emprunté à des sources... étrangères : *Essai sur l'inégalité des Races humaines* du Français Gobineau (1853-1855) qui attribue à chaque « race » des qualités différentes, voit dans le « métissage » un processus d'ailleurs inéluctable de « décadence » et situe la « race supérieure » non chez les Allemands, trop « métissés » de Slaves et de Latins, mais en

Angleterre, en Belgique et dans le Nord de la France, et *Fondements du XIX^e siècle* de l'Anglais H.S. Chamberlain (1899), qui fit de l'Allemagne sa patrie et détourna au profit de la « race germanique » les thèses racistes de Gobineau.

Quant à l'antisémitisme, c'est une vieille maladie de l'Europe chrétienne, dont les sources lointaines sont religieuses mais que depuis le Moyen Âge, les puissants ont toujours utilisée en temps de crise pour détourner les colères ou les inquiétudes de leurs peuples.

Le XIX^e siècle lui a donné un développement exceptionnel avec l'apparition des nationalismes et l'exaspération des luttes sociales : Affaire Dreyfus en France, législation raciste à Vienne, multiplication des « pogroms » (pillages accompagnés de massacres) en Russie marquent la fin du XIX^e siècle et l'aube du XX^e.

Le nazisme emprunte enfin à Darwin la théorie mal comprise de la *sélection naturelle*, ce qui donne à ses thèses une coloration pseudo-scientifique : la race des grands Aryens blonds aux yeux bleus — on n'hésite pas à enseigner à l'école qu'elle regroupe plusieurs « rameaux » dont Hitler, curieusement, est le seul homme à réunir tous les traits — est appelée à éliminer les « sous-hommes » (Juifs, Tziganes) et à réduire en esclavage les « races inférieures », à commencer par les Slaves et les Latins. Mais ce programme n'est applicable que si la « race allemande » est elle-même purifiée : il faut en effet réagir contre le « métissage » (croisement avec les « races inférieures ») qui ne produit que des individus « dégénérés » et conduit les civilisations à leur perte. Dès 1925, Hitler proclame donc dans *Mein Kampf* « sa décision brutale d'abattre les rejets dégénérés incorrigibles ».

Dans cette perspective la guerre est nécessaire, pour établir la « paix non pas assurée par les rameaux d'olivier qu'agitent, la larme facile, des pleureuses pacifistes, mais garantie par l'épée victorieuse d'un peuple de maîtres qui met le monde entier au service d'une

civilisation supérieure ». Enfin « L'État raciste aura atteint son but suprême d'instructeur et d'éducateur quand il aura gravé dans le cœur de la jeunesse à lui confiée, l'esprit et le sentiment de la race. » (*Mein Kampf*).

2. Le caractère méthodique de l'entreprise.

est attesté par d'innombrables documents. Une lettre de Reinhard Heydrich, ministre de la Police, à tous les chefs des détachements de police SS, et datée du 11 septembre 1939, les résume :

« *Objet* : la question juive dans les territoires occupés.

Je me réfère à la conférence tenue aujourd'hui à Berlin, pour rappeler une fois de plus que l'ensemble des mesures projetées (c'est-à-dire le but final) doit être tenu rigoureusement secret.

Il convient de distinguer entre :

1) Le but final (qui demande des délais assez longs pour être réalisé) et

2) Les étapes en vue d'atteindre ce but (dont chacune doit être réalisée à bref délai).

Les mesures envisagées demandent une préparation des plus minutieuses, tant du point de vue technique que du point de vue économique. » (Procès de Nuremberg, document PS.3363, cité dans *Auschwitz*, p. 13, de Léon Poliakov).

On remarquera que les documents nazis, pour garder le secret, ne parlent du projet de génocide qu'à mots couverts : ici « but final » et bientôt « solution finale ».

3. La mise en place du dispositif s'est faite de manière progressive.

3.1. Dans une Allemagne malade de sa défaite de 1918 et de la crise économique

Hitler a conquis le pouvoir en respectant les formes parlementaires, mais en s'appuyant sur des milices armées redoutables, les fameuses S.A. (Sections d'Assaut) aux chemises brunes, fondées en 1921 et intégrées par lui à la police allemande en Janvier 1933 (elles comptent alors quatre millions et demi d'hommes) et les SS (Schutzstaffeln) ou Groupes de protection, fondés en 1926 et qui atteignent en 1933 trente deux mille hommes. La terreur que font régner les nazis, en réduisant au silence leurs adversaires jusque-là majoritaires — ils n'hésitent pas à provoquer en février 1933 l'incendie du Reichstag (la Chambre des Députés) pour accuser les communistes du forfait — assure à Hitler la majorité aux élections de mars 1933.

Dans le même temps se déclenche le processus d'exclusion des Juifs : la publication de *Mein Kampf* provoque le boycott des entreprises juives et des scènes de pillage ; en 1934, un « *numerus clausus* » est appliqué dans les universités et les professions libérales : enfin les lois de Nuremberg (1935) leur retirent la citoyenneté allemande et leur interdisent le mariage avec des Allemands.

3.2. Les premiers camps de concentration (1933-1938)

ont été d'abord destinés aux opposants allemands : communistes, sociaux-démocrates, protestants et catholiques. Oranienburg, près de Berlin, est ouvert dès 1933 par les S.A. qui sont relayés dès 1934 par les SS, sous la haute direction de Himmler ; puis ce sont Dachau (Bavière, 1934), Buchenwald (Allemagne centrale, 1937), Mauthausen (Autriche, 1938, dès l'annexion de ce pays). En représailles au meurtre d'un secrétaire de l'Ambassade d'Allemagne à Paris par un jeune Juif polonais, les israélites sont internés en masse après le gigantesque pogrom de la « Nuit de Cristal » (9-10 novembre 1938). Pour échapper aux camps, il ne leur reste plus qu'à

émigrer, à condition d'abandonner tous leurs biens.

3.3. La guerre s'accompagne d'une extension prodigieuse du système (1939-1945) :

Ouverture des camps de Ravensbrück en Allemagne du Nord (qui recevra en particulier des Résistants français), de Theresienstadt en 1939. À partir de 1940, les camps se multiplient en Allemagne : Neuengamme (près de Hambourg), Flossenburg (près de Nuremberg), Gross-Rosen à l'Est et, dans les pays occupés : Auschwitz, Majdanek et Treblinka (Pologne), Westerbork (Hollande), Breendonk (Belgique) Struthof (Alsace), Salonique (Grèce)... tandis que les grands camps essaient, comme Auschwitz qui s'étend à Auschwitz II (Birkenau) et III (Buna-Monowitz), Harmensee, Jawiszowice, Gleiwitz, Blechhammer : dans un rayon de 35 kilomètres, on dénombrera bientôt 35 petits camps ou commandos, dont le Bobrek de Siemens n'est qu'une unité. Au total, l'Europe nazie comptera en 1945 douze cents camps de toutes dimensions, où les détenus allemands sont devenus très minoritaires parmi les Juifs amenés par grands convois, mais aussi les Tziganes (qui n'ont pas moins souffert du génocide), les malades mentaux, les homosexuels, les « sectateurs de l'Évangile » qui refusent de porter les armes, les réfugiés républicains de la guerre civile espagnole et les résistants de tous les pays occupés (100 000 pour la France, dont les trois quarts ne reviendront pas). Ce que Himmler résume à sa façon : « C'est le rebut des criminels et le déchet de l'humanité [...] On y trouve des hydrocéphales, des gens qui louchent, qui sont contrefaits, des demi-Juifs et un nombre incalculable de produits de races inférieures. »

4. Le système concentrationnaire nazi.

4.1. *Il est régi par une stricte hiérarchie.*

Celle de la SS, bien entendu, mais les autorités délèguent aussi une partie de leurs pouvoirs à certains détenus : ce personnel, recruté de préférence parmi les criminels de droit commun ou quelquefois parmi les détenus les plus faibles de caractère ou les moins scrupuleux, se montre à quelques exceptions près aussi féroce que ses maîtres. Mais dans certains camps où la grande majorité des détenus étaient des « politiques », il est arrivé que ces derniers réussissent à s'organiser et à occuper tous les emplois, rendant l'enfer un peu moins inhumain : c'est ce qui explique que Buchenwald ait pu être désigné dans l'argot des déportés d'Auschwitz et malgré les terribles conditions qui y régnaient, comme un « sanatorium ».

Cette hiérarchie est également inscrite sur les vêtements rayés des détenus, sous la forme d'un triangle de couleur qui y est cousu : vert pour les Kapos (Kamerad Polizei), rouge pour les politiques, violet pour les objecteurs de conscience, jaune pour les juifs, rose pour les homosexuels... et dans la topographie des camps : résidences des responsables SS séparées des baraques (blocks) qu'entourent des barbelés électrifiés et que surveillent les miradors.

4.2. *Il est conçu de manière à effacer chez les détenus toute trace d'humanité.*

« D'une manière générale, l'éducation se fait uniquement par la discipline et jamais au moyen d'un enseignement idéologique quel qu'il soit, car ces détenus ont pour la plupart des âmes d'esclaves. » (Himmler).

Astreints à des tâches pénibles, soumis à des appels interminables dans le froid, la pluie et la neige (les hivers 1939 à 1943 sont exceptionnellement rigoureux), vêtus en toutes saisons d'une

chemise, d'un caleçon (auquel les Juifs n'ont pas droit) et du fameux costume rayé de drap mince, ils portent l'hiver un pardessus de même tissu ou un imperméable, un pull (s'ils ne sont pas Juifs) et une paire de gants, le tout dans un état de plus en plus mauvais au fil des échanges entre morts et vivants. La nourriture, très exactement décrite par Léon Ichbiah, leur apporte 1 000 à 1 500 calories par jour (il en faut 2 500, note Georges Wellers, que nous suivons ici, pour un travailleur léger, vivant dans des conditions normales), et présente des carences graves en vitamines, etc. ; l'obsession de la nourriture, dans les carnets de Léon Ichbiah, n'est pas un trait de caractère : maigrir, à Auschwitz, c'est mourir un peu !

Battus sous n'importe quel prétexte, entièrement livrés à la tyrannie des kapos, les détenus sont réduits en quelques semaines à l'état de squelettes sans volonté et sans espoir, prêts à échanger un morceau de pain contre une cigarette : les SS les appellent par dérision les « Musulmans », à cause de leur fatalisme !

4.3. *L'extermination est le but réel et la conséquence logique du système.*

« La solution finale du problème juif en Europe devra être appliquée à environ onze millions de personnes [...]

Dans le cadre de la solution finale du problème, les Juifs doivent être transférés sous bonne escorte à l'Est et y être affectés au service du travail [...] il va sans dire qu'une grande partie d'entre eux s'éliminera tout naturellement par son état de déficience physique.

Le résidu qui subsisterait en fin de compte — et qu'il faut considérer comme la partie la plus résistante — devra être traité en conséquence. En effet, l'expérience de l'histoire a montré que, libérée, cette élite naturelle porte en germe les éléments d'une nouvelle renaissance juive. » (*Déclaration de Reinhard Heydrich aux hauts fonctionnaires du Reich*, le 20 janvier 1942, document N° 2586 du procès de

Nuremberg).

À la faim, aux travaux forcés et aux mauvais traitements s'ajoutent les assassinats commis par les SS « pour l'exemple » ou par jeu ; l'euthanasie pratiquée sur les hôtes du « Revier » (une infirmerie sans médicaments) au moyen de piqûres intraveineuses ou intracardiaques de phénol ou de formol, et des injections intraveineuses d'air qui provoquent des embolies ; enfin des « expériences » médicales » sont conduites par l'Ahnenerbe (« Héritage des Ancêtres »), association créée par Himmler en 1933 et rattachée le 1^{er} janvier 1942 à la SS, où des détenus — hommes, femmes et enfants — servent de cobayes aux vivisectionnistes nazis. Les premières expériences ont eu lieu à Sachsenhausen et à Dachau en 1938. Elles reçoivent une impulsion nouvelle à partir de 1942, pour répondre aux demandes de l'armée, de l'industrie chimique (I.G. Farben, Behring...) ou satisfaire le sadisme des SS. L'« Hygien Institut » d'Auschwitz devient pendant la guerre le principal centre de vivisection humaine. Conduites avec la pire cruauté, ces « expériences » — inoculation de la fièvre jaune et du typhus, greffes d'organes, étude des effets toxiques des poisons, de la décompression, stérilisation des hommes et des femmes, « étude » des jumeaux... — n'avaient en réalité aucune valeur scientifique. « Les plus grands chirurgiens d'Europe » dont parle Léon Ichbiah n'étaient en fait que des tortionnaires employant dans leurs « laboratoires » un personnel médical composé en partie de déportés.

Dès leur ouverture, les camps de concentration ont été équipés de crématoires, pour brûler les corps des victimes. Dans certains camps, le mot « crématoire » désignera hypocritement des installations plus complexes.

4.4. *Les chambres à gaz.*

Elles ont permis de donner à l'extermination des proportions industrielles. Elles ont été d'abord expérimentées dans le cadre d'un « programme d'euthanasie » mis en place par un décret du 1^{er} septembre 1939 (jour de la déclaration de guerre) et destiné aux débilés mentaux : 100 000 Allemands pensionnaires des asiles d'aliénés et déclarés « incurables » par les psychiatres sont asphyxiés à l'oxyde de carbone en deux ans, suivant la méthode de Herr Brack, Oberdienstleiter de la Chancellerie du Führer. En automne 1941, l'opération est suspendue par Hitler jusqu'à la victoire du Grand Reich, en raison du trouble des familles, des témoins et des clergés protestant et catholique qui manifestent publiquement leur opposition.

De 1933 à 1939, les Juifs ont été « seulement » humiliés, brimés, dépouillés et assassinés au cours d'opérations sporadiques et limitées, et souvent contraints à l'émigration. À partir de 1939, au contraire, il leur est interdit de franchir les frontières du Reich, et des mesures d'internement massives sont prises, inaugurant la « solution finale ». C'est avec l'ouverture du front de l'est que le génocide se déclenche. En Pologne et en Russie, les grands massacres au fusil, à la grenade et à la mitrailleuse se révèlent coûteux et surtout insupportables pour les témoins et les soldats allemands. On fait alors appel aux compétences : le 25 octobre 1941, Brack et son équipe sont envoyés en Pologne « pour collaborer à l'installation des baraquements nécessaires et des chambres à gaz » car « À en juger par la situation actuelle, il n'y a aucun scrupule à liquider, selon la méthode Brack, les Juifs inaptes au travail. De cette façon, les incidents tels que ceux qui ont eu lieu au cours des fusillades de Juifs à Vilna — et ces fusillades étaient publiques, d'après le compte rendu que j'ai sous les yeux — ne seront plus tolérés et ne seront plus possibles. » (Lettre du « Ministre du Reich pour les territoires occupés de l'Est » —

« Objet solution de la question juive. »)

On estime à deux millions le nombre des Juifs polonais asphyxiés à l'oxyde de carbone dans les camps de Belize, Treblinka, Sobibor et Majdanek. Mais c'est à Auschwitz, où aboutiront à partir du printemps 1942 les Juifs de toute l'Europe, en particulier la presque totalité des 120 000 Juifs de France déportés généralement via Drancy, que le système Brack atteint sa perfection par l'utilisation d'un insecticide, le Ziklon B, préparation à base de cyanure. Une première chambre à gaz a fonctionné en automne 1941 dans la cave du Block 11. En 1942, deux fermes situées dans un bois près de Birkenau, les « Bunkers », sont aménagées ainsi qu'un local attenant au crématoire d'Auschwitz, qui fonctionnera épisodiquement.

Le premier crématoire ne pouvant suffire à la tâche, les gazés sont d'abord enterrés près des chambres à gaz, puis brûlés dans de grandes tranchées à ciel ouvert. Enfin, au printemps 1943, quatre installations modernes, les « Crématoires » I, II, III et IV sont aménagées à Birkenau. Chaque « Crématoire » comprend une chambre à gaz ayant l'apparence d'une vaste salle de douches où l'on pouvait entasser deux à trois mille victimes à la fois, une salle de déshabillage et des fours à coke où les corps étaient transportés par un monte-charge.

Le rendement des chambres à gaz étant supérieur à celui des fours, il fallut revenir à plusieurs reprises au vieux procédé des fosses à ciel ouvert où l'on brûlait les corps après les avoir arrosés de sous-produits du pétrole ou d'alcool méthylique.

4.5. Les camps d'extermination participent à l'effort de guerre nazi

par l'exploitation économique des détenus, et de diverses manières :
— Dès le début les détenus, comme tous les bagnards du monde, sont astreints, mais dans des conditions épouvantables, aux plus rudes

travaux : terrassement, construction et entretien de routes et de voies ferrées, extraction de pierres et de sel.

— *Mais en 1942*, l'objectif économique prend davantage d'importance :

« La guerre a manifestement changé la structure des camps de concentration et notre tâche en ce qui concerne l'organisation de la détention [...]. Le centre de gravité s'est maintenant déplacé vers le côté économique [...]

Article 4. Le commandant (du camp) seul est responsable de l'utilisation des travailleurs. Cette utilisation doit être épuisante au sens propre du terme, afin d'obtenir le plus haut degré de production.

Article 5. La durée du travail ne comportera aucune limite... elle sera établie par le commandant seul. » (Extraits de l'ordonnance du SS Pohl, chef de l'Office économique de la SS, du 30 avril 1942).

— *Une partie des détenus*, sélectionnés en principe en raison de leurs compétences professionnelles, est louée aux usines d'armement et de produits chimiques, comme ce fut le cas de Léon Ichbiah et de la plupart des rescapés qui durent leur salut à ce système.

Exploiter et anéantir étaient d'ailleurs des objectifs contradictoires, comme le soulignent bien les propos de Goering au Ministre de la Justice Thierack, le 14 septembre 1942 :

« Les Juifs, les Bohémiens, les Polonais, condamnés à la peine capitale ou à la détention perpétuelle ou par mesure de sécurité doivent être anéantis, mais "productivement" par le travail. »

— *À leur arrivée*, les détenus sont dépouillés de tout ce qu'ils portent sur eux. À Auschwitz, cette récupération est complétée sur les cadavres, au sortir de la chambre à gaz, par celle des chevelures de femmes, des bijoux et des prothèses dentaires. Si les cendres du crématoire y sont jetées à la Vistule, on les utilise comme engrais à Buchenwald, où l'on fabrique également du savon avec la graisse des

victimes, des abat-jour et des reliures de livres avec leur peau.

À Auschwitz, ces dépouilles sont entassées dans les vingt-neuf baraques du « Canada ». L'inventaire des six magasins qui ont échappé à l'incendie provoqué en janvier 1945 par les SS pour effacer les traces de leurs crimes est éloquent : on y a trouvé 348 000 complets d'hommes, 836 355 vêtements de femmes, 5 525 paires de chaussures de femmes, 38 000 d'hommes, des quantités de brosses à dents, de lunettes, de prothèses, de blaireaux, de jouets d'enfants, enfin 293 sacs de cheveux (l'équivalent de 140 000 chevelures de femmes ! (D'après Georges Wellers, *L'Étoile Jaune à l'Heure de Vichy*).

4.6. La Résistance au génocide.

L'épisode de la révolte de Sonderkommando d'Auschwitz (cf. note 33) et celui, plus célèbre, du ghetto de Varsovie (avril-mai 1943), ne sont pas des faits isolés. À Auschwitz même, et à Majdanek, les médecins déportés ont eu quelque influence sur les kapos. Louise Alcan raconte (op. cit.) comment, toujours à Auschwitz, des Russes ont rossé un kapo qui battait sauvagement les femmes, et l'ont ainsi dompté ; elle montre également fort bien l'indiscipline systématique des femmes — pourtant soumises au même traitement que les hommes — dans la vie quotidienne.

On sait d'autre part que les tentatives d'évasion (très rarement réussies) ont été fréquentes, malgré les horribles punitions qui sanctionnaient les échecs. La plus célèbre est celle du Block 20 de Mauthausen, dont les 700 hommes organisèrent une évasion collective sous le feu des SS, dans la nuit du 2 au 3 février 1944 : elle fut suivie d'une gigantesque battue, dont 7 détenus seulement réchappèrent. Beaucoup de malheureux ont aussi préféré le suicide à une lente déshumanisation.

Mais c'est à Buchenwald, Sachsenhausen, Dachau, Mauthausen, qu'à

partir de 1943-1944 la Résistance a enregistré les succès les plus spectaculaires, les « triangles rouges » (politiques) ayant pris la place ou le contrôle des « verts » (droit commun) dans les emplois de « kapos ». Les comités clandestins participèrent souvent à leur propre libération, puis à l'administration du camp et au rapatriement de leurs camarades.

5. *Le génocide et l'opinion publique.*

5.1. *En Allemagne.*

Réduits au silence et conditionnés par plusieurs années de dictature, les Allemands n'ont pu tout ignorer, jusqu'à leur défaite, de la réalité des camps :

« Bien qu'on eût puni très sévèrement les gardes trop bavards accusés d'avoir dévoilé le secret, il était impossible d'empêcher l'odeur fade, facile à identifier, et le reflet des flammes dans la nuit, qui trahissaient les faits qui avaient lieu au camp d'Auschwitz, et qui donnaient prise aux rumeurs, au moins dans les régions voisines. » (Mémoires du SS Pery Broad, in *Auschwitz vu par les SS*, op. Cit.)

De fait, « Les rapports bimensuels et mensuels du S.D. (Service de Sûreté SS) qui contiennent des enquêtes non déguisées sur l'opinion publique sous le Troisième Reich, ne signalent aucune rumeur sur le sort des Juifs pendant toute l'année 1942. En 1943, il y eut de nombreux rapports à ce sujet [...]. On sait pourtant de nombreuses sources qu'il y eut un grand nombre de rumeurs de ce genre même en 1942 »... (Walter Laqueur, *Le terrifiant Secret*, op. cit.)

5.2. *En France.*

L'antisémitisme y a des racines aussi anciennes qu'en Allemagne, et si

l’Affaire Dreyfus (1894-1906) s’est terminée par la réhabilitation d’un innocent, elle a laissé de profondes séquelles à la veille de la deuxième guerre mondiale. Une grande partie de la presse est alors ouvertement hostile aux Juifs, que des intellectuels d’extrême-droite comme Maurras, Céline, Brasillach et Darquier de Pellepoix considèrent comme des « étrangers inassimilables. »

À cette époque, l’opinion est d’ailleurs xénophobe : les vaincus de la guerre civile espagnole sont internés dans des camps s’ils cherchent refuge en France, et les décrets-lois du 12 mai et du 12 novembre 1938 sur la police des étrangers soumettent ces derniers à un régime d’exception.

La défaite de 1940 porte au pouvoir le Maréchal Pétain, dont le gouvernement s’installe à Vichy et signe l’armistice (Juin 1940). Il promulgue le 3 octobre 1940 un premier « Statut des Juifs » suivant le modèle nazi : « Article premier : Est regardé comme Juif, pour l’application de la présente loi, toute personne issue de trois grands-parents de race juive ou de deux grands-parents de la même race, si son conjoint lui-même est Juif », la « race » étant expressément définie par la religion !

La loi du 4 octobre 1940 autorise l’internement administratif, « dans des camps spéciaux », des « ressortissants étrangers de race juive ». Dès 1940, 40 000 personnes des deux sexes et de tous âges sont internées en zone non occupée.

La loi du 9 mars 1941 crée un « Commissariat Général à la question juive » chargé de « provoquer éventuellement à l’égard des Juifs [...] toutes mesures de police commandées par l’intérêt national. » Il est confié à Xavier Vallat, remplacé en juin 1942 par Darquier de Pellepoix.

Le 2 juin 1941, un deuxième « Statut des Juifs » leur interdit les fonctions publiques, commerciales, libérales, industrielles, artisanales « sans préjudice du droit pour le Préfet de prononcer l’internement

dans un camp spécial, même si l'interné est français. »

Le 22 juillet 1941, une loi dite « d'aryanisation de l'économie » confie les entreprises juives à des « administrateurs provisoires ».

Préoccupés par leurs propres problèmes, les autres Français sont restés passifs devant la mise en place de cette législation raciste, et aux vagues d'arrestations auxquelles la police française procédait : 14 mai 1941 (3 733 Juifs étrangers de 18 à 50 ans), 20 août (4 à 5 000 hommes « sans considération de nation » mais à l'exception des citoyens américains, sont internés au camp de Drancy). La collaboration de la police française (environ 2 500 membres) a été bonne dit le rapport du commandement militaire allemand en France pour juin-octobre 1941), et 12 décembre 1941. La lettre du pasteur Marc Boegner au grand rabbin de France (26 mars 1941) est à cet égard une remarquable exception.

Le 15 juin 1942, Donnecker, responsable allemand des Affaires juives en France, transmet l'ordre de « transférer au camp de concentration d'Auschwitz une plus grande quantité de Juifs en provenance de l'Europe du Sud-Est (Roumanie) ou des régions occupées de l'Ouest. La condition essentielle est que les Juifs (des deux sexes) soient âgés de 16 à 40 ans. Dix pour cent de Juifs inaptes au travail pourront être compris dans ces convois [...] Il a été convenu que [...] 100 000 Juifs de France, y compris la zone non occupée » seraient déportés.

Ce programme sera exécuté ponctuellement : 120 000 Juifs de France seront déportés ; parmi eux, on comptera environ 5 000 rescapés. Circonstance aggravante, le chef du gouvernement de Vichy, Pierre Laval, a insisté « dans un but humanitaire » pour que les enfants de moins de 16 ans soient inclus dans les convois : cette demande, présentée le 6 juillet 1942, est acceptée le 16 par les autorités allemandes.

Pourtant, c'est aussi à partir de mai-juin 1942 que sont apparues les premières

manifestations de solidarité de la population française. Après la protestation du Synode National de l'Église Réformée (mai 1942), l'obligation faite par les Allemands aux Juifs de zone occupée de porter l'étoile jaune dès l'âge de six ans (juin 1942), puis la grande rafle du 16 juillet 1942, au cours de laquelle la police arrête 12 884 personnes (dont 3 031 hommes, 5 082 femmes et 4 051 enfants) réparties entre le Vélodrome d'Hiver (familles ayant des enfants de moins de 16 ans) et Drancy, achèvent d'ouvrir les yeux. Les Allemands, qui comptaient sur 28 000 arrestations, soupçonnent d'ailleurs (à juste titre) la police française de mauvaise volonté. Le 22 juillet, c'est au tour de l'Assemblée Générale des Cardinaux et Évêques de France, présidée par Mgr Suhard, d'adresser à Pétain une protestation : « Nous ne pouvons étouffer le cri de notre conscience [...] que soient respectés les exigences de la justice et les droits de la charité », relayée par les lettres pastorales de Saliège, Théas, Delay et Gerbier, évêques de Toulouse, Montauban, Marseille et Lyon. De son côté l'Église orthodoxe de France développe un réseau d'aide aux Juifs, tandis que la presse clandestine et les tracts de la Résistance à laquelle participent, depuis le début, de nombreux Juifs, multiplient leurs appels.

Le gouvernement de Vichy, largement associé à l'œuvre nazie, n'a pas ignoré cette pression de l'opinion. Laval, dont le Secrétaire d'État à la Police, Bousquet, estimait un an plus tôt « que les Français n'étaient pas opposés aux arrestations en tant que telles, mais que le fait de les faire effectuer par la police française était "gênant" pour Paris » (Compte rendu de la réunion du 2 juillet 1942 chez Oberg, chef suprême de la SS et de la police), signe le 26 juin 1943 une loi de « dénaturalisation » des Juifs français « de fraîche date », et retire sa signature le 14 août. Le 24 août 1943, Brinon rapporte une conversation avec le « Chef de l'État » :

« Deux jours auparavant, Mgr Chapoulié, représentant des

Cardinaux de France, était venu le voir et lui a déclaré que le Pape était très inquiet d'apprendre que le Maréchal tolérait de nouvelles mesures anti-juives en France. Le Pape était personnellement en souci pour le salut du Maréchal. Le Maréchal a été manifestement très impressionné par la visite de ce haut dignitaire de l'Église. » Cependant, les convois continueront à partir de Drancy jusqu'au 17 août 1944 (convoi n° 79). Le dernier convoi pour Auschwitz quittera Clermont-Ferrand le 22 août 1944, en pleine insurrection de Paris.

5.3. *En Italie.*

Le régime fasciste de Mussolini, allié du Reich, n'a édicté que tardivement des mesures anti-juives suivant le modèle nazi, et l'ensemble de la population, encouragée par l'Église, a pris la défense de la communauté israélite persécutée. Mieux : le commandement militaire de la zone d'occupation italienne en France a protégé les Juifs français... contre l'administration de Vichy, en 1942-1943. La rafle du 16 octobre 1943, à Rome, fut l'œuvre des occupants allemands.

5.4. *Dans les autres pays occupés.*

Beaucoup de Français ont su prendre des risques en aidant des Juifs à se cacher ou à s'enfuir. Mais si, à titre individuel, ils ont apporté plus d'aide à leurs compatriotes persécutés que d'autres peuples d'Europe, ils ne sont jamais allés jusqu'à des manifestations de solidarité comparables à celles des Hollandais : grèves du 25 février 1941 et d'avril-mai 1943, vol des fichiers d'État-Civil d'Amsterdam...

5.5. *Chez les Alliés.*

Les gouvernements anglais et américain en guerre contre le Reich ont été informés du génocide au moins à partir de 1942. Pourtant, si Thomas Mann affirme à la B.B.C., le 27 juillet 1942, dans une émission destinée aux Allemands : « Il existe un rapport détaillé et authentique faisant état de la destruction de 11 000 Juifs polonais

dans les chambres à gaz », les Alliés ont préféré taire jusqu'à la libération des camps « l'in vraisemblable vérité ».

Il est vrai qu'en août 1942, la Croix-Rouge croyait encore qu'il s'agissait « de réinstallation des nationaux dans leurs pays d'origine », et que malgré l'appel du Consistoire Israélite de fin août 1942 à Pierre Laval, affirmant que les nazis ne voulaient pas faire travailler les Juifs mais les exterminer « impitoyablement et méthodiquement », l'ensemble de la communauté juive de France et particulièrement les détenus de Drancy croyaient encore, en 1944, que les convois partaient pour le camp mythique de « Pitchipoï » où les détenus, regroupés par familles, et travaillant dans de dures conditions — c'est pourquoi l'on s'efforçait de cacher les enfants dans des familles chrétiennes — allaient seulement connaître un nouvel épisode de l'exil.

6. Une tentative de « révision » de l'histoire

et de banalisation du génocide est en cours, alors que nombre de survivants peuvent encore témoigner : nous vivons en ces temps où « Le mensonge choisi passerait ensuite aux archives et deviendrait vérité permanente » (Orwell, 1984)... si les historiens se montraient moins vigilants. Aussi ne faut-il pas se lasser de rappeler la vérité, car :

« Le ventre est encore fécond, d'où a surgi la chose immonde »
(Bertolt Brecht, *La résistible ascension d'Arturo Ui*).

Le Témoin gaulois - Léon Ichbiah, Matricule 173293

NOTES

1. La rafle commença le 20 août 1941, dans les 11^e et 12^e arrondissements de Paris. Les arrestations (environ 5 000 — Léon Ichbiah reçut le matricule 4432 à Drancy) se faisaient au vu des cartes d'identité, marquées au tampon de la mention « Juif » depuis le printemps de cette année-là. Les détenus furent entassés non pas dans les « gratte-ciel » — des maisons d'une vingtaine d'étages qui se détachaient alors nettement dans le paysage de cette banlieue parisienne, et qui sont pris ici comme points de repère — mais dans des immeubles de quatre étages, sortes de H.L.M. que l'on venait de construire à proximité.

Rappelons que l'arrestation des Juifs, l'organisation, l'administration et la garde du camp de Drancy et des autres camps en France furent entièrement l'œuvre de fonctionnaires, de policiers et de gendarmes français, au moins jusqu'au 2 juillet 1943 (Cf. notes 12 et 13). Ce sont encore des inspecteurs français au service de Vichy qui arrêteront une seconde fois Léon et son frère Marco.

L'un des compagnons de Léon Ichbiah, M. Erich Altmann, dont nous citerons fréquemment les commentaires dans les notes qui suivent, en le désignant par les initiales E.A., précise :

« ... ce sont également des Français qui, à l'arrivée, nous ont volé toutes nos valeurs. Je peux témoigner de ces faits, et j'ai vu une femme jeter tous ses bijoux et l'argent en espèces dans les latrines du « Camp d'Indochinois », à Vénissieux, pour éviter que les Français ne s'emparent de ses biens. »

M. Erich Altmann a publié ses mémoires en 1945, sous le titre *Im Angesicht des Todes* (En face de la mort), aux Éditions Luxemburgensia, Luxembourg. Ce livre, tiré à 2 500 exemplaires, est malheureusement épuisé.

2. *Le Mémorial de la Déportation des Juifs de France* mentionne huit décès entre l'ouverture du camp et le début du mois de novembre. Les victimes étaient âgées de quarante-quatre à soixante-deux ans. Deux mille à trois mille personnes âgées de quelques jours à plus de quatre-vingt-dix ans sont mortes dans les camps d'internement

français : Argelès, Beaune-la-Rolande, Compiègne, Drancy (plus de 120), Gurs (plus de 1 000), Lannemezan, Nexon, Noé, Recebedou, Rivesaltes, St-Cyprien, Le Vernet, Vittel, etc.

3. « Ce fut pour moi personnellement, durant les quatre journées de ma détention, la plus dure période matérielle, car j'eus très faim. » (Document 1). Ce genre d'affirmation revenant à propos de divers épisodes de la déportation, nous avons cru bon de ne la mentionner qu'ici, en note.

4. 800, selon Georges Wellers, au cours de la première semaine du mois de novembre 1941.

5. Le *Mémorial* et G. Wellers datent du 27 mars 1942 le départ du premier convoi pour Auschwitz. Drancy fournissait un contingent de 500 hommes, et 50 jeunes gens envoyés d'abord à Compiègne comme travailleurs agricoles y furent joints. Ils reçurent les matricules 27533 à 28644. Mais G. Wellers mentionne aussi le départ de 300 otages, le 12-12-1941, qui furent fusillés.

6. Le *Mémorial* recense 51 convois jusqu'au 15 mars 1943, date de la libération provisoire de Léon. Le convoi n° 66 est parti le jour de sa seconde arrestation (20 janvier 1944). Lui-même sera du convoi n° 67 du 3 février 1944.

7. Convoi n° 20, du 17 août 1942.

8. Les « escaliers » désignent aussi les corps de bâtiments qu'ils desservent : « Les escaliers de départ restaient vides entre deux déportations. Ils étaient identiques à tous les autres, mais sales et puants. L'air des chambres était imprégné de vieilles odeurs refroidies et pénétrantes. Un petit nombre de matelas préservés contre les convoitises par leur état lamentable garnissaient les lits à moitié démolis. Les punaises étaient là en moins grand nombre qu'ailleurs, mais elles étaient affamées par des jeûnes périodiques. » (G. Wellers, p. 30, op. cit.).

9. Convoi n° 39 du 30 septembre 1942. Georges Wellers a fait de

Van Nest le portrait suivant « Parmi les gendarmes, certains étaient durs, parfois brutaux et méchants. Tel était le maréchal de logis Van Nest, toujours affairé, se mêlant de tout, bien que n'étant chargé que de la surveillance des colis alimentaires et des colis de linge. » (p. 64, op. cit.)

10. « Aux mois d'août, septembre et octobre 1942, quelques centaines de « super-privilégiés » furent même remis en liberté. Il s'agissait des proches parents des employés de l'U.G.I.F. [...] Depuis longtemps, les employés titulaires de l'U.G.I.F. étaient pourvus de cartes spéciales qui leur conféraient une immunité reconnue aussi bien par les Allemands que par les autorités françaises. Vers le milieu de l'été 1942, cette immunité fut étendue aux proches parents : pères, mères, époux et enfants. Les proches parents arrêtés avant ces mesures furent libérés plus tard. » (G. Wellers, op. cit., p. 83).

L'U.G.I.F, (Union Générale des Israélites de France), créée par les Allemands fin 1941, était la seule association juive légalement reconnue. Georges Wellers rend hommage à son action, ainsi qu'à l'attitude presque toujours humaine et fraternelle des « privilégiés » qui, comme Léon Ichbiah, trouvèrent un emploi dans les services du camp pendant cette période.

11. Pendant ce moment de répit relatif, Léon et sa famille vivaient chez cette tante, qui ne fut pas arrêtée et mourut après la guerre.

12. Il s'agit sans doute du bras droit du capitaine SS Brunner, qui prit le commandement du camp le 2-7-1943 et en aggrava beaucoup le régime. Georges Wellers en trace un portrait suggestif :

« Son second, le commandant officiel du camp, était le Hauptscharführer Brückler. Gros, lourd, énorme, il avait des poings capables d'assommer un bœuf. Ses yeux noirs accusaient sa stupidité, il avait des lèvres charnues et rouges, constamment humectées. Cet homme avait un véritable besoin de faire couler le sang. Il le faisait de ses mains et de ses pieds et il mérita rapidement le surnom de

« boxeur ». Incapable du moindre effort intellectuel, il ne participait jamais au travail policier du « classement » des détenus, aux interrogatoires ou enquêtes plus ou moins délicates, mais se plaisait à faire « le grand justicier » dans les cachots de Drancy... » (pp. 94.95, op. cit.).

13. Ayant évincé du camp l'administration et la gendarmerie françaises, Brunner introduisit à Drancy la torture et la discipline des camps de concentration allemands. Mais, dans le même temps, avec le souci maniaque de la propreté caractéristique de l'administration SS, il fit procéder à de grands travaux « d'embellissement ». En particulier :

« Les escaliers de départ devinrent d'une blancheur sans précédent, des carreaux cassés furent remplacés et recouverts de peinture « défense passive... » (Georges Wellers, *De Drancy à Auschwitz*, C.D.J.C., 1946, p. 115).

D'autre part, les « cadres » du camp virent augmenter leurs privilèges, selon une méthode éprouvée. Enfin :

« Brunner cherchait à approvisionner le plus richement possible les déportés. Ce souci surprenait fortement et agréablement les détenus et les rassurait en partie sur l'avenir. Mais le mobile de Brunner (était de trouver) un moyen économique d'importer en Allemagne des vêtements, des chaussures et du linge avec chaque train de déportation [...]. Pour se procurer des objets d'importation, Brunner obligea l'U.G.I.F. à fournir au camp toutes sortes de marchandises introuvables en quantités importantes [...] sans doute au marché noir. »(Ibidem, p. 102).

14. « *Convoi n° 67 en date du 3 février 1944*

Ce convoi emporte vers Auschwitz 1214 déportés, dont 184 enfants de moins de 18 ans ainsi que 14 octogénaires. On compte 662 hommes et 552 femmes... » (*Mémorial*, op. cit.)

15. « 166 hommes furent sélectionnés à l'arrivée, le 6 février, et

reçurent les matricules 173 228 à 173 393, ainsi que 49 femmes (Mles 75 125 à 75 173). 985 personnes furent immédiatement gazées. En 1945, il y avait 26 survivants, dont 12 femmes. » (Ibidem). 17 autres survivants (dont Léon Ichbiah) ont été recensés dans « l'Additif au Mémorial ».

16. Paul Chitelman, qui faisait partie de ce convoi, écrit au contraire que ce « Blockältester » (chef de baraque) était un Allemand « aryen » du nom de Jacob, et lui prête un discours plus rude. Cf. son récit : *Ceux et celles qui m'ont fait homme*, S.A.N.E., 1977.

Un autre compagnon de Léon Ichbiah, M. Albert Lévy (que nous désignerons dans les notes suivantes par les initiales A.L.), écrit pour sa part :

« Le colosse » est Max Jacob, Juif ex-manager de Schmeling, qui était le bourreau d'Auschwitz, mais que pour ma part je n'ai jamais vu. »

17. En réalité, ces richesses, entreposées dans les trente baraques du « Canada » (des Français auraient dit « Cocagne » ou « le Pérou ») étaient réparties entre le Ministère de l'Économie (vêtements, cheveux), la Reichsbank (or, valeurs), les Waffen SS et d'autres troupes combattantes (objets de valeur). Pour plus de détails, cf. ci-dessous notre « aperçu historique » sur le génocide, et Léon Poliakov : *Auschwitz*, Julliard, 1964.

18. En fait, le chiffre de 6 millions de Juifs correspond au bilan global du génocide, les chambres à gaz n'ayant été pour les nazis que l'instrument le plus efficace.

D'autre part, si l'effet du gaz (le Ziklon B) pouvait être très rapide pour les condamnés placés à proximité de sa source, d'autres se débattaient longuement sous l'œil de l'officier SS chargé de surveiller l'opération par un hublot. Après ouverture des portes et ventilation — 30 minutes s'étaient écoulées depuis l'entrée des victimes — un SS devait achever les malheureux qui donnaient encore signe de vie.

19. J'ai conservé les mots « châlit » et, plus loin, « bat-flanc », dont

on peut contester le choix ici, mais qui sont employés par Léon Ichbiah pour désigner des lits que la photographie et le cinéma ont rendus tristement familiers au lecteur.

20. Sans doute le professeur Paul Kremer, sélectionneur de la « rampe » de Birkenau (Cf. Joseph Billig : *L'Hitlérisme et le système concentrationnaire*, C.D.J.C. et P.U.F., 1967). Mais :

« En septembre 1942, le Dr. Fisher attendait à la rampe de Birkenau et faisait la sélection. On l'a retrouvé après la guerre à Francfort-sur-Oder, en Allemagne de l'Est, et il a été pendu » (E.A.). Paul Kremer a connu le même sort.

21. « de solide » est une précision que j'ai ajoutée, le « discours du cuisinier » ayant été fait la veille au soir, à l'occasion de la distribution de la « soupe ».

22. Blockältester : chef de bloc ; Blockschreiber : secrétaire de bloc ; Stubendienste : homme de corvée du bloc... Cette hiérarchie, calquée sur celle de la SS, a permis aux nazis de maintenir leur « ordre » dans les camps avec des effectifs de soldats très réduits : une centaine de SS par camp en moyenne, selon l'éditeur des mémoires de Rudolf Hoess : *Le Commandant d'Auschwitz parle* (Petite Collection Maspéro, 1979).

Selon d'autres sources, le chiffre total des tortionnaires s'élevait à 3 000 environ (« sans compter les rotations »), pour une population qui a oscillé entre 100 000 et 140 000 détenus, répartis entre trois ensembles administratifs : Auschwitz I, Birkenau (Auschwitz II) et Monowitz (Auschwitz III) où était parquée la main d'œuvre de I.G. Farben et où Paul Chitelman fut envoyé après quinze jours de quarantaine. Chacun de ces ensembles était subdivisé en plusieurs camps, comme il est dit plus loin. Comme on voit, ces chiffres se recourent.

23. « S.K. » « Straf Kompanie, Compagnie des Punis, où ne se trouvaient que des Kapos en punition ou des déportés de la région

d'Auschwitz, que les Allemands craignaient de voir s'évader. Nous étions dans ce bloc pour "nous reposer", et Siemens avait même demandé et payé pour nous double ration de soupe ». (E.A.)

24. « Il me faut aussi parler des conseils de guerre et des exterminations d'otages qui ne concernaient que les détenus polonais.

Dans la plupart des cas, ces otages étaient déjà internés depuis un certain temps, mais ni eux-mêmes, ni l'administration du camp ne savaient pour quel rôle on les avait choisis. » (Rudolf Hoess, op. cit., p. 153).

À Auschwitz I, cette même sentence était lue dans le « Bunker », ce même Block n° 2 où Léon Ichbiah fit un bref séjour.

25. Selon Poliakov (op. cit.), les firmes payaient aux SS 6 marks par jour pour un ouvrier qualifié, et 4 pour un ouvrier non qualifié. L'entretien des détenus était évalué entre 0,30 et 0,70 marks par jour.

26. « Quant aux malades couchés à l'infirmerie, on les liquidait par piqûre. » (Rudolf Hoess, op. cit., p. 153).

27. Travailleurs étrangers réquisitionnés dans les pays occupés par le Service du Travail Obligatoire en Allemagne.

28. « La soupe, commandée spécialement par Siemens, était effectivement meilleure qu'au camp. » (E.A.).

29. Léon Ichbiah cite, dans le document (1) seulement, le nom de cet ami. Bien que l'horreur des tâches qui lui échurent incombe entièrement aux nazis, et qu'il soit mort les armes à la main, comme on verra plus loin, nous avons cru devoir respecter cette discrétion, par égard pour sa famille.

30. Dov Paisikovic, survivant du Sonderkommando (cf. note 33), fut logé au bloc 13 du camp D pendant huit jours. Pendant leur « service », les membres du Sonderkommando dormaient dans une salle située au-dessus de la chambre à gaz.

31. La Hongrie fut occupée en mars 1944. Selon Léon Poliakov (op.

cit.) 450 000 Juifs furent déportés en six semaines, à raison de 100 personnes par wagon et de 100 wagons par jour (mai-juin 1944).

32. Exact. Mais la sélection à l'arrivée était trois fois plus rigoureuse pour les femmes que pour les hommes.

33. On trouvera le récit détaillé de cette révolte du Sonderkommando dans l'ouvrage déjà cité de Poliakov, que nous avons suivi dans notre « aperçu historique » sur le génocide. Poliakov cite la déposition de l'un des survivants, Dov Paisikovic, né le 1-4-1924 à Velky Rakovec (Tchécoslovaquie) et interviewé à Hedera (Israël). Arrivé en mai 1944 à Auschwitz, il fut chargé au Sonderkommando, de porter des cadavres « tout gonflés » dans une fosse de six mètres sur trente, où d'autres brûlaient déjà. Huit ou neuf de ses compagnons, ne pouvant supporter cette tâche, se jetèrent d'eux-mêmes dans le brasier.

Toujours selon Poliakov, le Sonderkommando comptait en août 1944, après l'extermination des Hongrois, quelques 1 000 hommes. Un premier « transfert » de 160 hommes du Kommando qui furent massacrés ayant eu lieu, 600 de leurs camarades, avertis par la Résistance du camp, prirent part à la révolte qui éclata le 6 octobre 1944. Le crématoire IV, incendié, sauta, et le Kapo allemand y fut brûlé vif. Quatre SS furent tués, et beaucoup d'autres blessés. Les quatre jeunes femmes de l'usine Union, qui avaient fourni les explosifs, furent exécutées en public. Les seuls survivants durent leur salut au fait que, le soulèvement ayant éclaté prématurément, ils se trouvèrent isolés et furent immédiatement enfermés par leurs gardiens. (D'après Eugen Kogon, cité pp. 127 et sq.

34. Les Tziganes « m'ont causé à Auschwitz pas mal de souci, mais c'étaient pourtant, si j'ose dire, mes détenus préférés. » (Rudolf Hoess, op. cit., p. 167).

Une note du même ouvrage précise que c'est « Dans la nuit du 31-7 au 1^{er}-8-1944 » que furent exterminés les Tziganes ; E.A. note, pour

sa part : « La liquidation des camps tchèque et tzigane se fit pendant notre séjour au bloc 11. » A.L. le confirme. Il se peut que Léon Ichbiah ait été transféré à Bobrek plus tard que ses notes ne le laissent supposer.

35. Cf. note 27.

36. Le Débarquement eut lieu le 6 juin 1944.

37. « Nous n'avons rien entendu d'un S.T.O. Je travaillais à la cuisine et j'avais l'occasion de lire les journaux. J'ai informé mes camarades et, enfin, c'est moi qui ai reçu les 20 coups. » (E.A.)

« D'accord avec E.A., c'est par lui que, pour ma part, j'ai été informé du Débarquement. » (A.L.)

38. Le document (2) donne une image plus sombre de ce Noël 1944 que le document (1) que nous suivons ici: « Vient Noël, jour tant attendu, pour toucher leur infecte "goulache", ainsi que trois pommes de terre. »

Pourtant, Léon a reparlé de cette fête à sa femme, Maguy (cf. son témoignage). Elle eut lieu à Bobrek, « entre les 260 déportés, dont 38 femmes », du « Kommando Siemens » (E.A.). Faut-il préciser ici qu'elle eût été impensable dans les camps d'extermination, à quelques kilomètres de là ?

39. « Avant le départ, l'ingénieur en chef m'avait donné la permission de distribuer tout le ravitaillement se trouvant en stock. Ainsi chaque déporté reçut au moins un pain, de la margarine et du beurre. » (E.A.)

40. En fait, les nazis avaient pris quelques précautions à l'approche des armées soviétiques. Selon Joseph Billig (op. cit.) les chambres à gaz d'Auschwitz furent détruites dès le 26 novembre 1944. Il est évident que Léon Ichbiah et ses compagnons, isolés à Bobrek, l'ignoraient.

41. Il s'agit d'après le document (3) du camp de Monowitz, ou Auschwitz III, construit à 7 kilomètres d'Auschwitz I pour loger les

déportés employés par l'I.G. Farben à l'usine de Buna-Monowitz. Ce point est confirmé par A.L.

42. Il faut lire sans doute « près de Kattowitz », la halte s'étant faite « dans une ferme isolée », selon EA., ce que la suite confirme.

43. « Au cours de cette nuit, une dizaine au moins d'hommes et de femmes, que j'ai rencontrés plus tard en France et en Israël, se sont évadés. » (E.A.)

44. « qui tirent de temps en temps sur nous, ce qui crée quelques paniques où les plus faibles sont renversés et piétinés. » (phrase rayée, document (2)).

45. Si l'on s'en tient au notes de Léon Ichbiah, le départ de Gleiwitz aurait eu lieu le 20 janvier 1945, dans la soirée. Pourtant le document (3), dont les évaluations exagèrent souvent la durée des séjours, fixe à deux jours le temps passé à Gleiwitz. Il est possible que Léon Ichbiah ait cette fois, inconsciemment, contracté son récit. Georges Wellers, parti le 18 janvier de Monowitz, semble avoir fait le même trajet, et aurait embarqué le 22 janvier pour Buchenwald, avec 4 000 hommes, dans des conditions toutes semblables, sur des « plates-formes découvertes avec des rambardes jusqu'à mi-corps. Il y avait 100 à 150 détenus par plate-forme, de sorte que les malheureux restaient debout, pressés les uns contre les autres » (op. cit., p. 223). Paul Chitelman fait un témoignage concordant. De son côté, A.L. précise :

« Effectivement, nous avons séjourné du 21 au 22 janvier à Gleiwitz, car la première nuit nous sommes passés à Nicolaëf, puis dans une ferme isolée la deuxième nuit, pour arriver le 21 à Gleiwitz.

Je crois qu'il s'agit du même convoi que celui rapporté par Georges Wellers. »

46. C'est seulement le 26 janvier, vers midi, que Georges Wellers est arrivé à Buchenwald. Mais, dit A.L., « nous sommes arrivés la nuit à Buchenwald, camp réputé pour son administration assurée par les

déportés eux-mêmes, et qui était en définitive un « Sanatorium », terme utilisé dans le camp pour indiquer un régime supportable par rapport à Auschwitz. » Les SS aimaient en effet à répéter à leurs victimes d'Auschwitz « qu'ils n'étaient pas dans un sanatorium ».

47. Le chef du Block était Marcel Paul. Ce renseignement m'a été communiqué par E.A., qui ajoute : « je crois que vous devriez citer son nom, car c'était le premier chef de bloc à avoir été correct avec les détenus. Après la Libération, il fut Ministre de l'Industrie dans le gouvernement de Charles de Gaulle [...]. Il était membre du Parti Communiste. »

48. Il y a ici une confusion manifeste entre l'infirmerie de Buchenwald, non moins sinistre que celle d'Auschwitz, et les quartiers où des prisonniers politiques de marque étaient assignés à résidence dans des conditions plus décentes ; on y trouvait, entre autres, des Français comme l'ancien Président du Conseil Léon Blum. De même son collègue Paul Reynaud et le général Gamelin (qui avait commandé les forces franco-anglaises jusqu'à mai 1940) ont connu ce genre d'hospitalité.

49. Nouvelle incertitude quant à la chronologie ; les documents (2) et (6) évaluent à deux mois le séjour à Buchenwald, ce qui conduirait à fin mars, à deux mois encore le séjour à Berlin, et à quinze jours le temps passé à Oranienburg, ce qui est manifestement impossible, puisque nous savons par Joseph Billig que l'évacuation d'Oranienburg eut lieu le 21 avril 1945 (ou le 24, selon E.A.). De fait, A.L. apporte les précisions suivantes :

« Nous ne sommes restés que trois semaines à Buchenwald et non deux mois comme le relate ce cher Léon. Il est vrai qu'en enfer, le temps est long. Je suis certain de la date, nous sommes partis le 16 février 1945 de Buchenwald. »

50. « Le camp s'appelait Haselhorst, non loin des usines Siemens de Spandau. » (E.A.)

51. Il s'agit du camp de Sachsenhausen, comme le signale E.A. Dans le document (3), Léon Ichbiah mentionne lui-même « Orianenburg-Saxonhouse ». N'étant pas germaniste, il a sans doute préféré les consonances plus familières à son oreille d'Oranienburg. J'ai respecté son choix.

52. « Je crois que ce récit relate le transport de Sachsenhausen vers Dresde, où nous avons roulé effectivement dix jours environ avec des rations prévues pour cinq jours et mangées en quarante-huit heures. Le retour vers Sachsenhausen s'est fait après un séjour prolongé sur l'aérodrome de Tempelhof (Berlin). » (A.L.)

53. « La Croix-Rouge avait pris l'engagement, à Wittenberg-sur-Dosse, d'embarquer les déportés à Lübeck (port de la Baltique) pour les acheminer en Suède. Le premier bateau parti a été torpillé par les Allemands. » (E.A.)

54. Léon Ichbiah a rayé ici avec raison, dans le document 7, une réponse anecdotique à cette question que se sont posées tous les survivants : « La réponse, nous l'avons eue bien après. Il se trouvait dans notre colonne franco-belge un colonel français qui, reconnaissant dans le chef du convoi un ami d'enfance, avait obtenu de celui-ci qu'il nous laisse la vie sauve. C'était un capitaine allemand qu'il reconnut comme étant... » (phrase inachevée).

55. E.A. fixe l'évacuation de Sachsenhausen au 24 avril (cf. note 49), et au 2 mai le passage de Léon en zone américaine. « Je pense même que nous étions le 3 mai lorsque nous arrivâmes en zone américaine » écrit A.L., qui « situe vers le 30 avril ou 1^{er} mai » leur libération par les Soviétiques.

56. Le document (3) mentionne après Oranienburg : « 2 jours – Dresden », puis, dans une encre différente: « Camps pendant la libération : Lünebourg, Krivitz, Lübeck, Hambourg, Chwering, Hagenow. » Le document (6) n'ajoute que trois « camps pendant la libération : Lunenburg, Lübeck et Schwering. » E.A. fait le

commentaire suivant :

« Quittant Sachsenhausen, nous avons marché huit jours en direction du nord, et avons été libérés dans les premiers jours de mai 1945, dans les environs de Schwerin. À ce moment, je n'étais plus avec Léon, m'étant évadé le 2 mai avec trois camarades, à sept kilomètres de Schwerin. Il n'y avait pas de camp à Schwerin, ni dans les villes mentionnées dans les documents (3) et (6). Nous n'avons vu la ville de Dresde, détruite, que du train, Siemens ayant essayé à trois reprises de nous sauver avec un train de matériel ; nous sommes revenus trois fois à Berlin, pour être reconduits à Sachsenhausen. »
Contrairement à cette opinion, il y avait bien des camps de concentration, au moins à Schwerin, Lübeck et Hambourg: mais Léon Ichbiah ne les a sans doute connus que comme des étapes de sa libération, dans la période confuse où les Alliés regroupèrent les déportés pour les rapatrier. Sur ces allées et venues, cf. note 52, et le témoignage d'Albert Lévy, qui partagea jusqu'au retour en France le sort de Léon Ichbiah.

Le Témoin gaulois - Léon Ichbiah, Matricule 173293

BIBLIOGRAPHIE

1. Récits de déportés.

— *De Drancy à Auschwitz*. Georges Wellers, C.D.J.C., 1946.

— *L'Étoile jaune à l'heure de Vichy*. Georges Wellers, Fayard, 1973.

(L'itinéraire de Georges Wellers recoupe à différentes reprises celui de Léon Ichbiah).

— *Ceux et celles qui m'ont fait homme*. Paul Chitelman, S.A.N.E., 1977

(L'auteur a quitté Drancy pour Auschwitz par le convoi n° 67 du 3 février 1944, comme Louise Alcan, auteur d'un autre témoignage : *Sans armes et sans bagages*. Limoges, Les imprimés de l'art, 1948).

2. Récits de nazis.

— *Auschwitz vu par les SS*. Édition du Musée d'État d'Auschwitz, 1974.

— *Le Commandant d'Auschwitz parle*. Rudolf Hoess, Petite Collection Maspero.

(Réédition — en 1979 — de l'étonnant témoignage du fondateur d'Auschwitz, d'abord publié chez Julliard en 1959, ainsi qu'en Allemagne, en Pologne — dans le recueil cité précédemment — et en Grande-Bretagne. Rudolf Hoess a rédigé en prison et pour sa défense, sur le conseil de ses avocats, ce texte accablant, qui confirme en tous points les témoignages de ses victimes. Condamné à mort le 2 avril 1947, il a été pendu sur le lieu de ses crimes, au camp d'Auschwitz, le 7 avril 1947).

3. Sur le système concentrationnaire nazi.

— *Auschwitz*. Léon Poliakov, Julliard, 1964.

(Un petit ouvrage très riche, écrit par l'historien de l'antisémitisme).
L'Hitlérisme et le Système concentrationnaire. Joseph Billig, C.D.3.C. et P.U.F., 1967.

— *Les Camps de Concentration dans l'Economie du Reich hitlérien*. Joseph Billig, C.D.J.C. et P.U.F., 1973.

(Tableau d'ensemble des camps d'extermination nazis).

— *L'État SS — Le Système des Camps de Concentration allemands*. Eugen Kogon, Seuil, Collection Points/Politique, 1970.

(Une description pertinente, des conclusion à nuancer sur la responsabilité du peuple allemand).

— *Le Système concentrationnaire nazi — 1933-1945*. Olga Wormser Migot, P.U.F., 1968.

4. Sur la persécution des Juifs en France (1940-1944).

— *La Condition des Juifs en France sous l'occupation italienne*. Léon Poliakov, C.D.J.C., 1946.

— *La Solution finale de la Question juive — Essai sur ses principes dans le III^e Reich et en France sous l'Occupation*. Joseph Billig, Serge Klarsfeld, 1977.

— *Vichy et les Juifs*. M.R. Marrus et R.D. Paxton, Calmann-Lévy, 1980.

— *Mémorial de la Déportation des Juifs de France*. Serge Klarsfeld, édité et publié par Beate et Serge Klarsfeld, 1978.

(Le répertoire des noms des Juifs de France déportés au cours de la guerre, convoi par convoi, avec une riche illustration et de nombreux témoignages).

5. Sur l'attitude des gouvernements, l'opinion publique et le génocide.

— *Le terrifiant Secret*. Walter Laqueur, Collection Témoins, Gallimard, 1981.

6. Revue.

— *Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale* : N° 24, 1956
Le système concentrationnaire (Olga Wormser-Migot).

— *Le Monde juif* :

N° 15 et 16, 1954 *La Condition des Juifs* (Olga Wormser-Migot).

N° 68, Oct.-Dec. 1972 : *1942, l'Année noire* (Michel Mazore).

N° 86, Avr.-Juin 1977 : *La « Solution finale de la Question juive » et la mythomanie néo-nazie* (Georges Wellers).

N° 89, Mars 1978 : *Réponse aux falsifications de l'Histoire* (G. Wellers).

7. Dans une perspective scolaire :

— *Textes et Documents* N° 244, 29 mai 1980 : *Les Français dans la Déportation*.

— BT N° 876 : *Des Jeunes parlent avec un Déporté*.

— BT 2 N° 105 : *Victoire des Puissances fascistes*.

106 : *Victoire des Alliés*.

129 : *Antisémitisme et Racisme*.

8. Une excellente synthèse :

De la Résistance à la Déportation. Le système concentrationnaire nazi.

Jean Manson et Georges Wellers, U.N.A.D.J.F., 8, rue des Bauches, 75016 PARIS.

Le Témoin gaulois - Léon Ichbiah, Matricule 173293

FILMOGRAPHIE

1. Documentaires :

— *Nuit et Brouillard*. Alain Resnais, France, 1955.

— *Main Kampf*. Irving Leiser, Suède, 1959.

— *Archéologia*. Pologne, 1967 (sur les restes d'Auschwitz)

(Au génocide fait pendant le « Lebensborn » (fontaines de vie), sorte de haras humain créé par Himmler pour la reproduction de « la race aryenne » cf. le beau film de Marc Hillel et Clarissa Henry : *Au Nom de la Race*, France, 1974).

2. Fiction :

Le génocide et l'univers concentrationnaire ont inspiré œuvres de qualité très inégale. Signalons :

— *La dernière Étape*. Wanda Jakubowska, Pologne, 1948.

— *Kapo*. Gillo Pontecorvo, Italie, 1959.

— *L'Enclos*. Armand Gatti, France, 1960.

— *La Passagère*. Andrzej Munk, Pologne, 1964.

— *Les Guichets du Louvre*. Michel Mitrani, France, 1974.

— *Un Sac de Billes*. Jacques Doillon, France, 1975.

— *Monsieur Klein*. Joseph Losey, France, 1976.

— *Holocauste*, Série télévisée, U.S.A., 1978.

— *Dernier Métro*. François Truffaut, France, 1980.

(Wanda Jakubowska et Jean Cayrol — l'auteur du commentaire de *Nuit et Brouillard* étaient d'anciens déportés).

Le Témoin gaulois - Léon Ichbiah, Matricule 173293



LÉON ICHBIAH, Matricule 173293, parle. Il nous parle : d'Auschwitz et d'ailleurs... Du camp de Drancy, plaque tournante de la déportation des Juifs de France, où la grande rafle du 21 Août 1941 l'a jeté, et d'où il ne devait partir pour Auschwitz avec sa femme, Victoria, et leur fillette, Michèle, que le 3 Février 1944 ; des sinistres convois convergeant de toute l'Europe vers cette rampe de Birkenau, où Michèle et Victoria l'ont quitté pour la chambre à gaz ; du petit atelier de Bobrek où la firme Siemens, qui l'a « acheté » aux SS avec d'autres ouvriers qualifiés, l'emploie jusqu'à l'arrivée des Russes, en Janvier 1945 ; de Gleiwitz, de Buchenwald, de Spandau, d'Oranienburg-Sachsenhausen, étapes horribles que la débâcle nazie lui fait parcourir avant de le rejeter, en Mai 1945, après une semaine de marche forcée vers la Baltique, épuisé, meurtri, mais enfin libre !